This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Stanford University Libraries

Stanford University Libraries

1424/30/350

1424/20

LETTRES DE L'INCONNUE

LA PASSION D'UN AUTEUR

RÉPONSE A PROSPER MÉRIMÉE

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
1889

Tous droits réservés

LA PASSION D'UN AUTEUR

LA

PASSION D'UN AUTEUR

RÉPONSE

A

PROSPER MÉRIMÉE

(LETTRES D'UNE INCONNUE)

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
1889

Tous droits réservés

PROSPER MÉRIMÉE ET L'INCONNUE

Un rédacteur de la *Quarterly Review* écrivait en janvier 1874 :

« Il n'y a pas eu à Paris, depuis l'année terrible, d'évènement littéraire qui ait produit quelque chose d'analogue à la sensation soulevée par la publication des *Lettres à une Inconnue*. La politique elle-même en fut, provisoirement, releguée au second plan : on put voir des députés, des académiciens de partis opposés, s'accoster avec curiosité à la Chambre ou dans la rue, s'interroger réciproquement sur ce que pouvait bien être cette troublante et fascinante *Inconnue*. La *Revue des Deux-Mondes* avait donné à entendre que c'était une Anglaise qui vivait dans la société la plus brillante : mais cette affirmation n'était accompagnée d'aucune preuve ; d'autre part, M. Blanchard, le peintre, qui avait communiqué à l'éditeur les manuscrits des lettres, était mort au début même de l'enquête, sans avoir fait un signe ; et c'était comme une provocation de plus à chercher le secret. Ren

incrédules par leur amour-propre blessé, et parce que Mérimée ne les avait pas admis dans sa confidence, certains de ses amis intimes, affirmaient qu'il n'y avait aucun secret à découvrir ; ils soutenaient que l'*Inconnue* était un mythe, et les lettres un roman, où l'on avait insinué quelques petits détails de la vie réelle pour renforcer la mystification. Mais un artiste comme Mérimée n'aurait pas laissé son œuvre dans un état si informe, si défigurée par des répétitions, ou avec un tel manque de proportion entre les partis. Nous avons en ce moment de bonnes raisons pour incliner à croire que l'*Inconnue* était Française de naissance, et que, pendant les premières années de la correspondance, elle remplissait les fonctions de dame de compagnie, ou de compagne de voyage, auprès de Mme M. de B., désignée dans les *Lettres* sous le pseudonyme de Lady M. Il résulte de l'une de ces *Lettres* qu'elle hérita d'une fortune en 1843 ; et on l'a identifiée avec une respectable dame résidant à Paris avec deux nièces, et jouissant d'un renom (immérité peut-être) de pédanterie, fondé sur la force du grec que lui avait appris Mérimée.

« L'extraordinaire intérêt qu'on lui porte est dû à quelque chose de plus que le simple amour des Parisiens pour le scandale, le cancan, ou le mystère. Prosper Mérimée appartenait à cette génération brillante dont MM. Thiers et Guizot sont les derniers représentants, et son souvenir survivra à ceux de beaucoup d'hommes de ce temps qui l'avaient mo-

mentanément distancé. Son caractère n'était pas moins remarquable que son génie ; et l'étrange contraste des qualités qui le formaient paraît presque aussi digne d'être étudié que ses œuvres elles-mêmes. C'est parce qu'il a été, de son vivant, une énigme, que l'on est, après sa mort, si curieux de tout ce qui peut le concerner. Son cynisme était-il réel ou affecté? Avait-il, ou non, un cœur? A-t-il jamais, pu aimer quelque chose ou quelqu'un? Etait-il bon ou méchant, heureux ou malheureux? Autant de problèmes que soulèvent ces *Lettres*. »

D'autre part, dans la préface de l'unique traduction anglaise des *Lettres à une Inconnue*, traduction publiée par MM. Scribner et Cᵉ, dans leurs *Bric à Brac Series*, et faite par M. R.-H. Stoddard, nous lisons :

« Le mystère qui entoure ces *Lettres*, leur fraîcheur, leur éclat mordant, leur fin et brillant esprit, l'insouciante hardiesse des portraits contemporains d'hommes et de femmes de la société anglaise et française qu'elles renferment, tout cela se réunit pour attirer dès l'abord l'attention sur elles, et nous porte à leur donner la première place dans ce volume? »

A côté de ces citations d'écrivains anglais et américains, attestant l'intérêt qui s'attache à Mérimée lui-même, à ses écrits, et tout spécialement à l'histoire de son amour et de son amitié pour la mystérieuse *Inconnue*, il faut placer les extraits suivants de « l'aiguë et pénétrante » étude de M. H. Taine sur le

caractère de Mérimée, étude qui sert de préface à l'édition originale des *Lettres*.

« J'ai rencontré plusieurs fois Mérimée dans le monde. C'était un homme grand, droit, pâle, et qui, sauf le sourire, avait l'apparence d'un Anglais; du moins il avait cet air froid, *distant*, qui écarte d'avance toute familiarité. Rien qu'à le voir, on sentait en lui le flegme naturel ou acquis, l'empire de soi, la volonté et l'habitude de ne pas donner prise. En cérémonie surtout, sa physionomie était impassible. Même dans l'intimité, et quand il contait une anecdote bouffonne, sa voix restait unie, toute calme; jamais d'éclat ni d'élan; il disait les détails les plus saugrenus, en termes propres, du ton d'un homme qui demande une tasse de thé. La sensibilité chez lui était domptée jusqu'à paraître absente; non qu'elle le fût : tout au contraire; mais il y a des chevaux de race si bien matés par leur maître, qu'une fois sous sa main, ils ne se permettent plus un soubresaut. Il faut dire que le dressage avait commencé de bonne heure. A dix ou onze ans, je crois, ayant commis quelque faute, il fut grondé très sévèrement et renvoyé du salon; pleurant, bouleversé, il venait de fermer la porte lorsqu'il entendit rire; quelqu'un disait : « Ce pauvre enfant! il nous croit bien en colère! » — L'idée d'être dupe le révolta, il se jura de réprimer une sensibilité si humiliante, et tint parole. Souviens-toi d'être en défiance : telle fut sa devise. Être en garde contre l'expansion, l'entraînement et l'enthousiasme, ne

jamais se livrer tout entier, réserver toujours une part de soi-même, n'être dupe ni d'autrui ni de soi, agir et écrire comme en la présence perpétuelle d'un spectateur indifférent et railleur, être soi-même ce spectateur, voilà le trait de plus en plus fort qui s'est gravé dans son caractère, pour laisser une empreinte dans toutes les parties de sa vie, de son œuvre et de son talent.

Il a vécu en amateur ; on ne peut guère vivre autrement quand on a la disposition critique ; à force de retourner la tapisserie, on finit par la voir habituellement à l'envers. En ce cas, au lieu de personnages beaux et bien posés, on contemple des bouts de ficelle ; il est difficile alors d'entrer avec abnégation et comme ouvrier dans une œuvre commune, d'appartenir même au parti que l'on sert, même à l'école que l'on préfère, même à la science qu'on cultive, même à l'art où l'on excelle ; si parfois on descend en volontaire dans la mêlée, le plus souvent on se tient à part. Il eut de bonne heure quelque aisance, puis un emploi commode et intéressant : l'inspection des monuments historiques ; puis une place au Sénat et des habitudes à la cour. Aux monuments historiques, il fut compétent, actif et utile ; au Sénat, il eut le bon goût d'être, le plus souvent, absent ou muet ; à la cour, il avait son indépendance et son franc parler. Voyager, étudier, regarder, se promener à travers les hommes et les choses : telle a été son occupation ; ses attaches officielles ne le

gênaient pas. D'ailleurs, un homme d'autant d'esprit se fait respecter quand même ; son ironie transperce les plus cuirassés.....

Grave, digne, posé dans sa cravate, quand il faisait une visite académique ou improvisait un discours public, ses façons étaient irréprochables ; cependant, en sourdine, la serinette d'arrière-plan jouait un air comique qui tournait en ridicule l'orateur et les auditeurs. — Candidat à l'Académie des inscriptions, et conduit chez des érudits d'aspect redoutable, il écrivait au retour : « Avez-vous jamais vu des chiens entrer dans le terrier d'un blaireau ? Quand ils ont quelque expérience, ils font une mine effroyable en y entrant, et souvent ils en sortent plus vite qu'ils n'y sont entrés, car c'est une vilaine bête à visiter que le blaireau. Je pense toujours au blaireau en tenant le cordon de la sonnette d'un académicien, et je me vois *in the mind's eye* tout à fait semblable au chien que je vous disais. Je n'ai pas encore été mordu cependant ; mais j'ai fait de drôles de rencontres. »

Il y avait en lui deux personnages : l'un qui, engagé dans la société, s'y acquittait correctement de la besogne obligée et de la parade convenable ; l'autre qui se tenait à côté ou au-dessus du premier, et, d'un air narquois ou résigné, le regardait faire.

Pareillement il y avait en lui deux personnages dans les affaires de cœur. Le premier, l'homme naturel, était bon et même tendre. Nul n'a été plus loyal, plus sûre en amitié ; quand il avait une fois donné sa

main, il ne la retirait plus. On le vit bien quand il défendit M. Libri contre les juges et contre l'opinion; c'était l'action d'un chevalier qui, à lui seul, combat une armée. Condamné à l'amende et mis en prison, il ne prit point des airs de martyr, et mit autant de grâce à subir sa mésaventure qu'il avait mis de bravoure à la provoquer. Il n'en dit rien, sauf dans une préface, et encore en matière d'excuse, alléguant qu'il avait dû, au mois de juillet précédent, passer quinze jours dans un endroit où il n'était nullement incommodé du soleil et où il jouissait d'un profond loisir. Rien de plus: c'est le sourire discret et fin du galant homme...

Jamais il ne disait un mot de ses sentiments profonds. Voici une correspondance d'amour, puis d'amitié, qui a duré trente ans; la dernière lettre est datée de son dernier jour; et l'on ne sait pas le nom de sa correspondante. Pour qui sait lire ces lettres, il y est gracieux, aimant, délicat, véritablement amoureux, et, qui le croirait? poëte parfois, ému jusqu'à devenir superstitieux, comme un Allemand lyrique. Cela est si étrange, qu'il faut citer presque tout.

« Vous aviez été si longtemps sans m'écrire que je commençais à être inquiet. Et puis j'étais tourmenté d'une idée saugrenue que je n'ai pas osé vous écrire. Je visitais les Arênes de Nîmes avec l'architecte du département, lorsque je vis à dix pas de moi un oiseau charmant, un peu plus gros qu'une mé-

sange, le corps gris de lin, avec des ailes rouges, noires et blanches. Cet oiseau était perché sur une corniche et me regardait fixement. J'interrompis l'architecte pour lui demander le nom de cet oiseau. C'est un grand chasseur, et il me dit qu'il n'en avait jamais vu de semblable. Je m'approchai, et l'oiseau ne s'envola que lorsque j'étais assez près de lui pour le toucher. Il alla se poser à quelques pas de là, me regardant toujours. Partout où j'allais, il semblait me suivre, car je l'ai retrouvé à tous les étages de l'amphithéâtre. Il n'avait pas de compagnon et son vol etait sans bruit, comme celui d'un oiseau nocturne.

« Le lendemain, je retournai aux Arènes et je vis encore mon oiseau. J'avais apporté du pain que je lui jetai, mais il n'y toucha pas. Je lui jetai ensuite une grosse sauterelle, croyant, à la forme de son bec, qu'il mangeait des sauterelles : mais il ne parut pas en faire cas. Le plus savant ornithologiste de la ville me dit qu'il n'existait pas dans le pays d'oiseaux de cette espèce. Enfin, à la dernière visite que j'ai faite aux Arenes, j'ai rencontré mon oiseau toujours attaché à mes pas, au point qu'il est entré avec moi dans un corridor étroit et sombre où lui, oiseau de jour, n'aurait jamais dû se hasarder. Je me souvins alors que la duchesse de Buckingham avait vu son mari sous la forme d'un oiseau le jour de son assassinat, et l'idée me vint que vous étiez peut-être morte et que vous aviez pris cette forme pour me voir. Malgré moi, cette bêtise me tourmentait, et je vous assure que j'ai été

enchanté de voir que votre lettre portait la date du jour où j'ai vu, pour la première fois, mon oiseau merveilleux. »

Voilà comment, même chez un sceptique, le cœur et l'imagination travaillent ; c'est une « bêtise »; il n'en est pas moins vrai qu'il était sur le seuil du rêve, et dans le grand chemin de l'amour.

Mais à côté de l'amoureux, subsistait le critique ; et le conflit des deux personnages dans le même homme produisait des effets singuliers... Dans ses lettres, les duretés pleuvent avec les douceurs :

« Je vous avouerai que vous m'avez paru fort embellie au physique, mais point au moral... Vous avez toujours la taille d'une sylphide, et, bien que blasé sur les yeux noirs, je n'en ai jamais vu d'aussi grands à Constantinople ni à Smyrne. »

Maintenant, voici le revers de la médaille. « Vous êtes restée enfant en beaucoup de choses, et vous êtes devenue par dessus le marché hypocrite... Vous croyez que vous avez de l'orgueil, j'en suis bien faché, mais vous n'avez qu'une petite vanité bien digne d'une dévote. La mode est au sermon aujourd'hui. Y allez-vous ? Il ne vous manquait plus que cela. » — Et un peu plus loin : « Dans tout ce que vous dites et tout ce que vous faites, vous substituez toujours à un sentiment réel un convenu... Au reste, je respecte les convictions, même celles qui me paraissent le plus absurdes. Il y a en vous beaucoup d'idées saugrenues,

pardonnez-moi le mot, que je me reprocherais de vous ôter, puisque vous y tenez et que vous n'avez rien à mettre à la place. » — Après deux mois de tendresses, de querelles et de rendez-vous, il conclut ainsi : « Il me semble que tous les jours vous êtes plus égoïste. Dans *nous*, vous ne cherchez que *vous*. Plus je retourne cette idée, plus elle me paraît triste... Nous sommes si différents, qu'à peine pouvons-nous nous comprendre. » Il paraît qu'il avait rencontré un caractère aussi rétif et aussi indépendant que le sien, *a lioness, though tame*, et il l'analyse. — « C'est dommage que nous ne nous voyions pas le lendemain d'une querelle ; je suis sûr que nous serions parfaitement aimables l'un pour l'autre... Assurément mon plus grand ennemi, ou, si vous voulez, mon rival dans votre cœur, c'est votre orgueil ; tout ce qui froisse cet orgueil vous révolte ; vous suivez votre idée, peut-être à votre insu, dans les plus petits détails. N'est-ce pas votre orgueil qui est satisfait lorsque je baise votre main ? Vous êtes heureuse alors, m'avez-vous dit, et vous vous abandonnez à votre sensation parce que votre orgueil se plaît à une démonstration d'humilité... » — Quatre mois plus tard, et à distance, après une brouille plus forte : « Vous êtes une de ces *chilly women of the North*, vous ne vivez que par la tête... Adieu, puisque nous ne pouvons être ainsi qu'à distance. Vieux l'un et l'autre, nous nous retrouverons peut-être avec plaisir. » Puis, sur un mot affectueux, il revient. — Mais l'opposition des carac-

tères est toujours la même : il ne peut souffrir qu'une femme soit femme : « Rarement je vous accuse, sinon de ce manque de franchise qui me met dans une défiance presque continuelle avec vous, obligé que je suis de chercher toujours vos idées sous un déguisement... Pourquoi, après si longtemps que nous sommes l'un à l'autre, êtes-vous encore à réfléchir plusieurs jours avant de répondre à la question la plus simple? Entre votre tête et votre cœur, je ne sais jamais qui l'emporte; vous ne le savez pas vous-même, mais vous donnez toujours raison à votre tête... S'il y a un tort de votre part, c'est assurément cette préférence que vous donnez à votre orgueil sur ce que vous avez de tendresse en vous. Le premier sentiment est au second comme un colosse à un pygmée. Et cet orgueil n'est, au fond, qu'une variété de l'égoïsme. » — Tout cela finit par une bonne et durable amitié. Mais n'admirez-vous pas cette manière agréable de faire sa cour? On se rencontrait au Louvre, à Versailles, dans les bois des environs; on s'y promenait tête à tête, en secret, longuement, même en janvier, plusieurs fois par semaine : il admirait « une radieuse physionomie, de fines attaches, une blanche main, de superbes cheveux noirs », une intelligence et une instruction dignes de la sienne, les grâces d'une beauté originale, les attraits d'une culture composite, les séductions d'une toilette et d'une coquetterie savantes, il respirait le parfum exquis d'une éducation si choisie et d'une « nature si

raffinée, qu'elles résumaient pour lui toute une civilisation » ; bref, il était sous le charme. Au retour, l'observateur reprenait son office ; il démêlait le sens d'une réponse, d'un geste ; il se détachait de son sentiment pour juger un caractère ; il écrivait des vérités et des épigrammes que le lendemain on lui rendait.

Tel il fut dans sa vie, tel on le retrouve dans ses livres. Il a écrit et étudié en amateur, passant d'un sujet à un autre, selon l'occasion et sa fantaisie, sans se donner à une science, sans se mettre au service d'une idée. Ce n'était pas faute d'application ou de compétence, au contraire, peu d'hommes ont été plus et mieux instruits.

A cette connaissance des livres, il avait ajouté celle des monuments ; ses rapports prouvent qu'il était devenu spécial pour ceux de France ; il comprenait non seulement l'effet, mais la technique de l'architecture. Il avait étudié chaque vieille église sur place, avec l'aide des meilleurs architectes ; sa mémoire locale était excellente et exercée : né dans une famille de peintres, il avait manié le pinceau et faisait bien l'aquarelle ; bref, en ceci comme en tout sujet, il était allé au fond des choses. Ayant l'horreur des phrases spécieuses, il n'écrivait qu'après avoir touché le détail probant. On trouverait difficilement une tête d'historien dans laquelle la collection préalable, bibliothèque et musée, soit si complète. — Ajoutez-y des dons encore plus rares : ceux qui permettent de faire revivre ces débris morts, je veux dire l'expé-

rience de la vie et l'imagination lucide. Il avait beaucoup voyagé, une fois en Orient, deux fois en Grèce, douze ou quinze fois en Angleterre, en Espagne et ailleurs, et partout il avait observé les mœurs, non seulement de la bonne compagnie, mais de la mauvaise.

C'est qu'il se défiait, et que trop de défiance est nuisible... Presque toujours, il semble qu'il ait écrit par occasion, pour s'amuser, pour s'occuper, sans subir l'empire d'une idée, sans concevoir un grand ensemble, sans se subordonner à une œuvre. — En ceci, comme dans le reste, il était désenchanté, et à la fin on le trouve dégoûté. Le scepticisme produit la mélancolie. A ce sujet, sa correspondance est triste. Sa santé défaillit peu à peu; il hivernait régulièrement à Cannes, sentant que la vie le quittait; il se soignait, se conservait; c'est l'unique souci qui suive l'homme jusqu'au bout. Il allait tirer de l'arc par ordonnance de médecin, et peignait pour se distraire des vues du pays; tous les jours, on le rencontrait dans la campagne, marchant en silence, avec ses deux Anglaises; l'une portait l'arc, l'autre la boîte aux aquarelles. Il tuait ainsi le temps et prenait patience. Il allait, par bonté d'âme, nourrir un chat, dans une cabane écartée, à une demi-lieue de distance; il cherchait des mouches pour un lézard qu'il nourrissait : c'étaient là ses favoris. Quand le chemin de fer lui amenait un ami, il se ranimait et sa conversation redevenait charmante; ses lettres l'étaient

toujours; il ne pouvait s'empêcher d'avoir l'esprit le plus original et le plus exquis. Mais le bonheur lui manquait. Par crainte d'être dupe, il s'est défié, dans la vie, dans l'amour, dans la science et dans l'art, et il a été dupe de sa défiance. »

Voilà quelques extraits de l'étude de M. Taine, sur Prosper Mérimée; mais que, en dépit de ses doutes et de son cynisme, l'homme était capable « d'aimer avec ardeur », c'est ce que prouvent évidemment les fameuses *Lettres à une Inconnue*, et elles prouvent aussi qu'un chaud amour, qui a jadis été quelque chose de plus qu'une affection platonique, peut se résoudre en une amitié fidèle, tendre, et loyale jusqu'à la mort.

Revenons un moment à la *Quarterly Review*. Le rédacteur déjà cité constate que lorsque Mérimée fit connaissance de l'*Inconnue* il avait trente-sept ans, et déjà une célébrité reconnue, sans être encore dans le plein éclat de sa renommée. La date précise est fixée par une lettre de Paris, datée de février 1842, et dans laquelle Mérimée, s'excusant de ne pas envoyer à son amie des babouches turques, lui annonce, en revanche, l'envoi d'un miroir turc. « Peut-être, lui dit-il, ce miroir turc vous sera-t-il plus agréable, car vous me faites l'effet d'être devenue encore plus coquette qu'en l'an de grâce 1840. C'était au mois de décembre, et vous aviez des bas de soie rayés, voilà tout ce que je me rappelle. »

La première de ses lettres, écrite de Paris à l'*Inconnue*, alors en Angleterre, débute par des reproches : — « J'ai reçu *in due time* votre lettre. Tout est mystérieux en vous, et les mêmes causes vous font agir précisément de la manière opposée à celle dont se conduisent les autres mortelles. Vous allez à la campagne, bien... c'est-à-dire que vous avez tout le temps d'écrire : car, là, les journées sont longues et le désœuvrement porte à écrire des lettres. En même temps, la surveillance et l'inquiétude de votre dragon étant moins gênées par les occupations réglées de la ville, vous aurez plus de questions à subir quand il vous arrivera des lettres. D'ailleurs, dans un château l'arrivée d'une lettre est un évènement. Point du tout ; vous ne pouvez pas écrire, mais en revanche, vous pouvez recevoir force lettres. Je commence à me faire à vos façons et je ne suis plus guère surpris de rien. Au reste, je vous en prie, épargnez-moi et ne mettez pas à une trop rude épreuve cette malheureuse disposition que j'ai prise, je ne sais comment, de trouver bien tout ce qui est de vous.

« J'ai souvenance d'avoir été peut-être un peu trop franc dans ma dernière lettre en vous parlant de mon caractère. Un vieux diplomate de mes amis, homme très fin, m'a dit souvent : « Ne dites jamais de mal de vous-même. Vos amis en diront toujours assez. » Je commence à craindre que vous ne preniez au pied de la lettre tout le mal que je disais de moi-même. Figurez-vous que ma grande vertu, c'est la

modestie; je la porte à l'excès et je tremble que cela ne me nuise dans votre esprit. »

C'est sur ce ton que s'engage la correspondance; mais il faut lire toutes les lettres de Mérimée si l'on veut apprécier pleinement les réponses de l'*Inconnue*.

I

Londres, mardi.

Je vais demain à la campagne, où je n'aurai que peu de temps pour écrire; j'espère et attends, en revanche, une infinité de lettres de vous. « Le dragon » m'accompagne. Je suis frénétiquement occupée et je trouve néanmoins le temps de penser à vous. N'est-ce pas gentil?

Vous savez l'adresse; je vais donc compter sur une lettre de vous presque dès mon arrivée.

Toujours très sincèrement.

II

Dimanche.

Votre ami le diplomate n'avait pas bien tort, mon cher, en vous conseillant de ne dire jamais de mal de vous, parce que vos amis s'en chargeront. En présence d'un si sage conseil, pourquoi me parlez-vous d'une bêtise telle que votre souper d'Opéra et votre bal de danseuses de ballet, et pourquoi mettez-vous les points sur les *i* en me régalant de la liste des vertus de ces fragiles beautés! Ainsi vous croyez qu'elles soutiendraient la comparaison avec les autres femmes, à la différence près de leur pauvreté? *Mes compliments* sur vos connaissances féminines; de grâce, rayez-moi de leur liste. En vérité, le hibou que vous me dites avoir vu rôder au-des-

sus de vous à minuit, sur la plate-forme des tours de Notre-Dame, a échoué d'une façon ridicule en cherchant à vous communiquer la moindre bribe de sa sagesse traditionnelle, puisque vous pensez à gagner mon amitié par ces francs aveux d'un goût que je trouve contestable. Je suis heureuse qu'au moins vous reconnaissiez en fait que ces femmes sont stupides. Vous finissez votre lettre en me demandant de ne pas être fâchée de la peinture que vous me faites de vous-même; mais je suis fâchée, positivement.

III

L'histoire que vous me contez de la jeune figurante qui jouait les rôles de vautours, de diables et de singes pour subvenir aux besoins de sa mère mourante, et qui cependant vivait comme une petite sainte, en dépit des circonstances et tentations d'un théâtre, est assez jolie et des plus touchantes ; mais elle ne change pas mon opinion sur les femmes de cette classe en général. Et pourquoi, je vous le demande, après avoir commencé votre lettre en me disant que la franchise et la vérité sont rarement bonnes auprès des femmes, me priez-vous, quelques lignes plus bas, et avec plus de franchise que de politesse, de vous dire si la vie que mène cette petite sainte de figurante (sans doute lorsqu'elle n'est pas à incarner un singe ou un diable) n'a pas infiniment plus de mérite que ma vie à moi? Etes-vous donc tenu à me rendre sérieusement fâchée, et est-ce dans ce style que vous vous proposez de poursuivre notre correspondance? Je vous en conjure, ne me provoquez pas si souvent. Ne vous ai-je pas dit que je n'avais pas bon caractère? Je pense que je

dois être née par un vent d'Est, tant je suis de ma nature affreusement changeante.

Je puis à peine trouver des mots pour vous dire à quel point, en ce moment même, je suis affligée de la maladie de votre pauvre mère. Je sais le tendre amour que vous avez pour elle et puis facilement comprendre combien l'anxiété de la semaine passée doit vous avoir éprouvé. Dieu merci que le danger ait disparu !

Votre post-scriptum est très décourageant. Ne me dites pas sérieusement que, en fin de compte, je n'aurai pas l'aquarelle ; j'ai si à cœur de l'avoir. Naturellement, je vous envoie tout de même la tapisserie, mais cela ne m'empêche pas le moins du monde de regretter la perte de ma part du contrat. Pourquoi ne pas m'envoyer la peinture en tout cas, et ne pas me laisser juge de son mérite ?

Vous avez raison, bien raison, en donnant comme une règle pratique en général « de ne jamais choisir une femme pour confidente » ; il faut que je le reconnaisse, si fausse que je me sente envers mon sexe en me mettant si cordialement d'accord avec vous. En revanche, cependant, je ne puis m'accorder avec vous lorsque vous affirmez que nous sommes dans ce monde uniquement pour nous battre contre votre espèce, pour passer notre vie dans une lutte corps à corps avec tout homme et toute chose. Je doute beaucoup, d'ailleurs, que vous le croyiez vous-même ; vous le déclarez d'un ton assez faible, et vous vous hâtez trop de retomber sur votre ami et ses hiéroglyphes égyptiens, qui ont bon dos. Est-ce que pour *vous*, par exemple, la vie a toujours été une guerre et toutes les femmes fausses ? J'en doute.

Un de mes parents me dit qu'il a beaucoup entendu parler de vous, que vous n'êtes pas parfait, que vos

livres, par exemple, sont décidément mauvais. Est-ce vrai ? N'essayez jamais de me tromper. Je préférerais de vous la vérité à tout prix, quand même il me faudrait ensuite mendier jusqu'au bout de ma vie. Me comprenez-vous? je me le demande; ou faut-il que je vous donne une petite esquisse de ce que je crois être la vérité pour servir à vous guider dans l'avenir? Supposez que j'essaie. Je suis très franche, cela d'abord, et surtout loyale jusqu'à l'excès, sans aucune de ces amitiés à mi-cœur qui dépendent des opinions changeantes d'autrui et varient avec elles. Nullement jalouse, parce que j'ai une trop orgueilleuse confiance en ceux que j'aime; et si cette confiance cessait, l'amour en serait tué. Entre ces deux états, le sol est trop stérile pour que la jalousie puisse y croître. Vous allez probablement sourire de ce portrait et le trouver par trop vaniteux et bien cru. Si c'est vrai, ne me le dites pas. Ah, voilà ! j'oubliais un point faible dans l'esquisse : les choses que je ne puis supporter d'entendre. En y repensant, je préfère laisser la peinture inachevée.

IV

Mercredi.

Je suis heureuse que vous ayez aimé le portrait que je vous ai fait de moi-même, et ne l'ayez pas jugé trop flatté, mais n'aurait-il pas été plus sage d'attendre et de l'avoir vu achevé avant de porter votre jugement? Il fait une journée merveilleuse, si claire qu'on croirait voir, perçant à travers les cieux, là-haut, la vérité même de Dieu, qui descendrait en flèches de lumière et donnerait aux mortels une vue plus claire des hommes et des choses ; de là ma crainte que votre opinion sur moi ne soit trop bonne.

Vous aurez de la peine à imaginer l'orage d'indignation

que vous avez soulevé en moi en me faisant observer que vos sentiments pour moi étaient ceux qu'il convenait d'avoir pour une nièce de quatorze ans, merci. Je ne puis imaginer, moi, quelque chose qui ressemble moins que vous à un oncle respectable. Le rôle ne vous irait jamais, croyez-moi, ne l'essayez pas.

Et maintenant, en échange de votre histoire de cet animal flegmatique et musical qui produisit une passion si orageuse dans un cœur féminin, et qui, restant lui-même indifférent et froid, fut aimé au point que son *innamorata* ne trouvât pour se consoler de son indifférence, que le tombeau de la rivière, laissez-moi vous demander pourquoi les femmes qui tourmentent les hommes avec leurs caractères incertains, qui les affolent de jalousie, qui rient avec dédain de leurs humbles supplications, et qui jettent leur argent au vent, ont deux fois plus de prise sur leurs affections que les patientes, souffrantes et frugales Griseldas, si charmantes pour la vie domestique, et dont l'existence n'est qu'un long martyre d'efforts stériles pour plaire. Répondez à cela d'une façon satisfaisante, et vous aurez résolu un problème qui a embarrassé les femmes depuis le jour où Eve a posé des questions dans le Paradis.

Ce sujet a pour moi un double intérêt en ce moment, car j'ai promis mon amour et je suis fiancée. En votre qualité d'oncle, cette nouvelle vous intéressera, j'espère, comme il convient, et peut-être même daignerez vous enlever quelques instants à vos nombreuses amies adultes de Paris, à celles qui ont passé l'âge infantile de quatorze ans, pour m'envoyer vos bons souhaits. Au point où sont aujourd'hui les choses, peut-être serait-il plus sage de ne pas m'envoyer l'aquarelle.

V

15 septembre.

Est-il *convenable* de commencer votre lettre, comme vous le faites, en m'appelant *Mariquita de mi Alma*, juste au moment où je vous ai dit que je suis fiancée, que j'ai fait mon choix pour la vie, que j'ai donné mon amour à quelqu'un qui n'est pas vous? Pourquoi ne voulez-vous pas me prendre au sérieux, je trouve la matière assez sérieuse, Dieu le sait, et plutôt trop solennelle pour me convenir pleinement.

Oh! pourquoi m'écrivez-vous comme vous le faites, lorsque vous devriez savoir que je suis malheureuse, désolée! Oui, je compte être à Paris en octobre; mais pour bien des raisons, il sera meilleur que nous ne nous y voyions pas. Allez donc chez vos grosses Flamandes, dont la seule excuse à mes yeux est d'être sur la toile et non en chair et en os. Ne faites pas pour moi le sacrifice de rester à Paris, au lieu d'aller à Anvers; ce serait perdre deux fois votre temps, car vous y perdriez la vue de vos peintures et vous n'auriez pas la récompense de m'entrevoir un seul instant. Je suis tout à fait convaincue qu'il vaudra mieux ne pas nous rencontrer. Mais, de toute façon, envoyez-moi l'aquarelle; j'ai changé d'idée à ce sujet et ne puis découvrir aucune bonne raison qui m'empêche de l'avoir. Ainsi, vous avez décidé que ce serait positivement le moine, et non pas l'infante Marguerite de Valasquez. Comment avez-vous pu gâcher la copie de cette dernière? Je suis insatiable; je les aurais désirées toutes les deux.

L'idée de vous voir en octobre me tente fort, mais il y a de graves raisons pour que je ne le fasse pas. *Non.*

mon temps sera pris tout entier pour l'achat de mon trousseau ; vous savez que les femmes n'aiment rien sur terre autant que courir les boutiques.

Comme je voudrais voir finir cette horrible pluie ! Elle agit sur mes nerfs ; il me semble que je sens chacune des gouttes tomber sur mon cœur et je suis sûre qu'elle doit faire, d'une façon ou d'une autre, une entaille profonde dans cet organe si sensible. Mais du moins les entailles qu'y fait la pluie doivent être propres : cela me console un peu ; et elles ne peuvent laisser de douleur derrière elles, ces pauvres petites choses innocentes et si bien lavées.

J'ai une surprise en réserve pour vous c'est-à-dire, à moins que d'ici à octobre, je ne change d'idée et ne me décide à ne vous en pas parler. Vous pouvez croire, d'après cette dernière phrase, que j'ai changé d'idée sur un autre sujet et que, en fin de compte, j'ai l'intention de vous voir ; mais vous vous tromperez en le croyant : c'est un simple écart de ma plume. Je suis convaincue qu'il sera infiniment plus sage pour nous de ne point nous rencontrer.

C'est aujourd'hui dimanche, et les cloches de l'église sonnent bruyamment, et affreusement faux. Elles aussi, comme la pluie, agiraient sur mes nerfs si leur hideuse dissonnance durait plus longtemps. Je veux aller à l'église, et voir si les offices ne pourront pas donner un peu d'emploi au démon d'inquiétude qui semble me posséder. Dieu merci, mon *futur* n'est pas ici ; il est parti hier pour Londres. Mais j'oubliais que vous ne vous intéressez aucunement à lui, en quoi vous avez tort, car c'est un très estimable jeune homme. Me marierais-je avec lui, s'il ne l'était pas ? Je ne puis en aucune façon vous accorder que le fait d'être lié suffise à lui seul pour rendre

impossible le véritable amour. C'est une idée horrible, et qui, si on l'admettait, détruirait toutes les bases morales de la Société. Quant à ce que vous insinuez ensuite, que le fait d'être liée à quelqu'autre aurait pour effet presque inévitable de me faire soucier de vous, je traite cette plaisanterie avec le dédain qu'elle mérite. Adieu, jouissez d'Amsterdam ; faites vos dévotions à l'autel de Rubens, et essayez, dans la cathédrale d'Anvers, d'acquérir quelques idées chrétiennes, en même temps que des sensations de couleurs et de tons de chair.

Votre amie toujours.

VI

30 septembre.

« L'amour fait tout excuser, mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour ». Ces mots de votre lettre sont, je pense, les plus tristes que vous ayez jamais écrits, les plus tristes que quelqu'un puisse écrire. Quelles infinies possibilités ils suggèrent, quels chagrins sans limites, quand le réveil arrive et que l'on découvre les mesquines imitations qu'on a prises pour l'original, le vil billon qu'on a pris pour de l'or pur ! Comment pourrait-on être assuré de distinguer le véritable amour alors que le diable lui-même n'a pas à son service la moitié des déguisements dont dispose l'amour, alors que l'imagination de Satan, si vive qu'elle soit, est tout à fait dépourvue d'invention en comparaison de celle de Cupidon ? Et cependant, d'autre part, est-ce que l'excès de prudence ne fait point perdre la meilleure chose que puisse donner la vie, ne laissant en échange d'autre compagnie jusqu'au tombeau que le regret et le remords ?

Oh! comme vous m'avez rendue triste? Je n'ai pas les épaules assez fortes, au moral comme au physique, pour secouer le poids de tristesse que vous avez déposé sur moi avec ces quelques mots!

Vous me dites que vous aussi vous êtes triste, et de plus malade, et cela ajoute encore à mon abattement. Je suis heureuse de ce que nous retournions à Londres demain; tout changement est le bienvenu lorsqu'on a l'esprit dans l'état de tranquilité paralytique où est arrivé le mien; tout est bon, même le brouillard à la place du beau soleil, ou des pavés couverts de boue au lieu de l'herbe des champs.

Et ainsi vous avez décidé de rester à Paris en dépit de mes assurances répétées que je ne voulais pas m'y rencontrer avec vous? Vous me dites que vous me verrez, ou ne me verrez pas, à mon choix; croyez-moi donc lorsque je vous affirme que j'ai déjà choisi, et résolument décidé qu'il était meilleur de ne pas nous voir. Pourquoi n'avouerais-je pas la vérité une fois pour toutes? J'ai peur de vous. Là, êtes-vous content? Votre vanité a-t-elle de quoi faire la roue comme un paon au soleil? Sentez-vous une satisfaction caressante couler à travers vos veines et apporter à vos traits une expression béate? Tout cela devrait résulter de mon candide aveu, et je ne doute pas que tout cela n'en résulte. Allons, grand bien vous fasse! A moi, cela prouve que je suis avant tout magnanime; je vous retourne le bien pour le mal, je vous donne un plaisir en échange de l'indicible tristesse que vous m'avez donnée. Elle monte et grandit tandis que j'écris, cette lugubre tristesse; elle me blesse presque jusqu'aux larmes. « L'amour fait tout excuser; mais il faut être bien sûr qu'il y a de l'amour. » Ah! comment pouvez-vous écrire de telles paroles, ou comment, une fois écrites, pouvez-vous avoir le cœur de

me les envoyer, chargées qu'elles sont des démons du doute et de la méfiance, de peurs, d'angoisses, d'inquiétudes, d'agonies, de désespoirs et de tentations! Oui, jusque là va leur aiguillon ! Et vous me les envoyez pour vous représenter, vous, le tentateur ! Comment l'avez-vous osé ?

Vous voir à Paris, moi, jamais ! Promettez-moi de brûler toutes les lettres que je vous ai écrites, je le veux.

Je dois encore vous faire un autre aveu. J'ai affronté le lion dans son antre, je suis allée en personne voir M. V... et l'ai persuadé de vous écrire. Il y fallait quelque courage, comme vous pouvez l'imaginer ; mais il m'en faut davantage encore pour ce qui me reste à vous dire.

Mais il vaut mieux être franche là-dessus, et je confesse la vérité. J'ai lu la lettre qu'il m'a confiée pour vous. En êtes vous très fâché? Me trouvez-vous au-dessous du mépris, ou bien voudrez-vous me pardonner? Après cette mortifiante déclaration que ma conscience me force à vous faire, je crois qu'il vaut mieux finir. Si vous ne me pardonnez pas, ceci sera ma dernière lettre.

Si vous le désirez, je vous enverrai un « schizzo ».

VII

Londres, 3 octobre.

Votre long silence m'avait presque convaincue que, ne pouvant me pardonner mon indiscrétion au sujet de la lettre de M. V..., vous aviez pris le parti de laisser ma lettre sans réponse, pour qu'elle fût la dernière, comme je vous l'avais suggéré. Jugez donc de mon ravissement lorsque ce matin, au moment où je sortais pour une mé-

lancolique promenade sous une pluie fine encore plus mélancolique, le facteur et moi nous sommes rencontrés face à face sur le pas de la porte et lorsque, après un moment, la chère écriture familière a salué mes yeux. Avec quel empressement j'ai brisé le cachet, déchiré l'enveloppe, et cherché les premiers mots ; et combien j'ai eu de reconnaissance à votre cœur indulgent, pour avoir fait ces mots ce qu'ils sont ! Cela montre combien j'ai été cruellement coupable, pour que le soulagement proportionnel ait été si grand. Vous dites que vous avez besoin d'un « ami féminin. » La bizarre construction de votre langue m'empêche de traduire ce mot en anglais, où nous n'avons qu'un seul genre pour le mot *friend*. Je m'étonne que les Français, qui sont si habiles dans la plupart des choses, ne se comportent pas un peu plus habilement dans celle-là. N'est-il pas gênant, quelquefois, de parler « d'une amie », alors que, pour diverses raisons, « un ami » conviendrait infiniment mieux ? Un ami féminin, encore que ces termes soient plutôt contradictoires, a le mérite de l'originalité, et j'adore l'originalité. En outre, je suis éminemment flattée de ce que vous me jugiez capable de combler pour vous cette lacune, de devenir pour vous cette chose originale, en dehors de tout sexe. C'est donc chose faite, j'accepte. Je serai votre « ami féminin. »

La position résout tant de difficultés et vous me promettez si énergiquement de ne jamais tomber amoureux de moi, qu'il ne saurait y avoir aucun danger. Je crois que vous voudrez qu'il vaille la peine d'être votre ami, que vous voudrez être aussi loyal que vous êtes noble et, ce qui est le meilleur, que vous consentirez à rester au-dessus de toute influence étrangère. Il sera bon d'avoir un tel ami, et je vous promets en échange de vous rester fidèle.

Comme peu de mots peuvent changer la face de la nature ! Depuis que j'ai lu votre lettre, le mélancolique brouillard lui-même me semble presque gai ; il y a dans mon cœur tant de soleil que je n'éprouve pas le besoin d'en voir au dehors. J'ai marché à travers les rues humides avec un tel sentiment de joie et de légèreté que j'avais peine à tenir mes pieds attachés au sol. (Cette phrase vous donnera-t-elle la moindre idée de ce que j'ai réellement voulu dire ?)

Les deux ou trois amis que j'ai rencontrés doivent m'avoir cru un peu folle ; je répondais au hasard à leurs questions, pensant toujours à votre proposition : un « ami féminin. » *Moi*, être cela pour *vous!* Cela est si plein de sens ! Je me demande si cela en a autant pour vous que je l'imagine ? Il faut que nous en causions à fond, car je pense maintenant que nous pourrions nous rencontrer. Je le pense réellement, et qu'il n'y aurait plus aucun danger. Sur toutes les raisons absurdes que vous me donnez pour me prouver qu'il me serait impossible de tomber amoureuse de vous, je ne suis nullement d'accord avec vous : elles sont indignes de vous, et je ne les discuterai pas. Pourquoi médire ainsi de vous-même ? Je puis bien vous faire de telles questions, maintenant que je suis votre ami. Je l'aime, cette fonction de votre « ami féminin », jamais il ne m'est arrivé dans ma vie rien qui m'ait plu davantage, ni peut-être autant. Toute femme peut être une épouse, ou même une maîtresse, suivant ses vues sur ce sujet ; mais il en est si peu qui puissent être de véritables *amis!* M'accuserez-vous de vanité si je vous dis que je crois posséder plusieurs des qualités qui font un véritable ami ? Et non pas la chose faible, sans pouls et sans force, qui si souvent usurpe ce nom, mais une âme honnête, loyale,

secourable, qui vit, sent et souffre, et qui peut changer, mais ne change pas, constante devant le bon comme le mauvais renom, vraie en parole comme en action, tendre dans la faiblesse et généreuse dans la souffrance. Dites-moi, est-ce aussi votre idée ?

Oui, je vous plains (comme votre ami) pour les « mille raisons » qui, dites-vous, vous rendent triste. Laissez-moi les partager avec vous, et vous aider à en porter le poids. A quoi serait bon un ami, sinon à cela ?

Votre ami féminin.

P.-S. — Savez-vous que j'ai été tout à fait malade ?

VIII

« Amigo de mi alma. » Votre dernière lettre aurait dû me mettre fort en colère, car vous n'y faites pas la moindre allusion à mon consentement à devenir votre ami. Vous me dites, comme si c'était quelque chose de nouveau pour vous, que lady M... vous a parlé de mon prochain mariage ; vous ajoutez que, en conséquence, vous allez brûler mes lettres ; vous me demandez d'en faire autant pour les vôtres, et vous m'adressez un éternel adieu. A quoi pouvez-vous bien penser ? Ne vous ai-je pas dit franchement que j'étais fiancée, et n'est-ce pas *après* cette information que je vous ai promis d'être votre ami ? N'avez-vous jamais reçu cette lettre ; et est-ce peut-être la raison de la production singulièrement abrupte et réticente que l'on vient de me remettre comme venant de vous ? J'avoue que je suis cruellement embarrassée. Le « schizzo » est prêt, et je vais le confier aux soins de M. V... à Pall-Mall ; seulement je crains bien que la curiosité ne le tente

de l'examiner, ce que je n'aimerais pas. Prévenez-moi de ce que je dois faire à ce sujet. J'enverrai en même temps prendre chez lui la peinture dont vous me faites mention.

Savez-vous que je vous plains ; votre lettre me conduit à croire, ou bien que vous êtes souffrant et malade, ou bien d'une mauvaise humeur diabolique. L'un et l'autre de ces deux états est assez mauvais pour la personne qui en est directement atteinte ; mais je pense que le dernier est encore celui qui a les pires conséquences pour autrui. Et je me plains moi-même, car vous m'avez rendue de mauvaise humeur; je plains, surtout, l'homme infortuné qui doit m'épouser. Dieu ! Je crains bien que son sort ne soit pas très enviable.

Les femmes douées d'une nature identique à la mienne ne devraient pas se marier, c'est une faute qu'elles commettent. Je me demande pourquoi je la commets ?

J'avais projeté de ne faire aucune allusion à l'histoire ridicule d'un « diamant, » de cette « fausse pierre » dont vous avez rempli votre lettre. Pas plus que vous, je ne comprends pourquoi vous avez pris la peine de me dire cette histoire, ni pourquoi vous êtes sorti de vos habitudes pour voiler l'identité d'une femme (car naturellement le « faux diamant » était une femme) sous une allégorie aussi transparente. Il y a une chose que je puis croire entièrement, parmi celles que vous me dites connaître, c'est que vous maniez à l'aise cette partie de la rhétorique qu'on appelle l'ironie. Mais je demande que vous n'en essayiez jamais l'effet sur moi. Pourquoi faut-il que nous nous querellions comme nous le faisons ? Trêve d'hostilités, soyons réellement amis, c'est bien plus simple et plus calme alors que tout paraît si incertain ! Vous rappelez-vous que vous m'avez un jour posé une question à laquelle

je n'ai pas voulu répondre? Eh bien! qu'elle reste sans réponse, *mais*....

MARIQUITA.

IX

Londres, jeudi.

Impossible de vous écrire aujourd'hui rien qui vaille d'être lu. Je suis malade, et, par suite, les *Blue Devils* rampent. Je crois que c'est en partie ce maudit brouillard qui s'est abattu sur moi; à coup sûr Londres n'est pas un endroit gai en novembre. Je vais faire peindre mon portrait à votre intention, et je n'oublierai point votre demande; en me faisant peindre, je penserai à vous comme à *Amigo de mi alma*.

X

9 novembre.

Oui, je vais bien mieux; mille remerciements pour votre sympathie. Vous me dites que je n'ai pas de cœur, ma foi, je crois que vous avez à peu près raison! Je commence à penser, aussi, que l'on peut s'accommoder très facilement de ce qui tient lieu de cet organe lorsqu'il fait défaut. Vous voyez, mon beau moqueur, que vos enseignements ne sont pas tous perdus pour moi. Je retiens un peu de l'excédent de sagesse qui est au fond de vos cyniques réflexions, et, avec le temps, vous pourrez réellement être fier de votre élève.

Mon portrait n'est pas mal, à présent qu'il est fini. Vous

l'enverrai-je par les soins de M. V... ou directement à Paris?

Pourquoi revenez-vous à l'histoire de votre diamant? Que me fait qu'il soit faux ou vrai? Versez sur lui un peu d'acide et voyez : si il résiste à l'épreuve, c'est bien; sinon, si il se ratatine et disparait, eh bien, c'est encore mieux. Vous voyez qu'il m'assomme. Adieu.

XI

Novembre.

Etes-vous à la hauteur d'une longue, longue lettre de moi aujourd'hui, cher ami? serez-vous capable de supporter des pages pleines de toutes sortes de rêveries et d'imagination, une entière communion de mon cœur avec le vôtre? Je reconnais la justesse de vos reproches, et je sens moi-même que mes dernières lettres étaient courtes et sans doute peu satisfaisantes. Vous m'accusez d'être incapable de dire « j'ai tort »; mais en cela vous vous trompez. Non seulement je puis avouer franchement que j'ai fait une faute, mais je puis y joindre ces mots, encore plus difficile à dire pour bien des gens : « J'en suis fâchée ». Je ne donnerais pas grand'chose d'un homme ou d'une femme qui ne pourraient pas faire un aveu de ce genre, car il y aurait incontestablement quelque chose de très mauvais en eux. Il y a beaucoup de bon sens dans quelques-uns des vieux dictons tels que « honnête confession est bonne pour l'âme » et « *peccato confessato è mezzo perdonato* » et une demi-douzaine d'autres dans une demi-douzaine d'idiomes différents. Il y a quelque chose de

très réel et de charmant dans cet étrange et chaud éclat de sentiment qui arrive au cœur en gentilles vagues montantes, après que la faute a été avouée, ou le malentendu éclairci, après que le baiser du complet pardon et de la joyeuse entente a consacré et scellé à nouveau l'amitié ou l'amour.

Celui qui n'a jamais senti se soulever en lui ce poids du doute ou de la vexation, et qui n'a jamais senti renaître toute fraîche et sainte, la chaude et confiante foi, celui-là a manqué d'une des plus pures joies que l'on puisse goûter sur la terre. Je plains ceux qui ne peuvent pas dire franchement et librement « j'en suis fâché », parce que ces trois petits mots possèdent une puissante magie pour adoucir le soupçon irrité, pour guérir les sentiments affligés ou blessés, là où échoueraient des phrases plus longues. Mais pourquoi toutes les natures seraient-elles pareilles? Si elles l'étaient, cela rendrait inutiles les vieux dictons et nous priverait de l'un des plus vrais d'entre tous: « *La variété est le ragoût de la vie* ». Comme ce serait terriblement monotone, si toutes les fleurs étaient des roses, toutes les femmes des reines, tous les hommes des philosophes! Mon opinion particulière est qu'il faudrait prendre au moins six hommes tels qu'on en rencontre tous les jours pour en faire une unité d'une valeur réelle. Il y a tant de gens que j'aime pour telle qualité spéciale qu'ils possèdent; et il y en a si peu que j'aime pour toutes leurs qualités. Comprenez-vous? Et je me demande si j'arriverai jamais à comprendre tous vos caractères, car vous êtes un être composé de phases bien différentes, et plus nombreuses qu'il n'en a été donné à la majorité des mortels; j'en suis convaincue rien que d'après notre si brève connaissance. Il y a un de mes amis, que j'aime parce qu'il

m'apporte des bonbons, et qu'il le fait toujours au moment précis où mon être intérieur soupire après cette forme spéciale d'entretien ; un autre m'aide à illuminer les ténèbres et à détruire les hésitations de mon esprit au sujet de mon état futur ; sa foi solide me donne une force que je ne voudrais pas troquer pour des sommes d'or infinies ; il y en a un autre qui désapprouve tout en moi ; mais la façon vigoureuse et presque brutale dont il me dit mes vérités intimes et dont il m'expose toutes mes idiosyncrasies, m'affecte à la façon d'un tonique puissant dont je ne voudrais pas me passer. Il y en a un autre, en revanche, qui me trouve parfaite, et il a une manière si adroite de m'énoncer sa foi dans ma perfection, qu'il imprègne mon cœur d'une douce conviction, tandis que mon esprit reconnaît avec une humble gratitude la profondeur de ses analyses. Je connais un ami qui, j'en suis sûre, ne peut pas avoir la dose d'une cuiller à thé de cerveau dans toute l'étendue de son crâne ; mais il siffle divinement ; et, dans certaines de mes humeurs, c'est lui qui est le préféré. Et ainsi de suite pour tous ; mais aucun dans cette longue liste ne sait m'aimer comme je voudrais être aimée ; aucun n'a été capable d'évoquer l'amour tel que l'amour devrait être dans mon cœur capricieux. Est-ce par hasard le rôle que la fatalité vous destine, mon ami inconnu, mystérieux ? Nous verrons.

Mon Dieu, je suis fiancée ! Le fait et l'homme auquel il correspond, tous deux s'étaient entièrement enfuis de ma mémoire.

Vous allez me traiter de bavarde, si cette lettre vous trouve dans une humeur sérieuse, ou de sotte si vous êtes à ce moment dégoûté de la vie. N'est-elle pas un peu dangereuse, cette expérience que nous faisons d'une

amitié par plume, encre et papier? Une lettre! y a-t-il au monde quelque chose en qui il soit plus dangereux de se fier? Ecrite pendant un état de fièvre, elle peut atteindre sa destination lorsque le thermomètre mental du destinataire marque zéro; et les mots brûlants et les phrases frémissantes peuvent se congeler à mesure qu'on les lit. Ou bien, écrites dans l'irritation et la colère, les lignes peuvent changer en froissement une disposition attendrie, et soulever une mauvaise humeur que tous les efforts ultérieurs seront impuissants à exorciser.

Dix mille diableries peuvent se cacher, sans qu'on les soupçonne, parmi les mots hâtivement griffonnés ou les phrases soigneusement méditées d'une lettre, et amener un indicible ravage, lorsque le cachet sera brisé et le contenu de la lettre découvert. Une lettre! la chose la plus incertaine de tout un monde d'incertitudes, la chose la meilleure ou la pire qu'aient inventée les mortels. Si j'étais à vos côtés et que je dise une sottise, la rapide contraction de votre front m'avertirait de ma faute; ou bien, si la pensée était bonne, et que vous lui trouviez du mérite, comme la lumière subite de vos yeux ou la ligne amusée de vos lèvres auraient vite fait de me faire connaître vos pensées! J'entends déjà votre réponse à cette phrase suggestive: « Alors, rencontrons-nous; ne pensez plus à ces absurdes raisons que vous ne pouvez même pas expliquer, mais que vous vous obstinez à regarder comme insurmontables », et ainsi de suite, jusqu'à vous donner à vous-même de la colère, et à moi du remords. Hélas, ce n'est pas possible: les circonstances qui pèsent sur moi sont trop fortes, et ce n'est pas entièrement absence de courage de ma part, comme vous semblez le penser. Si jamais elle a lieu, cette rencontre dont nous parlons tant,

c'est votre talisman, « le peleton de fil » qui l'aura amenée et non pas

MARIQUITA.

P.-S. — Rappelez-vous que dans le conte de fées du *Prince Ahmed* il fallait dérouler la pelote de fil jusqu'à ce qu'il atteigne les portes du château ; à l'endroit où il s'arrêtait apparaissaient quatre lions, en éveil et rugissants, mais il suffisait de leur jeter une miette de nourriture pour passer sans danger entre eux.

XII

(Lettre perdue)

XIII (A)

Londres, 12 décembre.

Vous êtes réellement ici, actuellement, à Londres ! Est-il possible que nous ayons tous deux au-dessus de nos têtes ce même ciel sans soleil, autour de nous cette même atmosphère lugubre ? Ah ! Etait-ce sage de venir ? « L'homme propose, Dieu dispose ». A n'importe quel moment, après cinq heures, vous me trouverez.

XIII (B)

Londres, 17 décembre 1840.

Il y a des bonheurs si grands que Satan ne peut pas les pardonner, et cependant ils ne viennent pas de Dieu. Ils sont la source de toutes les tortures et de tous les châtiments qui ont été imposés aux âmes humaines depuis que

le monde a commencé ou depuis qu'est né le repentir. Mon châtiment a d'abord consisté dans le malheur de votre absence : s'arrêtera-t-il là? Les mots ne sauraient dire combien je vous regrette et regrette le plaisir d'être avec vous. Je suis nerveuse, fatiguée, méfiante, indifférente à tout ; en un mot, dans un état d'esprit si inquiet que la dernière chose que je devrais faire est celle que je fais, de mettre sur le papier mes tumultueuses pensées. Un faible rayon de raison me l'affirme ; mais il n'est pas assez fort pour me retenir de la folie. Ne me répondez pas sur le même ton, ne me prenez pas au sérieux, ne me faites pas mention de mes fiançailles que j'ai rompues, le seul acte recommandable, peut-être, de toute ma vie. Ecrivez-moi une de vos lettres en l'air et pas sérieuses, sans aucune intention profonde, comme une main tranquille et fraîche posée légèrement sur une tête en feu, que tourmentent les idées malades et les mauvais rêves. Non pas une main trop chère qui ferait frissonner celui qu'elle touche, qui lui donnerait l'angoisse de penser que son possesseur se fatigue et souffre en restant auprès du chevet du malade et en le soignant ; mais une main qui soit simplement bonne et compatissante, qui appartienne à une bonne et chère âme, incapable de vouloir que l'on se retourne pour la remercier et pour lui ordonner du repos, une âme désirant seulement que l'on dorme et que l'on oublie. On considère la mémoire comme une chose bonne à posséder ; mais n'est-ce pas un art bien plus haut, une chose infiniment meilleure, d'oublier? Et cependant, pour tout ce que le monde pourrait me donner, je ne voudrais pas oublier l'indicible bonheur des jours qui viennent de finir. Ecrivez-moi comme je vous l'ai dit, légèrement, sans prendre garde à mon humeur tragique et noire. Ma tête me fait

mal : je soupire après la main fraîche et compatissante.

A toi toujours.

XIV

Château Beauséjour, 16 février 1842.

Serez-vous heureux d'avoir de nouveau des nouvelles de moi, cher ami ? Je réponds moi-même à la question et je vous écris. Comme vous pouvez le voir par l'en-tête de ma lettre, je suis ici avec notre bonne vieille amie, Madame de C..., mais dans un jour ou deux je vais en Angleterre pour une courte visite, après quoi je serai dans l'incertitude de ce que je ferai. Vous m'avez promis un jour quelques souvenirs de vos voyages d'Orient (mais pas les pantoufles turques, je continue à les refuser) ; envoyez-les moi ici, avant mon départ. Je vous enverrai d'Angleterre un *protocole* délimitant en quelque sorte nos relations à l'avenir ; ne trouvez-vous pas l'idée raisonnable ? Je vais bien, et suis très heureuse de la perspective de recevoir bientôt des nouvelles de vous, peut-être de vous voir ; mais de cela nous recauserons. Aussitôt en Angleterre, j'irai tout droit au château de D., au domaine de lord D., dans le comté de Surrey ; on me dit que c'est une des maisons du pays les plus dignes d'être vues. Je ne vous donnerai pas de mes nouvelles avant d'avoir des vôtres, et bien que votre lettre doive me parvenir ici, je n'y répondrai pas avant d'être à D. Madame de C. me prie de vous envoyer de sa part milles amitiés. Dois-je signer Mariquita ?

XV

D. Castle, Surrey, mars 1842.

Où ai-je lu que le don d'un miroir était, ou bien le compliment le plus délicat ou bien l'insulte la plus délibérée? Avec ce qu'il vous plaira sans doute d'appeler mon infernale coquetterie, je choisis le parti le meilleur, et je me flatte que c'est dans le premier sens que vous avez entendu l'envoi de l'aimable chose que vous nommez « un miroir turc », et qui m'est arrivée sans dommage avant mon départ du château Beauséjour. Je vous en remercie; cela vaut un million de fois mieux que les babouches. Quand vous m'avez fait mention de vos confitures de roses, de bergamottes et de jasmins, cela me souriait plutôt comme une nourriture pour les anges que pour les mortels affligés de digestion; mais, oh! la douceur visqueuse de ces terribles choses, comment pouvez-vous les aimer? Franchement, elles ne sont pas de mon goût. J'en ai donné, comme vous me l'aviez dit, un pot à Madame de C.; elle en a dit des choses beaucoup plus aimables que je ne le pourrais moi-même, si je veux garder le respect pour la vérité. Mais encore une fois, merci pour le miroir.

Il m'est arrivé une chose curieuse. Un vieux « gentleman, » et pas très vieux, qui me connaissait depuis l'enfance, est mort subitement et m'a laissé toute sa fortune. Pourquoi? Lui seul le savait, et comme il en a emporté le secret dans un monde d'où nul voyageur ne revient, il n'y a pas de chance que quelqu'un ait jamais quelque lumière sur ses motifs. Je puis à peine comprendre mon nouvel état; et,

chose assez étrange, je ne me sens pas tentée de dépenser un *penny* de cette richesse inespérée. J'aurais cru qu'une personne ornée des goûts extravagants que je possède, après avoir été contrainte toute sa vie de les réprimer, se jetterait en de folles dépenses, se mettrait à tout acheter et à dépenser l'argent sans raison ; mais cette absence de tout désir de dépenser quelque chose, que je ne trouve qu'en moi, est incompréhensible. Je suppose que c'est la première stupeur de savoir que je pourrais être prodigue si je le voulais. Il me semble que j'aimerais à voyager : j'ai vu si peu de lieux ou de choses, et le monde en contient tant ! Ecrivez-moi un long compte-rendu de vos voyages, et dites-moi ce qui mérite le mieux d'être vu, et le temps qu'on y dépense. J'ai une envie d'aller en divers pays, non en simple touriste, pour « *faire les vues* » dans le plus court espace de temps possible, mais pour m'installer pour un délai assez long dans quelque endroit attrayant, pour étudier les langues dans leur patrie respective, et pour étudier du même coup les gens, leurs façons et leurs caractères naturels. Que pensez-vous de mon idée ? Je craignais que ma dernière lettre ne vous eût fâché, et par suite je n'étais pas surprise de n'y pas recevoir de réponse. Je sentais à coup sûr que vous alliez désapprouver le protocole ; mais, tout de même, je crois que j'ai bien fait de vous l'envoyer (1). Voyez combien je suis indulgente pour votre entier dédain de ma proposition ; je vous écris pour vous demander humblement votre avis sur la façon de disposer de moi-même et de ma nouvelle importance, dans les années à venir. Répondez-moi gentiment, et envoyez-moi cette petite histoire de vous même et de vos voyages.

(1) La lettre mentionnée ici s'est évidemment perdue.

Ce vieux château de Lord D... est délicieux. Comme je voudrais que vous puissiez en jouir avec moi ! Il est positivement trempé et saturé de souvenirs. Les murs sont devenus gris de tout ce qu'ils ont vu et entendu ; les pierres elles-mêmes semblent amollies de la patience et de l'humilité que seul le bon vieux Temps peut donner. Tant de choses ont eu lieu ici, tant de grands de la terre ont vécu et sont morts dans ces larges chambres lambrissées, ces corridors pleins d'ombre et ces nobles salles, que je m'étonne qu'on n'y soit pas accosté, à chaque tournant, par de visibles et palpables esprits. Je le désirerais presque, et je souhaiterais qu'ils puissent s'arrêter et nous parler du passé enfoui, nous dire si réellement ils pensent que le présent est chétif et exsangue, et la vie d'aujourd'hui une simple copie affaiblie des bons vieux temps si remuants et si hardis.

Demain je retourne à Londres, mais seulement pour un jour ou deux. Ecrivez-moi à Londres aussitôt que vous aurez reçu ceci, à moins que vous ne soyez encore de méchante humeur.

Adieu. Je vous aime.

XVI

Paris, 11 mars 1842.

J'ai quitté Londres subitement, et j'ai passé ici ces trois derniers jours, mais j'ai fait exprès de ne pas vous le laisser savoir. Cette nuit, je quitte Paris pour l'Italie avec Madame de C... Votre charmante lettre m'est parvenue juste avant mon départ de Londres, et l'exposé de vos voyages me fait désirer plus vivement encore de voir des

pays étrangers; c'est pourquoi je pars. Vous me demandez si je suis changée, et vous ajoutez que vous attendez impatiemment que je devienne « moins jolie » pour me voir. En punition de ce méchant souhait, je dois vous dire que je ne suis pas « moins jolie » que lorsque vous m'avez vue la dernière fois. Mon miroir, votre délicieux miroir turc, me dit décidément un conte flatteur, que je ne vous aurais point mentionné sans l'impiété de votre souhait. Je crois que je rivaliserais avec votre beauté de Saragosse, si nous nous rencontrions. Comme petit souvenir, je vous envoie une bourse, mais je me vois forcée d'avouer que je ne l'ai pas brodée moi-même.

Au revoir.

XVII

Mercredi, avril 1842.

Vraiment vous m'avez vue quand j'étais à Paris et vous ne m'avez pas parlé? Comment pouvez-vous m'avouer une telle infamie? Vous n'êtes que juste en ajoutant que le sentiment qui vous a empêché de me parler était « mesquin ». Il se peut que ce soit mon « satanique orgueil », comme vous l'appelez énergiquement, qui m'ait fait traverser Paris sans vous en rien dire; mais je vous le demande, quel terme appliqueriez-vous à votre conduite à vous, qui m'avez vue, qui vous êtes à demi approché pour me parler, et qui m'avez laissée suivre mon chemin en silence pendant que vous suiviez en silence le vôtre? Ne me parlez plus d'égoïsme et d'hypocrisie, quand vous m'écrivez si vous avez agi de la sorte avec calme et sang-froid. Faut-il toujours que nous nous querellions? Non,

vous n'avez pas le droit de me gronder, comme vous le reconnaissez sagement dans votre lettre, quelques lignes plus bas, pris d'un petit accès de repentir. Si vous pouviez seulement tout savoir! Je n'ai pas eu le temps, avant de quitter Paris, de vous faire dire à quel moment nous comptions être à Naples. Mme de C. est un être aussi incertain que moi-même; donc, nos plans réunis sont-ils doublement incertains. Je vais lui demander si elle se rappelle l'occasion que vous mentionnez; mais que vous ayez, dans quelque occasion que ce soit, jamais joué le rôle de « niais », c'est ce que je ne puis croire. Je suis à demi chagrine aujourd'hui de ne pas vous avoir fait savoir que j'étais à Paris. Comme il est impossible moralement de revenir au passé pour en décider à nouveau et d'une autre façon, je peux me faire cet aveu sans qu'il ait de conséquence. Mais c'est seulement en paroles, et non par écrit, que je pourrai vous dire mes expériences de ces deux dernières années. J'ai traversé saine et sauve les phases du mariage et du veuvage, ces changements dans le « *legal status* » de la femme qui, comme vous me l'avez dit il y a longtemps, ne manquaient jamais de l'affecter désastreusement. Je me demande si vous trouverez que c'est vrai dans mon cas. Eh bien, nous ne nous sommes pas rencontrés; le récit n'est pas encore dit, et jusqu'à présent vous ne pouvez rien savoir encore. J'ai à moitié désir, à moitié peur de vous rencontrer, tant est grand le gouffre qui s'est ouvert, élargi et refermé entre nous depuis ces jours de décembre à Londres, ces jours sans soleil, et pourtant si dorés!

XVIII

Peut-être suis-je vraiment restée enfant en bien des

choses et j'en suis très heureuse, puisque je dois à ce fait d'être ravie comme un enfant à vous entendre dire que mes yeux vous plaisent, que même ils souffrent la comparaison avec ceux des beautés de Constantinople et de Smyrne, à qui vous n'avez pas manqué de dire autant de choses aimables que vous m'en dites à moi-même.

Pourquoi perdez-vous votre temps à me répéter si souvent que je suis une hypocrite? Au fond du cœur, vous savez bien que c'est cruellement injuste, et cependant, tout en le sachant, vous me citez dans ma propre langue cette immorale maxime de Jonathan Swift : « A lie is too good a thing to be wasted », pensant me convaincre ainsi du soin que vous mettez à vos mensonges. Je vous envoie « une essence » ; traduisez le mot dans sa signification réelle, et cessez de m'adresser des reproches parce que j'essaie de faire ce que je crois être le bien.

. . . . . .

(Le reste de cette lettre manque)

XIX

(Lettre perdue)

XX

D., 10 juillet 1842.

Pendant que vous vous amusez à Avignon, je m'occupe à mener la vie la plus calme et la plus studieuse possible dans ce minuscule village suisse, perdu parmi les montagnes et les lacs, où je me promène, rame et nage pour prendre de l'exercice, et pour ne pas devenir folle à force

d'étudier. J'essaie d'apprendre le grec, et je lis en même temps la traduction d'Homère par Pope. Avec le temps, si le calme de ma vie présente continue, je pourrai arriver à quelque chose. Vous ne me donnez pas de nouvelles très précises sur vos chances de devenir l'un des Immortels. C'est la seule espèce d'immortalité que je vous souhaite à présent. Vous voir devenir académicien me donnerait infiniment de plaisir et de vanité; vous perdre de cette vie serait, je crois, me tuer, ou pis que cela, me laisser vivante en éteignant chez moi la lumière de la vie. Je sentais à coup sûr que vous entendriez bien mon expression et que vous sauriez que par « essence » je voulais dire amitié. Mais ici, dans ce lieu tranquille si éloigné de la fausseté du monde, si rapproché du ciel divin où la vérité brille dans le bleu de la nue, au-dessus de moi, et se réfléchit au-dessous dans le cristal de l'eau ; ici, où les nuages touchent les sommets blancs des montagnes si haut au-dessus des illusions de la terre; ici, où l'air même souffle la vérité dans sa pure fraîcheur que ne tache nul contact avec la terre ni les choses terrestres, quelque force intérieure plus forte que moi-même me contraint à vous écrire des choses que je sais devoir vous mettre en colère, auxquelles vous répondrez avec des paroles dédaigneuses et cyniques qui auront pour effet de me blesser. Mais, tout en sachant cela, et peut-être parce que je le sais, la vérité qui est autour de moi dans la nue, dans l'air et dans le cristal de l'eau, m'oblige à parler. Ce n'est pas seulement de l'amitié que j'éprouve, mais un amour si fort que toutes les bonnes résolutions que j'ai prises se brisent comme une vitre sous la gelée. Aussi, je ne vois qu'un moyen de finir le conflit, les demi-mesures sont inutiles: il faut que je brise tout. Si je vous écris, je vous

dis tout ce que je me suis promis de ne pas même penser; et ce serait encore pis si je vous voyais !

Vous m'avez raconté votre histoire du pain blanc et du pain bis au moment même où l'on me ferait du bien en m'aidant à voir les choses clairement; ce n'est peut-être pas précisément l'effet sur lequel vous comptiez avec cette histoire, mais c'est le seul qu'il ait eu en réalité. Nous ne devons plus nous rencontrer, et je ne dois plus vous écrire. Il ne me reste plus rien à vous donner que mes prières; elles sont à vous pour tout ce qui est bon et béni.

Adieu.

XXI

D., 29 juillet 1842.

J'y renonce, vous êtes incorrigible, vous êtes au-dessous de toute prière qu'on ferait pour vous! Redevenons amis comme auparavant. Notre voyage en Italie se fera encore bien plus tard que je ne l'espérais; en attendant, je m'enfonce tous les jours davantage dans le grec et je finis par m'y intéresser beaucoup.

Je vous envoie ceci à Paris, pensant qu'il serait trop tard maintenant pour que vous l'ayez à Avignon.

XXII

D., 5 septembre 1842.

Quel conte de fées me dites-vous là, à propos d'une femme mystérieuse voyageant seule avec vous pendant quelque chose comme cinquante heures? Est-ce que

vous allez, dans votre vieil âge, devenir l'émule du pieux et très moral Sterne, et écrire l'histoire d'un autre *Voyage sentimental?* J'ai confiance seulement qu'une bonne Providence vous protégera, comme elle a fait pour lui, et que vous pourrez avec lui, vous écrier pieusement, levant vos yeux au Ciel pendant que votre cœur se remplira de reconnaissance : « A brebis tondue, Dieu mesure le vent. » Prendrez-vous cette *aventure de voyage* pour point de départ de ce nouveau roman moral dont vous me parlez dans votre dernière lettre? Je vous envoie un morceau de mon écriture grecque, faites-moi savoir si vous pouvez la déchiffrer. Mille amitiés.

XXIII

D., 12 octobre.

Nous sommes au moment de quitter ce lieu si calme où j'ai traversé diverses phases de sentiment à votre sujet.

Ce temps passé ici a été pour moi une de ces pauses de la vie qui, je crois, ont été données à l'homme à dessein. C'est un de ces intervalles où, si l'homme veut seulement affronter le bruit et la distraction et répondre loyalement aux questions que lui pose sa conscience, ces réponses lui prouvent nécessairement quel usage il a fait de la liberté sans limite qui lui est garantie en sa qualité d'agent individuel et libre. Le choix entre le bien et le mal, qui, si on le considère de près, assume une responsabilité désolante, a dépendu de sa volonté, et il ne lui reste rien à faire qu'à en subir virilement les effets. Le seul ennui est que si ces pauses se prolongent et que l'examen que nous faisons de nous-même tourne à notre défaveur, il s'en suit

tendres de ses branches touffues et humides, que chacune était comme une feuille longue et large partagée en feuilles plus petites qui se terminaient en minces pointes, le tout formant une chose d'une beauté si exquise et si pure, que je vis bien que j'étais sous un palmier d'Orient. — La tranquille grâce de la scène était gâtée seulement par un affreux objet. Blanchi et desséché, le squelette décharné d'un chameau gisait sur le sable étincelant; ses os, que piquaient à jour des oiseaux de proie, parlaient, dans leur tranquillité nue et muette, de l'animal au noble cœur qui avait bravement lutté jusqu'au bout contre l'affaiblissement de ses membres et l'arrêt de son souffle, gardant courageusement compagnie à la caravane chargée d'étoffes précieuses et d'épices odorantes, riches produits d'autres pays, que l'on rapportait à travers de longues lieues de solitudes désertes. Ils disaient aussi, d'une façon si pitoyable, comment à la fin ses membres avaient refusé de porter plus loin le brave cœur, comment la poitrine épuisée avait haleté douloureusement, émis un grand soupir de souffrance presque humaine, et puis s'était arrêtée à jamais, mais non pas avant qu'une souffrance plus pénible ne fût venue à l'esprit du grand et gauche animal, lorsque, de ses yeux mourants qu'il tournait lentement çà et là, il vit la caravane s'arrêter, et qu'il entendit donner l'ordre de décharger les sacs de soies et d'épices qu'il avait portés jusque-là, d'enlever les parures et les glands de laine ornés et peints dont il avait été si fier, et surtout lorsqu'il vit qu'on lui ôtait toutes ces choses pour les placer sur d'autres bêtes plus fortes et encore en état de servir. Alors vint l'ordre d'avancer, et la ligne infinie, des chameaux et des hommes,

des couleurs gaies et brillantes, s'étendit au loin sur le sable, devint de plus en plus petite à mesure qu'elle s'éloignait vers les amis et la maison bienvenue, jusqu'à ce qu'enfin il n'y eût plus qu'une petite tache sur l'horizon lointain, tache qui, elle-même, devenait à chaque moment plus petite, jusqu'à ce qu'enfin elle eût disparu, et qu'il ne restât rien que le sable, le ciel et la mortelle chaleur. Heureusement que ses yeux brillants s'obscurcirent et cessèrent de voir avant que, sur le bleu vif du ciel, n'aient pris forme et ne se soient approchées ces autres taches d'une autre sorte, les oiseaux de proie affamés. Dans mon rêve, vous vous teniez sous le palmier, alerte et en éveil; mais pour moi, une apathie étrangement engourdie m'envahissait lentement dans la chaleur torride du jour, et je n'ai pas pu voir nettement les formes brillantes qui sont sorties tout à coup de l'espace : ravissantes femmes de tous les quatre coins du monde, avec des cheveux d'or, ou d'un bronze bruni, ou d'un noir profond, avec des yeux de toutes les couleurs, étincelants de regards en feu ; — des sourires, des lèvres séductrices qui avaient pour appeler des sons pareils à une musique enchantée. Elles étaient toutes autour de nous, ces formes ensorcelantes de beauté, mais j'étais si assoupie que j'entendais et voyais trop vaguement pour bien comprendre, jusqu'à ce qu'enfin mes yeux lourds se fermèrent à demi. Votre visage fut l'unique et dernière chose que je regardais, et même quand mes paupières chargées de sommeil s'abaissèrent tout à fait, j'y gardais l'impression de vos traits, tandis que je tombais dans un calme profond Quand je me suis réveillée (toujours dans mon rêve), il faisait une nuit d'étoiles, fraîche et tranquille, et je m'éveillai si doucement que seuls mes yeux s'étaient

ouverts sans que mon corps remuât. Le palmier continuait à diriger vers le ciel ses lignes délicates et sombres, et une brise légère agitait les feuilles qui dans le jour n'avaient pas bougé. Je prononçai votre nom, mais aucune réponse n'interrompit le calme étoilé, et je pensai que, vous aussi, peut-être, vous étiez endormi. Lentement, le souvenir du jour qui renaissait me revint et les formes séduisantes des tentatrices arrivèrent à mon esprit plus distinctes et brillantes qu'elles ne m'avaient semblé pendant qu'elles étaient sous mes yeux. Les voix musicales semblaient encore vous appeler, mais loin, loin, comme des échos affaiblis. Je tressaillis, et pour la seconde fois je prononçais votre nom avec une netteté aiguë, qui me semblait couper la tranquillité de la nuit comme un instrument tranchant. Mais ma voix seule me répondit et je jetai un regard égaré autour de moi. Les os du chameau mort brillaient d'une blancheur fantastique, le palmier était à mon côté dans sa beauté exquise, j'avais au-dessus de moi le ciel étincelant d'étoiles, tout autour de moi la solitude du désert; mais vous étiez parti — j'étais seule!—Je m'éveillai avec un cri perçant. Voulez-vous interprêter mon rêve pour moi? Vous savez que je ne vous ai jamais rien refusé de ce que vous m'avez demandé. Comme c'est bien à vous de me dire que vous avez pour moi un cachet étrusque! Je m'en servirai pour cacheter les lettres que je vous écrirai, mais jamais celles que j'écrirai à d'autres.

XXVII

Octobre 1842.

Ainsi en fin de compte vous ne voulez pas m'expliquer mon rêve; vous vous contentez de vous étonner que j'aie appris que vous avez des amies aux quatre coins du

globe, et vous ajoutez cette fable monstrueuse que, en réalité, vous n'en possédez qu'une, en Espagne, ou, comme vous le dites dans votre langue : « Je n'en ai qu'un ou qu'une à Madrid ». Le nombre me parait d'une modestie frappante pour un homme de votre mérite ; mais aussi je sais que vous êtes modeste, et discret d'une discrétion bien supérieure à celle qui est généralement accordée à votre sexe. Votre idée si originale des trois têtes m'amuse infiniment ; et l'unique tête que je me connaisse actuellement sur les épaules, je me la creuse en vaines recherches d'imagination pour savoir quelle troisième qualité il peut bien y avoir de reste en moi qui soit digne d'être jointe à celles d'une coquette et d'un diplomate.

Etes-vous réellement malade, ou bien, comme vous me le dites seulement pour exciter ma compassion, qui, vous le savez, est toujours prête à couler pour vous en flots abondants à la moindre idée ? Non, vous paraissiez bien trop vigoureux l'autre jour pour qu'il soit possible que vous ayez quelque chose de commun avec la maladie. L'impression que vous m'avez laissée ce jour-là était si parfaitement agréable que, par justice pour vous et pour moi-même, je trouve qu'il est plus sage de ne pas l'altérer. Et comme je crois qu'il vous serait impossible d'être jamais aussi délicieux une autre fois, comme j'entends que cette impression reste intacte et tendrement enchassée dans mon souvenir, j'ai décidé de ne plus vous voir durant mon séjour à Paris.

XXVIII

Paris, novembre 1842.

Je vous écris de nouveau, car il semble que nous allons

rester ici indéfiniment, dix mille choses ennuyeuses ayant surgi pour empêcher, du moins à présent, le voyage d'Italie. La phrase de votre dernière lettre, où vous me dites que vous êtes réellement malade, a touché mon cœur, qui, croyez-moi, n'est pas aussi dur que vous le supposez, mais seulement constitué d'une façon curieuse et probablement différente de ceux que possèdent les autres femmes de votre connaissance.

Je soupire ardemment après le cachet que vous m'avez promis : il convient exactement à mon envie. Il faudra qu'un jour, quand nous nous rencontrerons (si jamais nous devons nous revoir), vous m'en expliquiez la devise. Je vous expliquerai en échange le cachet dont je me sers généralement ; c'est un cachet à six compartiments, ayant des devises en français, en anglais, en italien, en arabe, en latin et en grec. Ce nombre, comme vous le voyez, donne deux devises pour chacun des trois caractères que vous m'attribuez : coquette, diplomate, et ce mystérieux troisième que vous me cachez avec tant de cruauté. A propos d'allemand, je vous envoie une petite chanson, *Das Lied des Clœrchens*, que j'ai copiée moi-même, excepté la fin, tout à fait la fin, que je n'ai pas écrite. Cela encore, il faudra que je vous le dise quelque jour. Elles semblent s'accumuler, ces bribes d'informations, que je ne puis vous communiquer que de vive voix, non par la plume ou le crayon ; si seulement je pouvais être sûre que vous restiez aussi charmant qu'à notre dernière rencontre, je vous indiquerais sans hésiter une heure pour un nouveau rendez-vous. Mais, pardon de vous le dire, vous êtes tant soit peu changeant. Regardez-moi dans les yeux et dites si ce n'est pas vrai.

Vous rappelez-vous Madame de P. et sa mauvaise langue, et l'abominable dureté qu'elle m'a montrée il y

a quelque temps? Or, j'ai précisément rencontré aujourd'hui Madame de P. en flânant au Musée du Louvre, et si elle avait été ma plus chère amie, elle n'aurait pu montrer plus de plaisir à me rencontrer. Elle semblait ignorer complètement qu'il eût existé jamais entre nous autre chose que les relations les plus cordiales; apparemment elle avait oublié que le langage qu'elle m'avait tenu, et qu'elle avait tenu sur mon compte, avait été très peu parlementaire; en un mot, elle s'est entièrement comportée comme une bonne amie, alors que je savais qu'elle avait été, et que probablement elle était encore une de mes ennemies les moins scrupuleuses. Comment expliquerez-vous que, au lieu d'être enragée de son hypocrisie, je fus simplement amusée, d'une façon douce et tranquille, à voir ce changement complet de tactique? Elle est une femme du monde et, jusqu'à un certain point, une femme distinguée. Il faut donc qu'elle ait des raisons pour changer sa conduite comme elle a cru devoir le faire à présent, et c'est avec préméditation qu'elle oublie et ignore tous les désagréments passés. Mais, alors, je me demande pourquoi j'ai été aimable envers cette femme. Car j'ai été aimable! non pas de façon à m'épancher en rien, mais je ne lui ai point dit de choses désagréables, et elle avait tout droit d'en attendre de moi. Je n'ai cherché aucunement à lui rendre difficile son nouveau rôle; je l'y ai plutôt aidée, au contraire, comme j'aurais aidé à marcher un chien boiteux qui jadis m'aurait mordue. Je crois qu'il doit y avoir une certaine attitude d'indifférence froide et aisée, qui, si l'homme y est une fois parvenu, le rend ensuite positivement délicieux. Il se convainc alors que la vie est trop courte et le monde, en général, trop peu important pour qu'il puisse permettre à sa vie d'être trou-

blée, ou au monde de troubler sa douce quiétude. Tandis que personne ne peut plus l'irriter, ni le vexer, ni le provoquer à une émotion violente d'aucune sorte, lui-même en revanche s'incline tranquillement vers chacun. Ceci est réellement l'unique raison que je puisse trouver pour expliquer mon amabilité envers Madame de P., qui, j'en suis sûre, a aussi compris la chose de la même façon. Il n'y avait pas dans ma conduite la moindre charité chrétienne ; pas le moindre désir de reprendre nos relations anciennes ; rien que l'indifférence la plus absolue. Il me serait tout à fait égal de ne jamais la revoir, mais si je la rencontrais demain, je serais tout aussi aimable que je l'ai été aujourd'hui.

On vient de sonner à la porte extérieure de l'appartement. Quel indicible bonheur serait le mien en ce moment si je pouvais être certaine que, dans le moment suivant, je vous verrais, vous entendrais parler, et vous regarderais dans les yeux ; si je pouvais être sûre que c'est votre main qui a tiré la sonnette et que, tout de suite, je vous aurais à mon côté, sentant votre haleine sur ma joue et buvant cette enivrante sensation de la proximité, qui fait tressaillir chacun de mes nerfs d'une joie profonde jusqu'à être une souffrance ! Mais, plus que jamais, je crois qu'il est plus sage, bien plus sage pour nous, de ne pas nous voir. *Auf wiederschen.*

P. S. — Le visiteur que m'annonçait la sonnette était un prêtre, à mine de cadavre, m'apportant un livre de souscription pour un asile d'orphelines !

XXIX

(Lettre perdue)

XXX

Paris, décembre 1842.

Mon cher ami insouciant,

Pas possible de recevoir aujourd'hui votre gracieuse visite : un autre de mes frères est venu me rejoindre, et je lui dois au moins les premières vingt-quatre heures de son séjour à Paris.

Assurément, c'est pour vous, mon cher, qu'a été destinée, à l'origine, cette description qu'on m'a faite d'un de mes amis. Il est légèrement cynique, cet ami, et résolument pessimiste, et on rapportait de lui que jamais il ne croyait rien avant de l'avoir vu et de s'être convaincu que ce n'était pas une illusion d'optique. L'exactitude de la description m'avait frappée. Auriez-vous, par hasard, envoyé votre cachet étrusque à votre unique amie de Madrid ?

XXXI

Dimanche soir.

Mardi, à deux heures, si vous voulez, nous pourrons essayer du Musée, si cette chose infernale qui s'appelle le mal de tête a daigné retourner aux régions inférieures où il devrait rester. Sans cette maudite migraine, je vous écrirais une sauvage légende du Nord, en échange de votre histoire du Barbier espagnol.

XXXII

Jeudi, minuit.

Vous avez été très gentil aujourd'hui, et, pour ma part, croyez-moi, je vous suis très reconnaissante. Vos craintes que je ne prenne froid se sont trouvées sans fondement, et j'ai très bien dormi, sans avoir pour me tourmenter aucun rêve de solitude déserte ou d'une version orientale du Venusberg de *Tannhaüser*, avec des étendues de sable, un palmier et le squelette d'un chameau comme mise en scène.

Après tout, combien il y a peu de jours dans l'année ou dans la vie entière un être humain vive réellement! Nous dormons, nous nous réveillons, nous accomplissons un certain nombre de devoirs, ou nous jouissons des prétendus plaisirs, nous mangeons, lisons, marchons, voyons ceux qui sont autour de nous, et puis nous nous rendormons; mais, de bon sens, voudrait-on sérieusement appeler cela vivre? Exister au moins, mais rien de plus. Dans une vie entière, il n'y a que peu de jours, tout au plus peu de mois, où notre vie mérite ce nom : c'est tout ce que nous pouvons recueillir dans la longue série des années. Cette pensée me rend mélancolique, et je vous dis bonne nuit dans la crainte que cette humeur lugubre ne vous affecte aussi. En y réfléchissant, c'est bonjour que je veux vous souhaiter, car c'est le moment où cette lettre vous parviendra, et je voudrais qu'en l'ouvrant vous puissiez trouver un *morgengrüss* tout ensoleillé et non une noire mélancolie. Les fleurs que je vous envoie sont fraîches et douces au moment où je vous écris, et peut-être garderont-elles un léger parfum lorsque vous les recevrez en vous éveil-

lant. Je les ai achetées au Marché de la Madeleine en revenant chez moi aujourd'hui, après notre promenade. Bonjour.

MARIQUITA.

XXXIII

Paris, vendredi, 10 décembre.

Ne me tentez pas. Quand le 21 janvier sera venu, je pourrai (et c'est probablement ce que je ferai) me repentir dans la bure et dans les cendres; mais aujourd'hui 10 décembre, mon esprit est ferme et immuable : je ne puis pas, je ne veux pas revenir au musée. C'est le diable qui est l'archi-tentateur; vous ne pouvez jamais prendre la seconde place en aucune chose; si donc vous devenez un tentateur, il faut que vous soyez l'archi-tentateur, c'est-à-dire le diable.

Mes nerfs sont ébranlés jusque dans leurs fondements par le spectacle le plus émouvant que j'aie jamais vu. Vous devez avoir remarqué le petit Jacques, le joyeux petit gamin aux yeux noirs qui était toujours à faire des culbutes dans la cour, sous les pieds de chacun.

C'était le plus amusant petit chenapan que j'eusse rencontré; le concierge et sa femme l'adoraient positivement. Ils n'avaient pas d'enfant, et je crois bien qu'ils ont dû ramasser cette épave par une froide nuit d'hiver sur le boulevard, où elle avait été laissée à dessein. Or, le pauvre petit Jacques s'était hasardé en dehors de la cour aujourd'hui; et pendant qu'il jouait dans la rue, il est tombé sous une de ces lourdes et massives voitures à charbon ; lorsqu'on l'a rapporté, ce n'était plus qu'un misérable morceau de chair en miettes, son visage rose

et souriant devenu tout pâle et aigu de souffrance. Mais, à travers toutes ses peines, il semblait ne penser qu'à une chose, à égayer de son mieux le vieux couple désolé qui était les seuls père et mère que la petite créature eût jamais connus. « Ne pleurez pas, petit papa; maman, ne pleure pas. » La faible petite voix disait cela et le répétait avec une monotonie pathétique, pendant qu'un pâle fantôme de sourire apparaissait sur ses petits traits tirés. Même lorsque vint la fièvre et qu'il entra en délire, l'enfant se retournait sans repos d'un côté sur l'autre, répétait toujours les mêmes mots : « Ne pleure pas, maman, bon petit papa, ne pleure pas. » Le pauvre enfant! il n'y avait rien à faire pour lui, et cette nuit ou demain, il faudra qu'il meure, le joyeux petit Jacques.

Pardonnez-moi, de ne pas revenir comme vous me le demandez, et ne me faites pas de querelle, et ne me dites pas de choses blessantes. Le petit Jacques et la tragédie de son morceau de vie m'ont rendue trop triste; et c'est quand je suis triste « qu'il me semble vous aimer le plus ».

XXXIV

Mardi, 14 décembre.

Vous avez une patience admirable, mon ami, et une persistance qui devrait vous mener loin. Vous revenez encore à l'affaire du Musée. Si d'ici au 20 janvier vous restez sur cette seule idée, ne craignez-vous pas qu'elle agisse sur vos nerfs, et ne faudrait-il pas que vous gardiez ces nerfs tout à fait au calme pour la difficile épreuve de ces trente-neuf visites aux académiciens, qui apparaissent à ma faible raison presque aussi formidables que les trente-neuf articles de la foi protestante?

Vous me dites que je suis habile à dorer les pilules les plus amères; que direz-vous si je vous confesse que je trouve meilleur pour mon propre repos d'esprit de ne pas vous voir, et cela par la raison flatteuse (et vraie) que, lorsque je vous vois, une terrible peur me prend : je crains qu'il n'arrive un temps où je ne puisse plus vous voir? Voilà une dorure plus belle que celle dont sont habillées la plupart des pilules. Si vous pouviez seulement comprendre que je suis très faible dans les choses où vous croyez que je ne suis qu'une coquette! J'ai pour vous un mouchoir qui m'a plu infiniment. Je me demande si vous l'aimerez. Dites-moi comment je dois vous l'envoyer, et priez pour que je puisse conserver ma résolution de ne pas vous voir.

XXXV

(Lettre perdue)

XXXVI

(Lettre perdue)

XXXVII

Paris, lundi, décembre 1842.

Pourquoi est-ce cette nuit plutôt que d'autres que m'arrive avec une précision vivante un lointain souvenir de mon enfance étrangement solitaire? Vous allez sourire de cette réminiscence, et sourire encore davantage de la grave importance que j'y attachais lorsque c'était encore pour moi une expérience très réelle et très importante; mais

j'étais une enfant bizarre, et le trait est caractéristique. J'ai bien peur d'avoir été terriblement vaine, et peut-être des expériences de ce genre ont-elles été justement nécessaires pour m'enlever l'opinion exagérée que j'avais de moi-même.

Par un froid matin d'hiver, je me suis réveillée positivement toute hérissée de bonnes résolutions. J'avais dévoré un grand nombre de livres trop assaisonnés de vues religieuses pour la petite personne à tendances maladives que j'étais, et j'étais montée à un très haut état de sacrifice de moi-même, croyant avec une fougue de fanatique, moi aussi, que je pouvais opérer mon salut par la prière et les bonnes œuvres, et la rigide mortification de mes désirs physiques.

J'étais, en un mot, dans une disposition d'esprit terriblement pharisaïque, persuadée en secret que je faisais déjà toutes ces choses, sinon d'une façon parfaite, au moins infiniment mieux que les enfants qui m'entouraient ou même que quelques grandes personnes; persuadée aussi que j'étais dans des termes spéciaux et privilégiés d'intimité avec le Très-Haut, que je le comprenais et qu'il me comprenait bien mieux que la plupart du monde. Jésus était mon ami; les plus petites choses de ma vie de tous les jours, je les faisais à son intention et pour lui plaire. J'avais eu une chance exceptionnelle depuis quelque temps: je m'étais attiré des éloges pour mon empressement à mes leçons, et l'on m'avait louée avec une générosité inaccoutumée pour diverses choses. Mon petit cœur s'enflait d'une suffisance vraiment pharisaïque, et j'avais la conscience délicieusement flatteuse de « n'être pas comme les autres hommes », sauf que je disais *enfants* au lieu d'*hommes*. Pendant quelques jours, cet état exalté de mon esprit

avait très bien fonctionné, et chaque nuit je disais des prières plus longues, m'enchantant positivement de l'état de sainteté ou j'étais arrivée, luttant avec Dieu comme j'imaginais que Jacob avait lutté avec l'ange; seulement, toutes mes prières étaient pour d'autres, pour mes camarades de jeux et d'école, pour mes méchants petits frères : je demandais qu'ils parvinssent enfin à connaître le charme de la sainteté, qu'ils atteignissent à l'état de satisfaction infinie et de paix divine, où une grâce spéciale m'avait admise déjà.

Ce matin d'hiver en particulier, cet éclat de sainteté était très fort en moi; je brûlais comme les saints de jadis d'être debout et d'agir, de boucler mon armure et de combattre dans les luttes du Seigneur. Comme je manquais actuellement d'une occasion visible de lutte contre Satan, je me proposais de me flageller, et de châtier les désirs charnels plus sévèrement que jamais. Me levant sans feu, afin de mortifier ma chair, toute bleue et grelottante, je descendis et je passai en revue la table du déjeûner déjà servie. Je me rappelai qu'une horrible fêlure défigurait la tasse de porcelaine favorite où mon plus jeune frère prenait le matin sa portion de lait; l'enfant lui-même n'avait pas remarqué la fente coupant les larges lettres dorées : *Love the Giver*, qui faisaient l'orgueil de son cœur de bébé; mais moi je l'avais remarquée, et il me semblait même que, dans le temps, je m'étais félicitée que cet accident fût arrivé à sa tasse et non à la mienne.

Dans l'élan de droiture qui remplissait mon cœur jusqu'à éclater, je résolus de changer les tasses et de donner à mon petit frère celle qui était intacte. A ce moment même, il arriva à table, et je me hâtai de faire l'échange avant qu'il ne pût s'en apercevoir : la Bible n'a-t-elle pas dit :

« Que votre main gauche ignore ce que fait la main droite », et ne m'avait-on pas fait comprendre clairement le sens de cette phrase? Mais hélas ! il n'y avait à compter, dans ce jour fatal, ni sur la main droite, ni sur la main gauche. Mes doigts étaient si gelés après mon séjour dans la chambre sans feu que je laissai gauchement tomber la tasse, et mon frère hurla de chagrin à la vue de son trésor brisé à jamais. Je fus vivement grondée, mais je le supportai avec douceur pour « l'amour de Jésus » comme je le répétais à mon petit cœur affligé qui connaissait si bien mon motif réel et mon innocence. Mon petit frère refusa de m'embrasser, me frappant avec une colère sans pardon pour avoir détruit la chose qu'il aimait le mieux. Et ce fut d'un cœur lourd que j'allais à ma leçon, où je reçus aussitôt un mauvais point pour mon retard, retard causé par mes efforts à faire la paix avec l'enfant que j'avais chagriné sans le vouloir. Il y avait plusieurs petites amies qui étudiaient avec moi ; et à la classe d'histoire l'une d'elles rivalisait de si près avec moi par son amour pour les livres qu'on nous appelait les rivales ; mais, depuis quelque temps, c'était elle qui occupait la première place. Ce jour-là, on posa une question sur laquelle elle hésitait à répondre : sa place était à moi si elle ne répondait pas. Ce fut un moment terrible. Je savais la réponse qu'il fallait faire : l'honneur désiré était à ma portée ; mais la Bible me disait de préférer les autres à moi-même, et cette jeune fille était mon amie.

Il suffisait de lui donner une indication, un mot, et je savais qu'elle se rappellerait tout ce qu'il fallait dire. Notre gouvernante nous défendait sévèrement de parler pendant la récitation des leçons ; mais je tirai de ma poche un mouchoir, toussai, et soufflai rapidement le mot que je savais

devoir sauver ma compagne. Celle-ci profita de mon indication et resta à la tête de la classe, tandis que moi, j'eus vite à subir la peine de mon acte. Quand on m'accusa d'avoir parlé, je n'osai pas mentir, et ainsi je reçus deux mauvais points de plus en outre de celui que j'avais eu pour mon inexactitude; mais pire, bien pire que cela, fut le coup que me porta l'amie sauvée par moi au détriment de mon propre avancement. Elle nia sans hésiter avoir entendu ce que j'avais dit. Cette conduite me fit littéralement chanceler quelques instants; et je la lui reprochai amèrement plus tard lorsque j'en causai avec elle; mais elle continua à nier avec dédain, et je compris, lorsque nous nous séparâmes, que notre amitié, bien que liée par des serments solennels à durer sans fin, était désormais détruite. Pendant ce jour tout entier le même contretemps me suivit. De toute part, j'étais mal comprise ou blâmée pour des choses que je n'avais pas faites, si bien que je devins effrayée et affolée. Il me sembla que toute ma satisfaction de moi-même se retirait de moi, que la sécurité confiante que j'avais mise en Dieu s'évanouissait, que le chaud éclat qui m'avait enveloppée et m'avait donné des sentiments si vifs, devenait froid et faible, et qu'un désespoir maussade rampait en moi, avec une impression de ressentiment contre l'injustice subie. Quand fut venu le soir précoce d'hiver, j'errai inconsolée par la maison, trop fière pour avouer la tristesse de mes sentiments blessés, trop malheureuse pour rester dans la joyeuse et chaude *nursery* où jouaient mes petits frères. On nous avait laissés, nous les enfants, au soin de domestiques, et, dans la grande maison solitaire, la *nursery* était le seul lieu brillant. Je me rendis enfin dans la bibliothèque, où les persiennes des fenêtres n'étaient pas encore fermées, et je

me roulai au milieu des coussins dans un des bas et larges fauteuils. Je puis voir encore aujourd'hui ma petite figure chiffonnée, avec mon cœur d'enfant souffrant presque jusqu'à éclater, et les larmes rebelles qui venaient, chaudes et pressées, essuyées par mes petites mains colères. La chambre s'assombrissait, les objets devenaient de simples formes obscures, mais la petite figure sur le fauteuil près de la fenêtre restait impassible, immobile, considérant avec désespoir les étoiles qui lui paraissaient gelées, pâlissaient et scintillaient railleusement.

« Personne ne m'aime, personne ne se soucie de moi. Rien ne sert d'essayer. Je ne crois pas qu'il y ait un Dieu : il ne pourrait permettre qu'on ne me comprenne pas. Pourquoi le monde me blesse-t-il ainsi alors que je cherche à être bonne ? »

Pauvre petite enfant irritée, pleine de doutes et solitaire ! Je me sens toute triste pour elle, assise ici cette nuit et vous écrivant. Etes-vous triste pour elle ou bien ne comprenez-vous pas ?

Les chaudes larmes venaient plus pressées encore et l'enfant les laissait tomber. Mais voilà qu'un nez froid se frottait contre sa main, et qu'un lévrier jaune se trémoussait à côté d'elle. Passionnément, elle jeta ses bras autour du chien, le serrant étroitement contre elle.

« Oh Zippy, Zippy, aime-moi ! rends-moi mon amour ! ne te sauve pas Zippy, je t'aime, aime-moi en retour. »

Je vous prie d'être triste pour la petite enfant.

Je crois que je ne vous ai jamais aimé mieux qu'hier.

XXXVIII

Paris, le jour du Nouvel-An 1843.

Je veux que les premiers mots que j'écris dans ce joyeux *an de grâce* nouveau soient pour vous; mais avez-vous une bienvenue assez large pour tout l'amour qu'ils portent, pour le vœu que tous les biens de la terre vous échoient; pour la prière que le chagrin et la souffrance ne soient jamais votre lot, pour la confiance que les années futures ne vous rapportent que des bénédictions, de la joie, du plaisir, jusqu'à ce que votre vie s'achève et qu'une douce mort vous octroie sa paix?

Je ne puis vous remercier par écrit des lettres que vous envoyez à mon frère, alors que je vous sais si près; venez donc me rencontrer, comme à l'ordinaire, et vous verrez si je sais apprécier cette dernière obligeance jointe à tant d'autres.

On me dit que, en devenant académicien, l'homme devient quelque chose d'intermédiaire entre un roc et une momie; est-ce vrai? et allez-vous devenir cette chose sensitive? Les caractères allemands que voici sont-ils corrects : *Ich liebe dich!*

XXXIX

Mercredi.

Ce que vous me dites sur Rachel m'a beaucoup amusée; on peut difficilement la blâmer d'avoir été ennuyée par les absurdes interruptions qu'elle a dû subir pendant sa récitation. Oui, certes, je viendrai pour cette promenade.

A deux heures, demain, jeudi. Priez pour que le temps soit beau ; le temps que nous avons est peut-être bon pour les poissons, mais je ne sais pas assez nager pour en goûter le mérite. A demain.

XL

Vendredi soir, 15 janvier 1843.

Vous sembliez tant craindre que je ne souffre de notre mouillade, que je vous envoie une ligne pour vous assurer que je vais très bien. Mes joues étaient si brûlantes lorsque je suis rentrée que ma cousine, Mme G..., m'a demandé si j'avais la fièvre. Je ne lui ai point raconté les excitations diverses que nous avions traversées avant de trouver un abri contre la tempête, et qui suffiraient, je pense, pour une douzaine de fièvres ! Quelle pluie c'était ! mille fois pire que celle d'il y a quinze jours, quand j'ai refusé de jouer le rôle d'un poisson. Pourquoi étiez-vous triste hier ? Cette question m'a douloureusement intriguée depuis cette séparation. Au revoir, au revoir !

XLI

Samedi.

Je suis si lasse, oh ! si lasse, que, si ce n'était ma promesse, je ne vous écrirais pas ; je préférerais dormir, mais c'est le bonheur, je crois, qui me tient éveillée. Si je pouvais seulement être assurée de rêves tels que notre rencontre d'hier, je dormirais en dépit du bonheur, sachant qu'ils m'apporteraient une joie assez profonde pour que j'y puisse bercer mon âme en un doux oubli, jusqu'à ce que nous nous rencontrions de nouveau.

XLII

1 h. 30, mercredi, janvier 1843.

Le temps est si incertain que j'ai décidé de ne pas faire notre promenade; et je vous envoie ceci avant deux heures pour que vous ne m'attendiez pas. Avez-vous été tout à fait juste hier, ou bon? Je crois que vous n'avez été ni l'un ni l'autre. Et parce que je puis ou ne puis pas faire ceci ou cela un jour et non un autre, vous ne devriez pas vous réclamer de l'un ou de l'autre de ces cas comme d'un précédent. Si vous ne me promettez pas de vous rappeler mes conditions et de tenir vos propres promesses, il faudra cesser nos promenades. Vous ne vouliez pas croire que je parlais sérieusement en vous disant cela l'autre jour, il y a presque une semaine; mais aujourd'hui, continuez-vous à ne pas le croire? Vous appelez nos promenades un plaisir, vous me dites qu'elles sont le plus grand bonheur que vous connaissiez; mais, de parti délibéré, empêcher que nous en jouissions, et cela par votre seule perversité. Est-ce raisonnable?

XLIII

(Lettre perdue)

XLIV

(Lettre perdue)

XLV

26 janvier 1843.

Une trève, une trève! Une trève! La vie ne vaut pas la peine qu'on la paie ce prix-là! Je crie *mea culpa*, c'est chose faite; terminons cette invraisemblable lutte et faisons la paix!

Je suis si épuisée, si lasse: il me semble que j'achèterais le repos à tout prix, quand il faudrait le payer de la mort. Venez, j'ai drogué ma conscience. Nous l'examinerons ensemble. Elle repose si tranquille, si tranquille; qu'y a-t-il d'aussi tranquille qu'une conscience à qui l'on a administré une drogue? Il me semble impossible de trouver un terme de comparaison assez fort; mais vous, avec votre intelligence, votre parole d'une rhétorique si railleuse et si aiguë, avec votre esprit, votre ironie, votre cynisme cruel, froidement perçant, choisissez-moi un terme convenable pour dire combien c'est une chose tranquille, tranquillement paisible, qu'une conscience qu'on a droguée. Je suis très faible en paroles, les actions sont ma partie forte, et l'on dit que les actions parlent plus haut que les paroles. Si tranquille, si mortellement tranquille! Mon Dieu, je sais comme quoi elle est tranquille, j'ai trouvé le terme de comparaison! Le squelette desséché et spectral pourrissant sur le sable!!! Le voilà, le terme de comparaison, et non le squelette! J'écris si vite que je ne puis pas tracer distinctement les mots. Mais vous devez le voir, même en rêve: il se découpait si nettement en face du bleu ciel de Dieu! Il ne remuait pas même de l'épaisseur d'un cheveu, le blanc objet spectral que considéraient avec pitié les étoiles dans le doux vent du sud. Pas même la

brise ne le faisait remuer, et le soleil, brûlant avec une chaleur de fournaise, n'avait d'effet que de le blanchir et de le dessécher. Ciel !... il était assez desséché, je crois, quand je l'ai vu. Peut-être est-il à cette heure une poussière blanche, dispersée par le vent aux quatre coins de la terre! Mais alors il ne pourrait plus continuer à être mon terme de comparaison, car il remuerait; et se mouvoir, c'est, pour une conscience droguée, une folle contradiction dans les termes. Eh bien, maintenant, aimez-moi, aimez-moi en retour; je me sens comme cette petite figure chiffonnée qui se tenait un jour assise, toute seule, sur le siège près de la fenêtre, dans l'ombre du soir; cette jeune petite enfant solitaire, pleine de colère et de doute, dont vous vous rapppelez sans doute ma tristesse pour elle. Elle avait combattu son petit combat d'un petit cœur si confiant, si vain, si pharisaïque dans son ignorance, et quand la fin est venue ç'a été : « Aimez-moi en retour, aimez-moi en retour; Je vous aime! » Et le petit lévrier jaune, le pauvre fidèle aimant, mort et enterré, petit Zippy, se mit avec empressement à terre auprès d'elle dans les ténèbres froides et lui lécha les mains enfantines qui avaient essuyé les larmes avec colère et l'aima en retour. Votre serviteur est-il un chien pour faire de telles choses? Il ne semble pas que le terme chien soit employé en un sens bien flatteur dans cette question, tant soit peu sarcastique, de la Bible; mais, pour ma part, je me demande plutôt si la fidélité d'un chien a jamais été égalée par un homme. Qu'en pensez-vous? Demandez pardon et puis aimez-moi en retour, aimez-moi. L'amour est la seule lumière réelle du soleil, et je ne puis vivre sans la lumière du soleil. J'ai une douleur aiguë au côté, à gauche, est-ce l'endroit où est la conscience ou seulement le cœur?

XLVI

Paris, 2 février.

Ne pourrions-nous trouver un nouvel endroit pour nos promenades? Il y a trop de gens qu'on connaît à Paris pour qu'il soit sûr ou amusant de risquer les rencontrer.

XLVII

(Lettre perdue)

XLVIII

Paris, dimanche matin, 11 février.

Wer besser liebt?. — Si jamais vous me posiez cette question de nouveau, je pourrais vous répondre sans aucune hésitation : c'est moi qui aime le mieux. Mais vous ne penserez pas de même lorsque j'aurai ajouté que je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Je ne me sens pas bien du tout, et diverses choses ennuyeuses m'empêchent absolument d'espérer que je puisse jouir de notre promenade. En outre, je ne puis vous indiquer en ce moment ni un jour ni une heure où je vous promettrais de venir. Il faut nous en rapporter à des circonstances plus favorables. Je vous écris tout ceci avec un visage aussi peu souriant que possible, car je suis désappointée : mais, que voulez-vous? Il semble que tout le monde aille à l'église ; de ma fenêtre, en vous écrivant, je vois des hommes, des femmes et des enfants qui arrivent et montent les larges marches de la Madeleine, en un flot infini et incessant.

Il y a un endroit (je ne vous dirai pas où, et il n'est pas

probable que vous y passiez jamais), mais il y a de par le monde un coin charmant où je serais heureuse d'aller aujourd'hui. Un endroit tranquille, où la prière est réelle, et où la foi n'est pas un rêve. Imaginez un large lac bleu s'étendant dans sa brillante beauté; de ses bords s'élèvent des collines gentiment penchées, couvertes de gazon, où, d'un épais feuillage avec toutes les nuances du vert, tombent, en larges raies, des ombrages épais et frais, si calmes sous l'inondant soleil. Au loin est le pic coiffé de blanc d'une montagne, baisé chaque matin par le premier rayon de soleil et la première fraîcheur rose de l'aube, et salué chaque soir par le dernier éclat rouge du diéu de pourpre, au moment où il descend lentement vers son repos. Il y a, pour orner le lac, de belles îles; c'est dans la plus belle que je vous emmène, par un calme dimanche d'été. Il faut que vous traversiez un bois, tout le long d'un étroit sentier tournant, avec de hauts arbres de chaque côté, jusqu'à ce qu'un pilier de pierre surmonté d'une croix arrête vos yeux. Le sentier se prolonge, et il vous semble qu'une tranquillité soit tombée sur vous à mesure que vous marchez; peut-être est-ce l'ombre de la croix. Bientôt, juste devant vous, apparaît un bosquet boisé de blancs bouleaux, de hauts et sveltes peupliers, de jeunes chênes touffus. Il y a là un espace vide, entouré de chaises rustiques; et en face de vous un autel de roc ceint de fleurs; au-dessus une grande croix blanche déployant ses bras. Sur votre tête, rien que la voûte d'un bleu profond du ciel; autour de vous, l'eau tranquille du lac. La place est vide; mais lentement, un par un, les sièges rustiques se remplissent; ceux qui les remplissent semblent envahis du même calme étrange qui est tombé sur vous depuis que vous avez dépassé la croix qui bordait le sentier. Il y

a quelque chose de saint dans ce silence; et il semble que le murmure de la brise qui, en passant, agite à peine assez les feuilles pour les faire étinceler et scintiller au soleil, soit assez puissant pour remplir l'âme d'un sentiment de calme singulièrement pénétrant.

Soudain s'élève dans le lointain un faible bruit de voix qui chantent, d'abord à peine distinct, mais devenant d'instant en instant plus clair et plus haut, on distingue un hymne de louanges; et maintenant un courant de musique enfle le bruit, tandis que des choristes en robes blanches s'avancent dans le sentier tournant; leurs voix fraîches et jeunes montent toujours plus haut vers le ciel. Et lorsque la blanche troupe arrive devant l'autel, le chant est devenu d'une joie frémissante. Les êtres tranquilles qui remplissent les sièges rustiques ont joint leurs voix au chant, et de joyeux échos remplissent le bois ombreux, flottant au loin à travers le lac brillant. Tout cela est vraiment une louange, sous sa forme la plus simple et la plus pure. La tranquillité retombe de nouveau. Une seule voix, pleine de sérieux, demande au Dieu de là-haut la pitié et le pardon pour les fautes de l'humanité errante; et cette voix est la seule chose qui rompe le calme de l'air. Haute, au-dessus des formes agenouillées, se dresse la grande croix blanche, non seulement comme l'emblème de cet autre arbre d'infamie où fut pendu l'Homme-Dieu, mais avec une tendresse aimante et émue qui lui est propre. D'une façon assez étrange, cette croix se penche légèrement en avant, pas assez pour vous faire craindre qu'elle tombe sur vous et vous écrase, chargée qu'elle est de toute l'agonie et de tout le malheur de ceux en faveur de qui s'est fait le sacrifice qu'elle a jadis porté; mais avec une tendre pitié, comme pour nous rapprocher d'elle et

pour nous envelopper dans ses bras déployés « puissants pour sauver ». De chaudes vagues de sentiment vous inondent; d'étranges larmes involontaires viennent à vos yeux, le monde et sa vie pleine de projets et de bruits semblent infiniment loin de vous dans cette chapelle d'une île sur le lac, qui n'a pour dôme que le haut et libre ciel de Dieu. Des pensées que vous n'avez pas revues depuis des années arrivent en foule pressée et vous parlent rapidement d'une petite voix tranquille. Ceux que vous avez aimés et perdus, et sans lesquels vous avez dû apprendre à vivre, vous les sentez plus près de vous dans ce doux endroit solitaire qu'ils ne sauraient l'être jamais dans un monde affairé; quelque charme vous pousse tout près d'eux avec le vieil et chaud amour d'autrefois. Les prières sont dites, la louange joyeuse monte une fois de plus vers le ciel; et puis, à mesure que les choristes s'enfoncent de nouveau lentement dans le bois, le son des voix chantantes devient de plus en plus faible, pour s'éteindre enfin dans un *Amen* profond et lointain. La sensation enchantée du silence revient, tout est si tranquille!

Je l'ai vue un jour, il y a de longues années, cette chapelle aux bords du lac, dans le bois si étrangement paisible. Je voudrais pouvoir vous la montrer aujourd'hui.

Mais elle n'est pas ici, pas dans ce brillant Paris. Il n'y a pas ici de place pour elle, il n'y a pas ici de sol où planter cette croix si simple, et dans toutes les larges rues de Paris, il n'y a pas assez d'espace pour cet étroit sentier tournant qui conduit à l'autel, et où expire l'*Amen*. La chapelle n'est pas ici, mais ce qui y est, c'est la vieille vie, la méchante vieille vie pleine de « humbug » du méchant vieux monde plein de « humbug », avec la force de fer de ses habitudes, ses agréables sourires railleurs, ses mille doutes

et étonnements maudits, ses froids raisonnements tout intellectuels, son humeur saturnienne, ses passions au sang chaud. Vive l'amour ! C'est le chant qu'on chante le mieux à Paris. L'amour est le Dieu que nous adorons, vous et moi, le cher Dieu qui réclame notre culte. Et ce n'est pas un mauvais culte, après tout, pas pour nous, vous et moi, à Paris.

Le temps semble à la neige. Il est sage, je crois, de renoncer à notre promenade pour aujourd'hui. Mais si je ne me hâte d'envoyer cette lettre, elle aura peine à vous parvenir avant l'heure où nous devions nous rencontrer. Je vous embrasse dans mon cœur. Au revoir.

XLIX

Dimanche soir, 11 février.

Mon cher cœur, ne me chicanez pas sur chacun de mes mots, presque sur chacune de mes pensées. J'étais réellement malade ce matin et par suite hors d'état de faire cette promenade; réellement occupée d'affaires indispensables (toutes concernant d'autres personnes) et par suite hors d'état de vous rencontrer, pour si fort que je le désirais. Hier après midi j'ai, moi aussi, trouvé le temps superbe; mais où croyez-vous que j'aie passé ces glorieuses heures ensoleillées? *Au Petit Saint-Thomas*, dans cette terrible boutique, pressée, écrasée, presque suffoquée; tourmentée pour acheter à droite et à gauche, coudoyée par de grasses dames qui avaient mangé de l'oignon à déjeuner; mes pauvres pieds écrasés par des hommes encore plus gros, venus pour acheter des bonnets de coton. De toute façon, c'était un agréable moyen de

passer une après-midi parfaite, bien plus agréable que de me promener avec vous dans le parc de Versailles ou sous les grands arbres de Saint-Germain. Ma cousine s'en va jeudi et a voulu que je l'aide dans ses commissions. Pouvais-je lui répondre : « Non, j'aimerais mieux ne pas le faire, merci infiniment ; j'ai promis de passer ces mêmes heures avec l'homme le plus intelligent, le plus spirituel de France : il est bien plus amusant que vous. » Soyez donc raisonnable, au moins extérieurement. C'est cette petite raison extérieure qui nous permet de goûter, dans notre monde de folie, par quelques rares échappées, les bribes d'un certain bonheur volé.

Qu'avez-vous fait pour moi et qui doit me paraître fort bête ? Il faut que vous ayez cherché longtemps pour trouver cela : une chose fort bête, alors que c'est votre main qui la donne !

Cette dernière promenade ne doit pas être répétée *en détail*, comprenez-vous? En gros, mais pas en détail. Prière de ne pas l'oublier.

L

(Lettre perdue)

LI

16 février.

Oh ! les gracieuses épingles, et combien c'est charmant à vous ! Je trouve le châle bleu un petit peu trop gai, mais j'ai une idée brillante sur la meilleure façon de l'employer : je vous l'expliquerai quand nous nous verrons. Ma cousine m'attend dans la voiture, je n'ai pas un

moment. Oh! pour un petit éclat de soleil, voyez-vous ce que le temps est devenu! Au premier beau jour, je vous promets de l'essayer de mon mieux, car vous voir bientôt — je le dois. J'étais furieuse contre vous l'autre nuit à l'Opéra, mais aujourd'hui je vous pardonne et je vous aime. Aimez-moi en retour, aimez-moi en retour!

LII

(Lettre perdue)

LIII

Jeudi, février 1843.

Ce M. Sharpe, dont j'apprends la maladie, est-ce votre ami? Je l'ai une fois rencontré à Londres. Le pauvre homme! Quelle monstrueuse et épuisante semaine j'ai passée! Des boutiques, des boutiques, des boutiques, jusqu'à ce que je n'aie plus une seule idée dans ma tête qui ne me semble devenue de la dentelle ou des rubans! Vendredi ou samedi j'espère être libre. Prenez bien soin de votre pauvre œil. J'en suis sincèrement en peine.

LIV

(Lettre perdue)

LV

(Lettre perdue)

LVI

27 février 1843.

Que puis-je vous dire pour soulager vos tristes pensées? Vous savez bien que vous avez toutes mes sympathies. Allez tout de suite à Londres si vous croyez devoir le faire ou si cela peut vous donner du plaisir, ou donner du plaisir à votre ami malade. Vous pourriez avoir à regretter plus tard de ne pas l'avoir fait. Je vous écrirai pendant votre absence, si vous vous décidez à partir; après cela, je ne vous écrirai plus, je pense; je n'ose pas; je trouve plus de courage en parlant.

LVII

Jeudi matin, 1er mars 1843.

Samedi, aux mêmes heure et lieu, si le temps le permet.

LVIII

(Lettre perdue)

LIX

(Lettre perdue)

LX

Paris, vendredi.

Si vous aimez le soleil, moi je l'adore! Je sympathise

avec la religion qui fait du soleil son Dieu, tant est grande ma dévotion pour lui. Je sais que je vais mieux physiquement et moralement quand il brille sur moi ; il améliore mon caractère et me met en paix avec l'humanité. Mais ce fait que vous m'aimez mieux quand il fait du soleil, suggère à mon esprit des idées qui ne sont pas tout à fait aussi claires que celles que j'ai sur l'incalculable valeur du soleil. Non, je n'approuve pas entièrement cela : cela ne provoque pas en moi l'approbation pleine qu'excitent la plupart de vos idées. Je viens de relire la dernière phrase très soigneusement, et je découvre que je me suis un peu trop pressée de l'apprécier. Vous me dites en somme très nettement que vous m'aimez « par tous les temps », mais que le bonheur de me voir vous est plus vif lorsque le soleil l'illumine. Eh bien, la subtilité de cette distinction m'agrée délicieusement : ne prouve-t-elle pas que le soleil vous affecte comme moi et vous donne plus de plaisir dans tous les actes de votre vie, même dans l'amour? A la bonne heure, je vous aime à penser comme moi, et j'essaie de penser avec vous.

Quelle lettre vaine et stupide! Une jeune *bread and butter miss* de seize ans rougirait de l'envoyer! Mais je me sens idiote, et comme grisée par le soleil. J'en ai été si longtemps privée! Allumez votre cigarette avec ma niaise, niaise lettre, mon beau soleil : c'est le plus sage emploi que vous en puissiez faire ; si tant est qu'on puisse se servir du mot sage en parlant d'une pareille chose, même à un degré si éloigné! Oh! *Sonnenschein!* Oh! *Sonnenschein!* A mardi.

P.-S. — J'oubliais de vous dire que je vais à la campagne.

LXI

Samedi, 19 mars 1843.

Il y a lettres et lettres, de même que je suppose qu'il y a des différences nombreuses entre les individus de l'espèce des fous ou ceux de l'espèce des philosophes. J'ai pris pour vous écrire ma dernière lettre, la forme du plus enfantin des bambins; je vais essayer aujourd'hui de vous faire dire mes pensées par un vieux philosophe, gris et blanc à force de sagesse. La sagesse jaillira de ses yeux et de son front ridé; elle brillera dans ses sourcils broussailleux et ses cheveux de neige; elle découlera le long de sa barbe vénérable comme l'huile découlait le long de la barbe d'Aaron dans l'histoire biblique. A propos, dans vos séjours en Angleterre, avez-vous jamais entendu chanter ce chant comme une antienne sacrée? Je l'ai entendu une fois, mais je ne suis pas spécialement affamée de l'entendre de nouveau. *L'huile découlait de sa barbe — Aaron — l'huile — découlait — sa barbe découlait — découlait — Aaron — découlait — l'huile — l'huile — l'huile — découlait Aaron — découlait — l'huile découlait de sa barbe.* Dieu sait où elle découlait et où elle ne découlait pas, et si c'était l'huile, ou la barbe, ou Aaron qui, en réalité, *découlait — découlait.* La seule impression intelligible qui me resta dans l'esprit lorsque l'antienne fut finie, c'était que la barbe et Aaron et l'huile allaient d'une façon si extraordinaire et si inconvenante, et se mêlaient si intimement, que je me sentis toute alarmée d'avoir jamais quelque chose à faire avec l'un d'eux.

J'ai écrit à un ami de Londres au sujet du livre rare et précieux que vous désiriez tant. Si quelqu'un peut se le

procurer, mon ami le pourra : sa propre bibliothèque est une des meilleures du pays et il a une chance exceptionnelle pour découvrir les perles littéraires. S'il est à Londres, il répondra de suite, et aussitôt il se mettra en quête du livre sans perdre de temps ; mais il est possible qu'il soit sur le continent, ayant assez l'habitude de s'en aller dans cette saison. En tout cas, ma lettre est déjà partie, et je vous enverrai la réponse aussitôt que je l'aurai. Espérons qu'elle sera favorable de toute façon. Vous n'avez pas à craindre que je provoque de l'étonnement en demandant ce livre. Mon bibliomane d'ami est habitué à mes excentricités, et ne réfléchira pas sur ma demande, au moins dans le sens que vous craignez. Quant au prix, si vous vous proposez de payer une somme comme celle-là, je ne puis que vous dire : « Mieux vaut que ce soit vous que moi : » car moi, j'aurais à y faire de très fortes objections, bien que je considère en règle générale l'argent dépensé en livres comme bien employé.

Pourquoi, oh ! pourquoi êtes-vous si triste ? Dans presque chacune de vos lettres vous me dites que vous êtes triste : croyez-vous donc que cela me rende gaie de l'apprendre ? Que puis-je faire pour vous ? que vous dire, en quels termes vous écrire pour vous guérir de cette mortelle mélancolie ? J'essaie tour à tour tous les tons, le grave et le gai, le niais et le sérieux ; je me creuse le cerveau à inventer des histoires pour vous faire rire, quelque chose qui amène un sourire sur vos graves lèvres ; c'est que toujours j'entends sonner à mes oreilles les mots que vous écrivez si souvent : *triste, bien triste, très triste.* Comment puis-je égayer votre tristesse ? Dites-le moi seulement et vous ne serez plus triste. Vous amusera-t-il d'apprendre que lundi, tout lundi, un long, long heureux

lundi, je serai à vous ? Je serai libre toute la journée; et emploierai ma liberté à me faire votre captive « si cela vous plaît, mon seigneur, » Voulez-vous commander un beau soleil, et un gentil petit vent d'ouest, et un bonheur que rien ne pourra troubler, et un grand, grand amour pour moi, et un joyeux salon, et un joli petit déjeuner à la fourchette au Pavillon Henri IV, près des grands arbres de Saint-Germain, où Louise de la Vallière a aimé le Roi et où le magnifique Louis XIV a aimé Louise ? Voulez-vous commander tout cela et le tenir prêt pour lundi, ce bienheureux lundi, le vingt-deuxième jour de mars, en l'an de grâce 1843 ?

Vous voyez que j'ai pu tenir ma promesse de vous envoyer une lettre toute chargée de sagesse : ne sais-je pas que la sagesse que vous préférez en moi, et trouvez la plus sage, est la folie d'amour ? Ah ! oui, je le sais, et je vous aime pour votre sage folie, comme vous m'aimez en retour pour ma folle sagesse.

LXII

Lundi soir, 21 mars 1843.

Il y avait une fois une petite fille appelée Mary qui avait une amie nommée Gracie. L'amie était plus âgée que Mary, et à l'affection de l'enfant pour elle, il se mêlait un peu de peur et un peu d'humilité. Un jour, la mère de Mary lui dit : « Si vous êtes très sage pendant toute la semaine, si vous étudiez bien vos leçons, si vous soignez bien votre copie, si vous ne faites pas de bruit et ne posez pas de questions fatigantes, vous irez passer la journée de samedi avec votre tante Marion, à Clover

Patch, si le temps est tout à fait beau, et vous prendrez Gracie avec vous. »

Cette nouvelle signifiait pour l'enfant le bonheur même, l'absolu bonheur, ni plus ni moins. Tante Marion était la meilleure, la plus chère vieille fille de tante du monde entier : Clover Patch était la plus chère vieille maison qui fût, avec les plus beaux jardins et champs de trèfles, tout pleins de fruits et de fleurs. Oh ! comme la semaine parut mortellement longue à la petite Mary. Elle étudiait ses leçons jusqu'à ce que son petit cerveau en fût étourdi; elle transcrivait sa copie indéfiniment, très attentive à faire de grosses lettres rondes, mais craignant de demander le sens des mots, parce que sa mère aurait pu appeler cela des « questions fatigantes ».

— RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL. —

Cette phrase qu'elle copiait ressemblait bien à un mensonge, et Mary ne se plaisait guère à la récrire si souvent. Il y avait sa poupée qui était *neuve*, avec ses petites joues roses et son gros petit corps : si *neuve* que Mary avait peur de la prendre avec elle à Clover Patch, quelque fût son désir de la montrer à tante Marion. Vous entendez bien que la peinture n'avait pas encore été effacée, et qu'il n'y avait pas encore de trous percés dans le corps, de sorte que Mary ne pouvait pas savoir que sa poupée était remplie de sciure de bois. Diverses choses auxquelles elle pouvait penser étaient *neuves*; mais elle ne voulait pas se risquer, et ainsi se tenait en paix. Chaque nuit, elle priait avec une belle foi « pour qu'il puisse faire beau temps tout à fait, samedi, » et elle restait tranquille jusqu'à en souffrir, dans la crainte de faire un bruit qui eût mis en péril le succès de l'excursion à Clover Patch. Le jour vint, chaud et brillant. Gracie était douce et gra-

cieuse ; tante Marion était toujours la même vieille chère personne; les fruits, les fleurs, le lait frais de la campagne, toute chose était délicieuse. Les enfants jouaient dans le foin nouvellement coupé, recueillaient des *buttercups* et poussaient des clameurs joyeuses quand le petit rond d'or se reflétait sur leurs mentons à fossettes, lançaient des balles de *cowslip* et tissaient des chaînes de pâquerettes, nourrissaient les poussins jaunes et duveteux, et contemplaient avec transports la nouvelle litière de porcs, les petites choses roses, blanches et noires, si drôlement rondes, avec leurs douces petites queues en trompette. Une très longue et heureuse journée à Clover Patch, c'était vraiment une bénédiction. Mais les enfants se sentirent fatigués, et un peu de mauvaise humeur, et presque avant qu'elles aient pu s'en apercevoir, une fin terrible avait arrêté leur bonheur. Des nuages s'amoncelaient avec rapidité, et Mary s'alarmait, s'effrayait terriblement d'un orage mêlé de tonnerre. Gracie ne partageait pas ce sentiment ; très supérieure à son amie plus jeune, elle ne faisait que rire du visage troublé de la petite Mary :

— Oh, Gracie, rentrons vite à la maison; il fait si noir !

— Je ne savais pas que vous étiez une peureuse.

— Oh ! je ne suis pas une peureuse ; mais, regardez ; vite, oh ! voilà le tonnerre !

— Eh bien ! si vous n'êtes pas une peureuse, restez ici.

— Mais, oh ! Gracie, l'éclair ! je vous en prie, rentrons.

— Voilà maintenant que vous allez pleurer ; je ne voudrais pas être à la fois une enfant peureuse et pleureuse.

C'était d'assez méchantes paroles ; elles firent enfler d'indignation le petit cœur de Mary ; mais le rire, — le

rire d'impitoyable moquerie, si dur et si méprisant, avec le mépris cruel de l'enfance, c'était plus que ne pouvait supporter le petit cœur de Mary. Elle serra le poing avec une passion soudaine, et son petit visage devint très pâle.

— « Et maintenant, vous êtes une petite crache-feu, » dit Gracie tout à coup, avant que sa compagne ait eu le temps de parler.

— Et vous, vous êtes une menteuse, et les menteurs vont en enfer, où le diable les brûle !

Ces mots l'avaient presque suffoquée, mais elle les avait dits, ces terribles mots qui la faisaient trembler quand sa mère lui en parlait les dimanches soirs, et elle les avait dits à Gracie, son amie qu'elle aimait. Oh ! quelle fin pour cette heureuse journée d'été !

Croyez-vous à l'âme? Est-ce un embryon, une essence spirituelle, un germe? Est-ce que tout ce que nous avons maintenant, tout ce que nous sommes, toutes les peurs et les amours et les haines que nous sentons dans notre chair, est-ce que tout cela tombe à jamais et ne nous laisse qu'une graine? et est-ce qu'une graine pourra en connaître une autre pour le vieil amour qu'elle a aimé sur la terre, alors que toutes deux étaient différentes et glorieuses? Ou bien, est-ce qu'il va et demeure dans une étoile, cet esprit qui, dit-on, prend son vol dans l'air et n'est pas enterré dans le sol avec le pauvre corps avec lequel il a toujours vécu, mais que désormais il laisse derrière lui aux vers? Et est-ce que les étoiles se reconnaissent l'une l'autre?

Quelques sages disent que nous nous retrouverons et que nous serons les mêmes, avec les mêmes mains, les mêmes pieds, une bouche pour manger et pour baiser, le tout « promu à l'incorruptibilité », c'est le terme convenu,

Dans laquelle de ces hypothèses croyez-vous? Dites-le moi.

Mon cœur et moi sommes très fatigués; cette nuit nous nous sommes embarrassés si longtemps à penser, sur des choses vieilles et nouvelles! Mais il n'y a rien de nouveau; il ne peut y avoir rien d'absolument nouveau, parce que le temps des miracles est passé; et, bien que le monde ait encore sa pleine provision de fous, ce sont des fous du dix-neuvième siècle qui ne croient pas aux miracles. Il est cependant donné à certaines langues d'argent de dire les vieilles vérités d'une façon si rusée, et de retourner leurs vieux vêtements reteints d'une façon si fine que même les fous s'y laissent prendre. Je suis frappée d voir que nous devenons un peu trop analytiques et métaphysiques pour être tout à fait amusants. Bonne nuit.

LXIII

Samedi, 10 heures a. m., 30 mars.

Il faut remettre cela à lundi, de 2 à 5; impossible de sortir aujourd'hui.

LXIV

Vendredi matin, 8 avril.

Il y a peu de temps, je vous écrivais que l'âge des miracles était passé; et voyez, il en est arrivé un! Arriver est-ce un terme qu'on puisse appliquer convenablement à un miracle? Je n'ai pas l'habitude de ce mot ni de la chose. Est-ce que les miracles arrivent, ou bien ont lieu, ou simplement existent? A coup sûr, ils embarrassent. Lundi —

car je ne puis venir demain — je vous expliquerai le miracle et vous me direz comment le comprendre. Maintenant, rappelez-vous ceci : toutes les fois que nous nous rencontrons, nous oublions entièrement, ou, du moins, j'oublie les choses que je me propose de vous dire. Vous ne m'avez jamais dit, par exemple, si vous aimiez mon petit essai sur *Wilhelm Meister*, et je l'ai écrit plutôt pour en avoir votre avis que pour autre chose. Ne gâchez pas le lundi qui vient, comme vous avez fait pour le dernier ; c'est réellement trop bête pour nous de nous quereller comme nous le faisons ; même la « remise » ne nous remet pas, en réalité, de ce que nous perdons et souffrons chaque fois. Quand je serai partie, vous regretterez tout cela, et moi, probablement, je le regretterai plus encore.

Soyons donc plus sensés.

LXV

Paris, mardi 12 avril.

Ah ! ce fut une heureuse journée, sans aucun *drawback* ; si seulement vos pauvres yeux n'avaient pas souffert de ce maudit courant d'air ! J'ose à peine écrire, de crainte de gâter par un mot ou une phrase l' « arrière-éclat », qui ne peut durer longtemps, je le sais, mais que je voudrais maintenir intact dans sa beauté parfaite jusqu'à ce que s'efface sa dernière teinte ; même alors il aura toujours un coin chéri dans mon souvenir, une place dans la galerie de mes peintures mentales, une petite place tranquille, où l'éclat brillant des autres peintures ne viendra pas le choquer, et ne sera pas assez fort pour détruire ses douces nuances et sa rêveuse tendresse.

A dîner, la nuit dernière, quelqu'un a parlé de Catulle et de ses œuvres, mais je n'ai pas avoué que je les avais lues. Une discussion s'est élevée au sujet de la date précise où a commencé dans le monde l'influence de la femme. Les diverses opinions m'ont amusée. Dites-moi la vôtre.

LXVI

Le 2 mai.

Je portais du lierre dans mes cheveux, ce soir au dîner avec la comtesse de B... ; nous sommes allés ensuite voir le feu d'artifice. Au milieu du dîner, il m'est venu tout à coup à l'esprit que l'on pouvait me comparer à une ruine, à cause de ma décoration, et j'en ai été toute mal à l'aise; cela aurait été absolument comme M. N..., qui était présent. Voilà une petite comparaison pour vous, un petit casse-tête où vous aurez à trouver une réponse avant notre prochaine rencontre ; mais si vous étiez ingénieux, vous découvririez cette réponse immédiatement, et me l'enverriez par écrit.

LXVII

(Lettre perdue)

LXVIII

Paris, 13 juin 1843.

Je crois que je ne pourrai pas supporter cela plus longtemps ! Ces querelles incessantes, toutes les fois que nous

nous rencontrons, et votre manque de bonté pendant les courts instants où vous êtes avec moi..... Pourquoi ne pas laisser finir ces querelles ? Cela ne vaudrait-il pas mieux pour nous deux ? Je ne vous aime pas moins pendant que je vous écris ces mots; vous me croiriez en cela si vous pouviez savoir le triste écho qu'ils ont dans mon cœur. Non, je crois que je vous aime encore plus, mais je ne puis vous comprendre. Comme vous l'avez souvent dit, il faut que nos deux natures soient très différentes, entièrement différentes; mais alors, quel est cet étrange lien entre elles ? Vous me semblez possédé de quelque inquiétude bizarre et d'une mélancolie maladive qui gâte profondément votre vie; et vous, en revanche, vous ne me voyez jamais sans me couvrir de reproches, pour une chose ou pour une autre. Je vous dis que je ne peux pas, ne veux pas, supporter cela plus longtemps. Si vous m'aimez, alors, au nom de Dieu, cessez de me tourmenter aussi bien que vous-même, avec ces misérables doutes, ces questions et ces plaintes. J'ai été malade, sérieusement malade, et rien n'explique cette maladie si ce n'est la misère de cet état de choses, apparemment sans espoir, qui existe entre nous. Vous m'avez fait pleurer d'amères larmes, où les reproches envers moi-même alternaient avec l'indignation, mais qui étaient, au fond, des larmes d'égarement complet et misérable au sujet de cette désastreuse situation. Croyez-moi, des larmes comme celles-là ne sont pas bonnes à mêler avec l'amour. Elles sont trop amères, trop brûlantes; elles endommagent les ailes de l'amour et tombent trop lourdement sur son cœur. Je me sens travaillée intérieurement de quelque amertume. Si vous connaissez un remède à une souffrance de ce genre, hâtez-vous de me l'envoyer.

LXIX

Paris, samedi 23 juin, 6 ap. m.

Une ligne, avant de m'habiller pour un grand dîner chez Mme de G. Bien que je vous aie dit adieu, il n'y a pas une heure, je ne puis m'empêcher de vous écrire pour vous dire ceci : qu'un calme heureux, qui semble pénétrer tout mon être, semble aussi avoir effacé tout souvenir de la misère et du malheur qui m'avaient envahie ces temps derniers. Pourquoi ne peut-il pas toujours en être ainsi ? ou bien est-ce que peut-être la vie serait alors trop bénie, trop complètement heureuse, pour être encore la vie? Je sais que vous êtes libre ce soir; ne voulez-vous pas m'écrire pour que les premiers mots qui me tomberont sous les yeux demain me prouvent que cette journée d'aujourd'hui n'a pas été un rêve? Oui, écrivez-moi. Je n'ai pas pris froid.

LXX

8 juillet.

Laissez-moi rêver.— Laissez-moi rêver.

. . . . . .

LXXI

Paris, 25 juillet.

Quand je me rappelle combien il nous reste peu de temps avant que vous partiez et que nos heureuses journées soient finies, il m'en vient un chagrin qui me permet à peine d'écrire. En vous perdant, je perdrai la meilleure

moitié de moi-même, et il me faudra errer sans but comme ces suppliciés de l'Enfer du Dante, qui ont perdu leurs compagnons et ne peuvent plus connaître la paix. Penserez-vous à moi quand vous serez parti? y penserez-vous avec bonté et jamais avec amertume? Si je vous ai blessé, je me suis blessée moi-même bien davantage. Que cela suffise pour mon châtiment. Il me faudra bientôt décider où je dois passer l'été; tous mes plans ont été en souffrance ces temps-ci; c'était si beau de rêver et de me laisser aller doucement à la dérive d'un jour à l'autre, sans avoir ni plan ni intention fixe. Mais il faut que tout rêve finisse un jour, je suppose. Et il faudrait que la fin soit bonne, paisible, et *convenable*. Avant tout, pas de regrets, ni de reproches, ni de vains regards en arrière, ni de vœux stériles, que les choses soient différentes de ce qu'elles ont été et de ce qu'elles sont. Ainsi, il était bon que nous nous séparions; meilleur peut-être que de rêver indéfiniment. Lorsqu'une interruption vient naturellement et tranquillement: un voyage, une séparation amicale qui en est la conséquence, n'est-il pas plus sage d'accepter avec calme cette solution, de continuer notre chemin dans la vie, chacun de notre côté, simplement et paisiblement, plutôt que d'attendre une fin qui peut devenir tragique, ou qui peut devenir, pis encore, une misérable comédie ressassée? Pensez à cela, mon ami, et dites-moi le résultat de vos pensées.

LXXII

Mardi, 28 juillet.

Votre lettre reçue hier soir ne contenait pas de réponse

à la mienne du 25. Ne voulez-vous pas écrire? Je désirais vous parler lundi, mais je n'ai pas pu.

LXXIII

Paris, jeudi soir, 2 août 1843.

Quelle entrevue singulière. Je ne suis pas tout à fait sûre ce soir si je suis moi-même ou quelque autre; à quoi vous suggérerez que je ne suis ni l'une ni l'autre, mais seulement une statue faite d'une matière légèrement plus froide que le marbre. Et vraiment, vous ne seriez pas cette fois trop loin de la vérité, car je me sens gelée, non extérieurement, car je n'ai pas pris froid, et j'espère que vous êtes comme moi; mais toutes mes idées semblent congelées. Vous m'écrivez peut-être en ce moment, je le sais. Je me demande ce que vous allez dire, et comment vous allez parler de notre curieuse entrevue. Je crois bien savoir ce que sera une partie de votre lettre ; je devine une idée que vous allez insinuer sous une forme ou sous une autre. C'est celle-ci : que nous laissions de côté le passé et que nous recommencions. Vous allez exprimer cela plus poétiquement, dans un langage plus choisi; mais ce sera le sens caché sous vos paroles; au moins je le crois. Je serai très curieuse de voir si j'ai bien deviné.

LXXIV

4 août 1843.

Oui, ce fut un bon « recommencement ». Etait-il absolument sage ou non; c'est une autre question qu'il vaut

mieux ne pas discuter. Mais j'ai été très heureuse, heureuse pour toute une longue après-midi dorée, et cela du moins est quelque chose, et pas une petite chose à sauver et à garder comme un fait, comme un souvenir. Adieu, et au revoir.

LXXV

Paris, 6 août.

Je ne puis vous laisser partir sans une ligne, bien que ce soit peut-être la dernière que j'écrive, car vos paroles m'ont blessée trop cruellement hier pour qu'il me soit possible de les oublier. Elles ne peuvent cependant m'empêcher de vous souhaiter bon voyage.

LXXVI

(Lettre perdue)

LXXVII

Versailles, 11 août 1843.

J'ai passé toute la matinée sous nos arbres favoris, me forçant à lire de l'allemand pour permettre aux longues heures de s'enfuir plus vite. Elles sont *très* longues, ces heures passées sans vous. Le temps est aimable, c'est du moins un point satisfaisant dans l'état troublé de mes affaires. Je puis me promener toute la journée si je veux, et n'être dérangée ni par une chaleur excessive, ni par la pluie. Il y a très peu de monde ici. Les deux jolies enfants de lady C. ont été laissées à la charge de leur nourrice, pen-

dant que Her Ladyship se transporte, elle et ses toilettes, aux Eaux. Le vieux Monsieur de L. poursuit ses recherches au Musée pour ses « Notes sur la peinture » (quel terrible livre ce sera quand il sera fini !) ; et une famille Américaine, qui me procure beaucoup d'amusement, est à peu près tout ce que je vois d'humain. Ce groupe transatlantique est délicieux, chacun de ses membres est parfait dans son genre particulier. Il vient de traversé ce terrible Océan Atlantique et fait un voyage devant lequel la plupart aurait reculé, et cela dans le but d'élever et de marier leur fille à l'étranger ! Je dois commencer ma description par la fille, qui est aussi bien le membre le plus important. Elle est aimable, une figure charmante, avec un teint qui rappelle les feuilles tout unies d'une jeune rose, une chevelure brune, ondulée, de bons yeux, et des dents tout à fait parfaites. Mais sa voix, mon Dieu, sa voix ! N'apprennent-ils jamais à leurs enfants à moduler leur voix, dans ce pays ? C'est vraiment quelque chose de trop affreux. Cette jeune fille vient dans la salle à manger, habillée délicieusement, un petit peu trop peut-être, et portant à ses oreilles des diamants que, en Angleterre, on porterait à un bal de la cour ; mais elle est si jolie qu'elle produit presque l'effet d'une peinture ; et ainsi sa toilette, même dans son manque de convenance, n'importerait guère, si seulement elle voulait rester une peinture et ne pas ouvrir les lèvres. Mais cette voix perçante, peu musicale, s'élevant dans la chambre au-dessus de tous les autres bruits, est tout à fait terrible. Sans faire attention à celui qui a la parole, même si c'est quelqu'un de sa compagnie, elle ne cesse pas de crier, comme un joli jeune paon, jusqu'à ce que les oreilles vous en tintent. La grosse maman, qui porte encore plus de

diamants, ne semble nullement s'en apercevoir, pas plus d'ailleurs que de toutes les autres choses que sa fille fait ou ne fait pas. Elle est tout à fait placide en toutes circonstances, et fait voir manifestement qu'elle est en retard d'une génération sur sa fille, en éducation et en culture. Le papa s'apprête à partir pour affronter de nouveau l'Atlantique et pour être absent de sa famille pendant des mois, afin de pouvoir gagner plus de dollars pour que sa famille les dépense, et d'être en état d'envoyer des renforts pour le trousseau de Mademoiselle; car la jolie fille est fiancée, et son fiancé n'est pas un moindre personnage que le minuscule prince P., ce petit attaché de la légation *Sarde* à Londres, qui m'a toujours paru le spécimen humain le plus dépourvu et le plus mangé aux mites que j'aie encore rencontré. Il est criblé de dettes, et, dit-on, scrofuleux, mais sa couronne, fermée comme la charité, couvre une multitude de péchés. Ils paient avec joie ses dettes, ces bons démocrates américains, de leurs dollars péniblement gagnés, et avec plus de joie encore, ils lui confient leur douce jeune fille, florissante de santé et de beauté. La vue de tout cela est assez dégoûtante; on s'attend à mieux de la part d'une nation nouvelle qui prétend être libre des folies du vieux monde.

La plume du hibou m'est bien arrivée, mais n'était pas nécessaire pour le but que vous mentionnez. Même sans l'avoir sous mon oreiller comme un talisman de rêve, mes pensées dans le sommeil, aussi bien que dans la veille, sont rarement données à un autre qu'à vous-même. Ce n'est guère un emploi bien sage, je le sais, et tous les jours je me dis que le temps est venu d'en chercher quelque autre pour ma nourriture intellectuelle; mais le soir revient

seulement pour trouver les vieilles pensées m'occupant à leur ordinaire. Adieu, j'attends vos lettres avec impatience.

LXXVIII

(Lettre perdue)

LXXIX

Septembre, 1843.

Ah! Pourquoi nous sommes-nous revus! Pourquoi remplacer un souvenir devenu calme et paisible par une réalité sombre, orageuse, pleine de mutuels reproches! Qu'est-ce donc que cette étrange et mystérieuse affinité torturante qui semble nous lier l'un à l'autre, alors que la raison, même le simple sens commun, disent si clairement qu'il y a entre nos natures une différence si ridicule que l'union de nos esprits est à jamais impossible? Ces sortes de choses, ces rencontres et ces vains regrets sont un niais enfantillage, qui n'ont même pas pour les excuser la dignité de la folie. Allons, ayons le bon sens de finir la chose comme il convient. Vous quittez Paris presque aussitôt; bien: ne nous revoyons plus. Je vous souhaiterai amicalement bon voyage; nous nous écrirons de temps à autre; nous nous oublierons l'un et l'autre peu à peu, et tout sera dit. C'est la seule chose sensée que nous puissions faire; soyons sensés et que ce soit la fin.

LXXX

Paris, septembre.

Je suis heureuse que vous n'ayez pas accepté ma lettre et ses conclusions comme définitives. Je suis heureuse que nous nous soyons revus avant votre départ, et que nous ayons été assez sensés pour nous séparer les meilleurs et les plus chers des amis. Après tout ce que nous avons été l'un pour l'autre, toute autre conduite n'aurait guère, je crois, montré beaucoup d'esprit, pour ne rien dire du simple sens commun.

Demain je quitte Paris et vais pour quelque temps à Hanovre, pour revoir mes lieux d'autrefois; mais combien de temps y resterai-je? je ne le sais pas. Je vous adresse ceci à Avignon, et j'attends une longue lettre de cet endroit. Envoyez-moi quelques exquisses d'architecture; vous devez vous rappeler encore notre discussion à ce sujet.

LXXXI

Hanovre, 29 septembre.

Me voici une fois de plus dans la vieille et familière ville allemande où, jadis, j'ai lutté avec la terrible langue allemande. Je ne vous ai jamais parlé, je crois, de mon premier hiver ici: c'était cependant une chose assez amusante, ou plutôt, c'est une chose amusante à revoir dans le passé, car sur le moment, il y avait de grands « *drawbacks* » à l'amusement. Mon tuteur ne fut point fâché lorsque je lui demandai à être envoyée en Allemagne pour

apprendre la langue sur les lieux (car je savais bien que tout effort de ma part pour l'apprendre ailleurs eût abouti à un échec certain); et il s'empressa de m'expédier sous la protection de quelques vieilles dames qui partaient pour un voyage en Allemagne. Je fus déposée ici comme un paquet, avec « haut, bas » et « fragile » marqués sur les coins. Mon nouveau domicile fut cette petite chambre ensoleillée ayant vue sur la Georg-Strasse, d'où je vous écris aujourd'hui, par amour de vieilles associations d'idées. Rappelez-vous qu'à ce moment, j'étais ignorante de la plus petite connaissance de la langue que, plus d'une fois dans ces derniers temps, j'ai employée pour vous parler de l'état de mes affections. *Ich liebe dich* n'avait alors aucun sens pour moi. Je n'aurais pu ni le dire ni l'écrire, quand même j'aurais dû être exterminée. « Frau Finanzräthin Muthmann », c'était le titre imprononçable que l'on m'avait dit de donner à la grosse et informe dame allemande qui était la maîtresse de la maison, et qui, pour ajouter à son maigre revenu de veuve, consentait à prendre chez elle des jeunes femmes de ma sorte, désireuses d'apprendre la langue de la Vaterland. Je puis, aujourd'hui, prononcer assez couramment son nom; mais ce n'était pas le cas alors. Il y avait deux filles: une jolie Fraülein Marie, aux yeux bleus, âgée d'environ vingt ans, et une enfant qui avait de longues et belles tresses d'une chevelure magnifique, dans un état extraordinaire de propreté; il y avait encore un fils, un lourdaud, nommé Heinrich. Ce nom a toujours été odieux pour moi, car son titulaire de Hanovre tomba amoureux de moi, et ma première expérience de la combinaison de la bière allemande avec la Schwärmerei allemande ne fut pas de mon goût. Il ne cessait pas de boire de la bière, cet odieux

Heinrich, même quand il se livrait aux plus sauvages métaphores pour m'exprimer sa passion. Si j'avais loué un appartement dans la Tour de Babel pendant sa construction, j'aurais été aussi bien éclairée, relativement à ce qui m'entourait, que je le fus les premières semaines dans cette petite pension allemande, où je ne dois pas oublier d'ajouter une autre élève, mais celle-là si avancée en allemand, qu'elle dédaignait toute autre langue; et puis encore un cousin de Fraülein Marie, un grand officier prussien, qui, j'en ai la conviction, devait garder la baguette de son fusil dans son dos, lorsqu'il n'en avait pas besoin pour le service actif. Je n'oublierai jamais comme je me compromis, la première fois que ce galant militaire apparut sur notre scène. Je n'avais jamais vu le salut militaire de société, les talons collés étroitement l'un à l'autre, la secousse rapide de la tête qu'on baisse et qu'on relève aussitôt, comme si une charnière reliait le crâne du superbe animal à son épine dorsale, le mouvement spasmodique pour se tourner d'une personne à l'autre, car il faut que chacune ait pour sa part une représentation complète de la performance, depuis la prise de position initiale si raide, jusqu'à la dernière phase de ce mouvement de charnière. Oh! comme je riais et comme j'étouffais presque dans mes vains efforts pour empêcher que la compagnie toute entière ne sut la cause de mes convulsions! Plus tard, nous devînmes très bons amis, le Herr lieutenant et moi; il ne "schwärmait" pas autant pour moi que le faisait Heinrich, et, en conséquence je le trouvais plus agréable. C'était une vie assez plaisante. Je travaillais ferme à me rendre maîtresse de la langue; je jouissais des promenades au beau Herrenhausen et des concerts sous les arbres, l'après-midi; et des précoces soirées au Théâtre ou à l'Opéra. Nous avions des sièges dans

la Fremden-loge, tout près de la scène, pour mieux entendre les mots allemands; et le premier ténor, qui trois fois par semaine me donnait des leçons de chant, me faisait les yeux doux aux endroits sentimentaux de ses rôles. C'était pour moi une sensation nouvelle de voir qu'on me faisait la cour si publiquement et sans que cependant nul autre que moi ne s'en aperçût; et je trouvais cela tout à fait romantique. Oui, c'était décidément une plaisante vie, même le Wurst avait bon goût; et j'apprenais à boire tout à fait à l'aise ma petite bouteille de bière de Tivoli avant d'aller me coucher les soirs de théâtre. Nous étions tous rentrés et endormis vers dix heures, les spectacles commençant ici vers six heures. Et comme je ne vous avais pas pour occuper mes rêves dans ces jeunes années, je dormais profondément, et j'étais toute prête pour la tâche du jour quand je m'éveillais. Une simple et agréable vie: et j'aime à me la rappeler, aujourd'hui que je me retrouve dans mon ancienne chambre, et que je me sens si changée.

J'ai aimé votre description d'Avignon. Je me rappelle bien le Palais des Papes, et il y a, sur le vieux port, une petite châsse qui m'a tellement frappée par sa grâce et son pittoresque que j'en ai fait une esquisse qui m'est restée. J'ai vu bien des choses, je crois, dans ces longues semaines que j'ai passées en voyage; mais j'ai hâte d'en voir d'autres. C'est l'inconvénient des voyages; on crie toujours : encore, encore, et on n'est jamais satisfait.

Ecrivez-moi au sujet de toutes ces excursions; je lirai autant de pages qu'il vous plaira de m'en envoyer, et ne me fatiguerai pas en le faisant. Adieu.

LXXXII

(Lettre perdue)

LXXXIII

Paris, 13 novembre 1843.

Arrivée ici hier soir. Vous revoir, est-ce possible ! Je serai libre demain toute la journée.

LXXXIV

(Lettre perdue)

LXXXV

Paris, 13 décembre.

Nous sommes absolument fous, il n'y a pas d'autre mot. Nous séparer en amis, nous écrire l'un à l'autre en amis, avoir atteint à une phase d'existence calme, compter que nous nous reverrons en amis, sans autre souvenir du passé que les souvenirs heureux, et faire un absurde et complet fiasco comme nous avons fait aujourd'hui ! Le mépris que je sens pour moi-même dépasse toute expression, et, pour ne pas employer de mot plus fort, mon respect pour vous a décidément baissé. Je ne vous en écris pas davantage et me contente de signer pour la dernière fois — M.

LXXXVI

(Lettre perdue)

LXXXVII

Vendredi, 14 janvier 1844.

Non, vous n'avez pas reçu de lettre de moi mardi, et cela pour la simple raison que je ne vous ai pas écrit, pas plus que je ne vous ai cette année envoyé un salut de de Nouvel-An, comme j'avais fait l'année dernière. Si vous avez gardé mes lettres (ce qui, entre parenthèses, serait une folie), relisez celle du Nouvel-An dernier : elle contient, si je ne me trompe pas dans mes souvenirs, assez de tendresse pour satisfaire un homme pour longtemps. Je suis assez malade et j'ai dû prendre soin de ma tante qui est avec moi et qui est encore plus malade que moi. Que cela me serve d'excuse pour cette lettre si courte et sans intérêt, une chose d'encre et de papier qui ne mérite pas le nom de lettre, mais que tout de même je me propose de vous envoyer. Vous en ferez ce que vous pourrez.

Si vous avez le temps pour de telles banalités, faites moi une esquisse de nos bois.

LXXXVIII

(Lettre perdue)

LXXXIX

Paris, dimanche, 11 mars.

En fin de compte je découvre qu'il me sera tout à fait

impossible de vous voir demain. J'en suis fâchée; mais vraiment je ne puis arranger la promenade. A bientôt.

XC

Jeudi matin, 15 mars.

Je suis si excitée que j'ai peine à attendre pour connaître le résultat. Il va sans dire que vous serez élu : cela ne fait aucun doute. La prochaine fois que je vous verrai, vous serez enrôlé parmi les Immortels, et j'aurai un grave académicien pour moi toute seule! Dieu vous garde!

XCI

Vendredi, 16 mars 1844.

Riez de moi si vous voulez, mais je n'ai pu me retenir. J'ai pleuré quand tout a été fini et que vous avez été décidément nommé! Je sais que c'était le comble de la niaiserie, mais j'étais arrivée à un degré terrible d'excitation. Il ne me semble pas que j'eusse pu supporter votre échec, car en dépit de tout ce que vous en dites, je sais bien que, au fond du cœur, vous tenez à la chose. Vous devez être si affairé que je ne veux pas vous prendre un moment de plus; je vous envoie seulement mes chaudes félicitations, mes meilleurs souhaits, mon amour. Adieu mon vénérable!

XCII

(Lettre perdue)

XCIII

Mars, 1844.

Naturellement j'ai vu ce que vous m'avez envoyé « en pleine Académie » et naturellement mon premier mouvement a été de me dérober derrière le chapeau complaisant de ma plus proche voisine, dans une terreur tellement folle que je crains qu'elle et tout le monde ait aussi vu la chose, et surtout à qui elle était destinée. Comment avez-vous pu faire une chose aussi dangereuse et aussi compromettante! Et combien c'était bon à vous de songer à moi en un tel moment, et d'avoir fait cela!

Votre discours ne m'a nullement semblé trop long, et m'a fait une joie infinie. Mais je ne veux pas vous écrire plus longtemps; nous allons nous voir bientôt, dans moins d'une heure, et je pourrai vous dire en personne les nombreuses choses qui me restent à dire. Si j'avais su qu'il était si tard je ne vous aurais pas écrit : c'est à peine si vous recevrez ceci avant l'heure où il vous faudra sortir pour venir à moi. A vous de cœur.

XCIV

Paris, 27 avril 1844.

Votre dernière lettre était si humble, vous même ressembliez tellement à un agneau par la douceur pendant notre dernière promenade, que le rayonnement, si inaccoutumé, de votre complaisance, flotte encore autour de moi comme un halo. Mes amis ne me connaissaient pas encore dans cet état effulgent, rayonnant, et je vous assure que mes succès aux dîners et aux bals sont quelque chose de tout

à fait prodigieux. Cette nouvelle va-t-elle vous mettre en fureur, ou bien êtes-vous encore comme le plus tendre morceau d'un mouton de printemps? Aujourd'hui, en passant devant la boutique du boucher, et en voyant des roses de papier épinglées sur les précieux membres de moutons, j'ai eu une forte tentation de m'y arrêter et d'en acheter quelques-unes pour vous les envoyer à Strasbourg.

Je suis en ce moment si heureuse que j'ai du plaisir simplement à vivre. Ce n'est pas qu'il me soit arrivé rien de particulier pour produire cet état de sentiment exagéré: mais il faut en chercher la cause dans la douce « jeunesse » de l'année, dans la tendresse des premiers feuillages du printemps, dans les petites feuilles minuscules qui se déroulent si gentiment, dans la vie à l'air embaumé qui est comme un pur vin exhilarant, mais non enivrant; dans la vue des enfants avec leurs yeux innocents, pareils à des papillons, et qui se dandinent tout le long des Champs-Elysées, dans le spectacle des cieux tout ornés de nuages moutonnants et couleur de l'arc-en-ciel, qui les clouent de saphirs et d'opales étincelants aux rayons légers du soleil. Le fait seul de vivre, par un tel jour, est un pur bonheur; mais vivre en sachant qu'un autre cœur bat avec le vôtre et pour le vôtre, qu'une autre personne, chaude, vivante, aimante, pense à vous et se soucie de vous; ah! voilà qui rend plus intense et qui redouble le bonheur. Pouvez-vous être surpris de me voir gaie alors que je sens et sais tout cela, et quand je suis dans la plus aimable des villes, aux bords de la Seine, dans ce brillant et éclatant Paris? Revenez-y vers moi, et je vous promets que le fil de notre vie sera repris à l'endroit où nous l'avons laissé tomber, comme si nulle rupture ni cause d'aucune sorte n'avait

interrompu son tissage. Revenez vers moi, mais vite, pendant que le soleil brille.

XCV

Paris, mardi 30 juillet.

Comme il y a longtemps que je vous ai écrit; mais de nous voir tous les jours était meilleur que les meilleures lettres! Maintenant je suppose que ce petit intermède est fini, et il nous faut « reprendre la vie », une vie extérieure et étrangère, une vie banale, bruyante et remuante. Bah! rêver indéfiniment aurait pu aboutir, je crois, à un ramollissement du cerveau, et nous avons encore des têtes, bien que, depuis si longtemps, nos cœurs seuls aient fonctionné. Je sens que je dois faire un effort, et me remonter sérieusement; que je dois aller quelque part, et montrer au monde, au moins à une portion de ce monde, que je vis encore et suis en assez bon état. Combien de temps resterons-nous à Paris? Je devrais aller à la campagne presque tout de suite, mais je vous promets de vous revoir avant.

XCVI

Paris, 18 août.

Vous voyez que je suis encore ici, en dépit de votre sarcastique insinuation de l'autre jour, que je pourrais bien prendre congé « à la française ». Faites-moi savoir demain la date où vous serez forcé de quitter Paris, afin que je puisse m'arranger en conséquence.

XCVII

(Lettre perdue)

XCVIII

Paris, 5 septembre 1844.

Après que j'ai changé tous mes plans, et décidé de rester ici simplement pour le plaisir de vous revoir, je considère notre entrevue d'avant-hier et votre lettre du lundi 3, comme un juste châtiment de la bêtise que j'ai évidemment commise en agissant de la sorte. Vous me dites un éternel adieu, « pendant que vous avez du courage ». Merci. Vous insinuez que nous ne pouvons nous aimer qu'à distance; que peut-être, lorsque nous aurons atteint tous deux un âge avancé, nous aurons plaisir à nous voir, mais que, en attendant cette date, vous me priez de ne pas vous oublier dans le bonheur et le malheur. Vous me dites aussi qu'il ne vous reste point de colère, mais seulement une grande tristesse. Enfin vous ajoutez (et votre phrase me fait croire que vous êtes mourant), que vous espérez maintenant que je vais vous pardonner.

Pour un frais académicien, la composition générale de cette lettre extraordinaire me frappe comme vraiment un peu faible, si vous me permettez de vous le dire. Comme modèle de style français, c'est peut-être très bien ; mais en anglais tout crû, votre lettre me donne l'impression d'une faiblesse mentale tout à fait incroyable, lorsque je me rappelle par qui elle est écrite. Avez-vous déjà un

ramollissement de cerveau ? Je redoutais ce malheur pour moi-même si nos rêves paresseux avaient été indéfiniment prolongés. Mais jamais je ne l'avais sérieusement prévu comme devant être la fin de votre carrière.

Réveillez-vous, prenez un tonique, coupez-vous les doigts, faites quelque chose pour reprendre vos sens épars et venez me rejoindre demain à deux heures, vendredi 6 septembre. Si vous ne le faites pas, ce sera vraiment adieu, avec vengeance.

XCIX

(Lettre perdue)

C

(Lettre perdue)

CI

D., 14 septembre 1844.

Vous m'écrivez de Poitiers que vous avez reçu ma dernière lettre, mais vous ne faites aucune allusion à deux lettres antérieures. Il y avait dans ces lettres une ou deux questions que, si vous vous rappelez, je vous avais déjà posées à notre dernier rendez-vous à Paris, à ce rendez-vous qui, en définitive, n'a pas été cette séparation suprême et tragique, qui n'a point vu cet éternel adieu que vous deviez m'adresser pendant que vous aviez encore *du courage!* Oh ! quels enfants nous sommes de nous quereller comme nous faisons, de nous donner le baiser de paix, et de con-

tinuer à nous écrire le plus tranquillement possible, après nos petites tempêtes dans une théière! Vous avez une façon de ne pas répondre aux questions qui est bien blâmable; mais je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps à les répéter, d'autant qu'elles étaient assez frivoles et qu'on ne saurait imaginer rien d'aussi peu frivole que mon humeur d'aujourd'hui.

Il y a ici un homme qui m'intéresse étrangement, un homme qui a l'esprit très troublé, et dont j'ai fait la rencontre d'une façon très extraordinaire. Je ne comprends pas encore tout à fait comment cela s'est fait, comment un clergyman de l'Eglise d'Angleterre a pu me prendre, moi entre tous, pour confidente; comment il a pu en venir à me parler de ses doutes et de ses terribles épreuves. Sa confession a été une des plus étranges que les gens, même réservés, font parfois aux plus invraisemblables des auditeurs. Un ami commun m'a cité son nom un jour que nous nous tenions tous à la porte de l'hôtel; il s'est simplement incliné, et est parti, un moment après, sans que je lui aie accordé une seconde pensée. L'après-midi suivante, très tard, je me trouvais très loin de notre auberge, et un orage de montagnes soudain arriva avant que j'eusse pu trouver un abri quelconque. La position était non seulement désagréable, mais encore dangereuse, car les éclairs jouent d'étranges tours dans ces sauvages districts rocheux, et ne respectent guère les personnes. J'avoue avoir eu grand peur; et comme je regardais avec désespoir autour de moi, la vue du grand prêtre anglican que j'avais rencontré la veille, fut pour moi très bien venue. Du moins c'était un être humain et un homme; et puis peut-être connaissait-il quelque hutte où nous pourrions trouver un abri provisoire. Et justement c'était le

cas! nous sommes restés ensemble plus d'une heure dans une cabane vide, sur le flanc de la colline, où ont coutume de paître l'été les troupeaux de chèvres. L'orage augmentait, et le danger devenait manifeste. Comment cela arriva, je vous répète que je n'en sais rien, mais la conversation tourna sur la peur, la confiance en Dieu et la foi. Pourrai-je jamais oublier le visage hagard et accentué de cet homme, pendant qu'il me dit son histoire! Pendant que l'éclair jouait son rôle au-dessus de nous en langues de flamme fourchues, il me parlait de sa croyance simple, enfantine, ingénue en Dieu et le Christ et les anges, et en un diable aux pieds crochus tout à fait vieux-jeu. Il me disait comment il avait prêché le Verbe et enseigné les claires vérités de la Bible chrétienne, telles que lui-même les avait apprises aux genoux de sa mère; comment peu à peu lui vinrent les doutes, surgirent les questions, comment sa foi se couvrit d'un nuage, comment la merveilleuse histoire chrétienne, qu'il avait accueillie avec respect et enseignée avec le même sentiment aux autres, prit lentement, mais sûrement, les couleurs d'un aimable conte de fées, dont l'intelligence humaine pouvait seulement sourire, et non l'accepter; comment son trouble grandit et comment les livres et l'étude n'eurent pour effet que de le rendre pire, jusqu'à ce que, pour rester honnête homme, il ait dû fuir l'Eglise et le monde, prenant un congé provisoire en apparence, mais sachant bien dans son cœur, que c'était un adieu définitif. A mesure que l'orage montait, l'excitation de cet homme grandissait; je crois bien qu'il oubliait que j'étais là, et qu'il parlait uniquement à lui-même ou aux esprits qu'il reconnaissait dans les cris de la tempête. Oh! c'était une chose affreuse, cette grande agonie d'une âme livrée au doute! Jamais je n'en pourrai

oublier l'indicible horreur! La souffrance torturée, l'agonie brûlante, le convulsant désespoir de cette âme humaine! C'était une angoisse infinie, en comparaison de laquelle l'écrasement physique des os ou le déchirement des muscles et de la chair ne sont rien. C'était un jeu pour le diable, une rare occasion de gaîté pour l'archi-ennemi lui-même, qui devait être ennuyé par l'impuissance mesquine de l'homme dans le mal banal. Un riche et rare sport pour le vieux païen de voir une conscience du dix-neuvième siècle si saturée de culture intellectuelle, qu'elle avait jeté à tous les vents les vieilles croyances, et niait comme des fables aussi bien Dieu que Satan. Le dieu du mal doit se tordre d'un plaisir diabolique à voir qu'on doute de lui, et je l'imagine méditant dans sa conscience de diable un rare raffinement de vengeance pour punir cette présomptueuse intelligence du dix-neuvième siècle, dans le moment même où l'âme souffrante et pleine d'angoisses me parlait de ses doutes et de la paix à jamais enfuie. L'orage s'éclaircit légèrement et les éclairs cessèrent. L'homme devant moi continuait à regarder les montagnes avec de larges yeux qui ne voyaient pas, et sans avoir conscience, j'en suis convaincue, qu'il y avait quelqu'un avec lui. Je répugnais à l'idée de le laisser seul avec sa grande agonie; mais je craignais plus encore qu'il ne sortît de cet étrange transport, et peut-être qu'il se rappelât avoir dit devant une étrangère des mots qu'il n'eût pas prononcés s'il lui eût fallu mourir. Aussi, me suis-je échappée sans bruit et l'ai-je laissé seul avec son âme torturée. C'était ce que je pouvais faire de mieux. Il n'a point paru à table ce soir-là, et le lendemain matin il était parti.

Non, je ne me sens pas frivole, aujourd'hui, et je me demande si je le redeviendrai jamais.

Cette histoire ne vous conviendra pas; et je me demande pourquoi je vous l'ai dite, à moins que l'habitude ne m'ait envahie de vous écrire tout ce qui m'arrive dans la vie. Inutile de me donner des vues sur cet incident ou d'y faire allusion. Je sais d'avance tout ce que vous pourrez dire; ce ne sera qu'une répétition de vos paroles antérieures. « Croyez-vous au Diable? Toute la question est là. S'il vous fait peur, prenez vos précautions pour qu'il ne puisse vous emporter. » Et ainsi de suite jusqu'à la fin du chapitre.

Ne pensez plus à mon histoire.

Les forêts ici sont comme de vieux amis parce qu'elles me rappellent celles des environs de Paris, et les promenades que nous y avons faites ensemble. Quand nous y reverrons-nous? Quand rentrez-vous? Je voudrais que vous soyez ici aujourd'hui; je chercherais volontiers dans votre esprit, et votre coutume de railler toutes les choses sérieuses, l'oubli de la solennelle souffrance de l'âme. Mais j'ai dit que nous n'y ferions plus d'allusion. Je vous aimerais aujourd'hui aussi follement que *vous*, même plus que *vous*, pourriez le souhaiter. Pourquoi n'êtes-vous pas ici? Vous ne pourriez plus me gronder d'être une statue de marbre, formaliste, froide, sévère; ce serait l'ancien cri poussé de nouveau, mais seulement plus intense; « Je vous aime, aimez-moi en retour! » Ce soir j'ai faim et soif de vous. Je vous aime avec toutes les fibres de mon être, follement, hardiment, avec une insouciance rare que je n'ai encore jamais éprouvée. Ah! je remercie Dieu que vous ne soyez pas ici!

CII

D., 11 Novembre.

J'ai pu me dégager de l'excursion aux lacs d'Italie. Je serai donc à Paris environ dans la première semaine de décembre. *Sempre a te.*

CIII

Paris, 4 décembre 1844.

Il existe dans mon âme aujourd'hui un antagonisme si passionné que je sais bien que la dernière chose que je ne devrais faire serait de vous écrire, et cependant, je vous écris.

J'étais très fâchée contre vous lorsque nous nous sommes séparés. Vous êtes *entêté* à un degré absolument absurde, et avec tout cela vous êtes très dur. Ne savez-vous pas cela? ne pouvez-vous pas le sentir vous-même, sans que je sois forcée de vous le dire? J'ai été très souffrante, et je sais que je suis irritable en un certain degré. Tout me semble marcher de travers et certainement les angles de ma vie sont plus éraillés et plus raboteux qu'ils ne devraient l'être, plus pitoyablement inégaux que ceux d'aucune autre vie.

Pourquoi ne pouvons-nous pas avoir les choses au moment où nous soupirons après elles, avant d'avoir à nous ronger le cœur en vains désirs douloureux, avant que tout le vernis se soit effacé du *gingerbread*, et que le gâteau lui-même soit devenu rassis et moisi? Pourquoi ne le pouvons-nous pas? pourquoi? Vous allez me trouver

ingrate de vous écrire cela, alors que je possède une chose que je devrais apprécier et que j'apprécie vraiment au-dessus de tout, alors que m'est venu le bonheur de vous revoir. Et vous auriez tout à fait raison : je suis ingrate, et, comme je vous le disais, je sens en moi aujourd'hui un antagonisme terrible contre les hommes et les choses. Je me demande pourquoi les femmes désirent souvent être des hommes, tandis que jamais une oreille mortelle n'a entendu un cœur masculin désirer être une femme? Les juifs portent encore plus loin cette idée: dans les services de leurs synagogues, les hommes chantent avec une sentencieuse satisfaction d'eux-mêmes, debout au milieu de l'édifice : « Mon Dieu, je te remercie de n'avoir pas fait de moi une femme ». Au-dessus, dans les galeries où sont reléguées les femmes, on entend chanter sur des tons beaucoup plus humbles : « Mon Dieu, je te remercie de m'avoir faite selon ta volonté. » Je ne suis pas humble aujourd'hui, je ne puis pas me faire l'écho d'un sentiment qui me rabaisserait ainsi moi-même. Il me semble que je consentirais à être *n'importe quoi,* plutôt que ce que je suis. Les fleurs de la vie ont des pétales empoisonnés, leur parfum étouffe au lieu de réjouir. Bref, j'ai affreusement les Blue Devils; aussi n'en n'écrirai-je pas plus long.

CIV

Paris, jeudi 7 février.

Faites-moi savoir comment marche la réception à l'Académie, si toutefois vous avez le temps de m'envoyer un mot.

CV

Jeudi soir, 7 février.

Mes plus chaudes félicitations. Vous voici un académicien de pleine volée. J'étais à votre réception, mais je n'ai pas voulu vous en prévenir parce que vous m'aviez dit que vous seriez nerveux si vous vous imaginiez qu'un ami vous regarde. Mais la chose a marché d'une façon charmante, qu'aviez-vous donc à craindre? Et maintenant, en route pour une bonne longue promenade avec les bottes de sept lieues! Quelle heure préférez-vous?

CVI

D., 15 août 1845.

Je viens seulement de m'installer ici, ayant prolongé beaucoup plus que je ne m'y attendais mes excursions en Allemagne avec Madame de C. Les vieilles demeures ont une familiarité charmante; je suis tout à fait heureuse de m'y retrouver.

Qu'est-ce qu'il y a au dedans de nous qui répond si vite à un toucher du pathétique vrai? Nous lisons un livre qui n'est pas spécialement bien écrit, qui est peut-être plutôt le contraire, c'est-à-dire éminemment sot. Une phrase, une seule petite ligne qui arrive à l'improviste au milieu d'une page, éveille en nous une vive sympathie; des larmes brûlantes viennent à nos yeux, nous sentons un obstacle étrange dans notre gorge. Et c'est encore plus marqué dans la vie réelle, cette prompte réponse au pathétique. J'ai pleuré comme une enfant, cet après-midi,

Une paysanne à qui je m'étais beaucoup intéressée l'été dernier, a épousé une basse et querelleuse brute qui, entre la boisson et son mauvais caractère, lui a rendu la vie malheureuse, et l'a plus d'une fois presque assassinée dans ses éclats de fureur alcoolique. Cette fois, il a fait la chose complètement, il l'a tuée aussi sûrement que Caïn a tué Abel; mais elle, par un mensonge amoureux, elle a persisté à le sauver de la guillotine qu'il méritait justement. Je suis allée voir cette pauvre créature cet après-midi, ou du moins tout ce qui restait d'elle, car elle n'était plus qu'une masse d'os brisés. « Je suis tombée du grenier au foin, madame; c'était si haut que personne n'aurait pu en tomber sans être écrasé; mais je n'entends pas mourir, François est si bon pour moi. » Jusqu'à la fin, la pauvre petite femme a continué de répéter ce mensonge miséricordieux destiné à sauver son mari; et elle est morte en l'ayant sur les lèvres. Ce mensonge l'a-t-il sauvée ou damnée? Qui osera le dire?

La vie et ses problèmes sont trop embrouillés pour moi, et il me semble qu'il n'y a qu'une seule chose dont je sois tout à fait sûre, c'est que je vous aime.

CVII

Paris, 3 septembre 1845.

Dans les douces ténèbres de septembre, je suis restée assise en pensant à vous et à notre hâtive rencontre. Deux de mes amis sont ici malades, et j'ai promis de ne pas partir sans eux pour l'Angleterre. La crainte exprimée dans votre dernière lettre est donc, au moins pour maintenant, sans fondement; lady M. ne pourra pas encore avoir la chance de m'exposer tout de suite ses théories sur

la « bassesse de tomber amoureuse », et moi-même, personnellement, je ne pourrai devenir ni plus ni moins anglaise que je le suis déjà au contact des Anglais. Il n'est pas certain que je puisse rester ici jusqu'au 20, date que vous mentionnez comme celle de votre retour. Je ferai de mon mieux, vous pouvez en être assuré. Prenez soin de vous même et ne travaillez pas trop. C'est très bien de réaliser ce que vous entendez, mais il y a une limite à tout, et je crains que vous ne soyez plutôt porté à la dépasser. Pour moi, je me porte splendidement et le temps est parfait. Si seulement vous étiez ici, quelles promenades, quelles causeries nous ferions! Finissez-en bien vite avec tous vos fatigants vieux députés, et revenez. Vous dites que vous préférez la cour d'un despote au genre d'existence que vous menez à présent. A la bonne heure, il n'y a rien de plus facile à avoir pour vous : j'aurai tout le plaisir du monde à être le despote; la cour sera celle de l'amour, et vous serez premier ministre. Revenez, revenez, et voyez si le poste ne vous convient pas.

CVIII

Paris, 1er novembre 1845.

Il fait trop seul ici sans vous; tout me fait penser au « chill october » qui, lorsque nous étions ensemble, nous semblait seulement trop plein de délices le jour, et de rêves heureux la nuit. Je pars demain pour Londres, pour m'acquitter de mes visites anglaises, pendant que vous vous ensoleillez en Espagne à faire l'amour avec des señoras aux yeux noirs. Faites-moi une longue description du pays; c'est un des nombreux désirs de mon cœur

de le voir. Si vous restez dans le pays des combats de taureaux et des mantilles de dentelles pendant tout le mois de décembre, pour ne revenir à Paris qu'en janvier, je ne serais pas très surprise si vous m'y retrouviez à votre retour. J'ai renoncé aux visites d'Ecosse, il fait trop froid pour aller si loin dans le Nord, et mes amis d'Angleterre auront certes assez de temps pour me voir d'ici à janvier.

CIX

Beechwood Hall, Sussex, 18 novembre.

C'est certainement très agréable de me retrouver parmi de vieux amis et de vieilles scènes, après avoir erré si longtemps, et il est sûr que les Anglais ont amené l'art de vivre à une perfection inconnue dans tout autre pays. J'avoue que je me fais avec joie à la douceur et aux raffinements de tout cela, à ces maisons luxueuses, à ces domestiques bien élevés, à ces chevaux parfaitement dressés, et à cette vie dont tout le travail se réduit à une succession bien organisée de plaisirs. Bien probablement il y a quelque part quelques anicroches, mais elles échappent à ceux qui ne sont que des hôtes dans ces délicieuses maisons de campagne. Il faisait presque noir quand je suis arrivée à la petite station de campagne, à quelques trois milles de ce vieil endroit si fascinant ; mais j'ai trouvé un brougham qui m'attendait, et un grand domestique m'a respectueusement présenté un manteau bien chaud et une couverture, choses très précieuses par ces soirées fraîches de novembre. Après avoir suivi des routes campagnardes, dépassé des cottages modèles, et l'église de pierre couverte de lierre, nous arrivâmes à une longue avenue où

les grands arbres se dressaient comme des sentinelles, et nous sommes enfin parvenus à une porte ouverte, à travers laquelle rayonnait une joyeuse lumière de bienvenue, et où d'autres domestiques nous attendaient respectueusement au bas du perron. L'apparence d'être attendu donne toujours une sensation agréable, aussi souvent qu'elle se renouvelle. La première salle où j'entrai était une salle assez grande et carrée, avec un orgue debout d'un côté, une large cheminée en face, et une ou deux chaises et tables. Une double porte de chêne et de lourdes portières séparent cette salle du salon proprement dit ; un énorme appartement avec deux cheminées, des tapis de fourrures, des divans, des chaises-longues, de hautes plantes et un billard ; les murs étaient formés dans toute leur longueur de placards et de vitres en verre de couleur. Ce salon central s'ouvre sur d'innombrables chambres, dans l'une desquelles j'ai trouvé mon hôtesse et divers membres de la *house-party* autour d'une joyeuse table de thé.

Lady G. est aussi jolie et aussi délicieuse que jamais ; lui semble décidément plus vieux que son âge. La belle Madame W. est ici, ainsi que son mari. La vie de ce pauvre homme est une longue apologie pour les airs stupides qu'elle se donne. Il y a aussi un ou deux hommes de passage, un attaché de l'ambassade d'Autriche, avec une moustache farouche ; un charmant attaché du Foreign Office, et enfin, mais non le moindre, M. Gladstone. Comme il domine les autres mortels ! Je ne l'avais jamais rencontré, et je suis maintenant ravie de ma chance, encore qu'il reste à savoir s'il daignera adresser la parole à un personnage d'aussi peu d'importance que moi. S'il pouvait seulement savoir mon immense admiration pour ses qualités intellectuelles, et le degré de plaisir qu'il me causerait en le faisant, il

n'y manquerait pas. Tout le monde parle de lui dans le pays. Il doit venir plus de monde demain, entre autres une dame américaine qui chante bien. Quelques-uns ici semblent attendre un grand divertissement de cet hôte particulier, et je me sens fortement tentée de lui souffler à l'oreille un mot amical pour la prévenir. Mais l'accepterait-elle comme amical? En somme, je crois l'expérience trop douteuse pour la risquer. Les Américains sont pour moi une quantité si inconnue! Je sens à coup sûr que je vais tirer grand plaisir de ma visite; les éléments humains sont intéressants; et il y a quelque chose de prodigieusement attrayant dans la combinaison de magnificence et de confort, de décence et de manque de convention que présente la vie dans ces grandes vieilles mansions à la Tudor, se dressant au milieu de leurs acres de parcs disposés en pente et boisés. La vie du continent, avec tous ses charmes, n'a rien d'équivalent à cela. D'ici, je compte aller chez lord A., dans le Kent, pas loin d'ici. J'attends avec impatience votre lettre de Madrid, et comme je vous envie les Murillos! *A rivederci.*

CX

Paris, 18 janvier 1846.

Peut-il y avoir quelque chose dans l'existence de moins intéressant qu'une femme qui a mal aux dents ou quelque chose sur la terre de plus désagréable que le mal de dents lui-même? Je me flatte de posséder une jolie dose de courage dans la plupart des choses; mais je me trouve en manquer, je l'avoue franchement, dès qu'il s'agit d'un dentiste et de la dentisterie. Impossible de me risquer à sortir

avec ma dent dans cet état, et je ne puis me résoudre à ce qu'un dentiste la voie.

Comme c'est bon à vous de m'envoyer un si large cadeau pour la pauvre famille dont je vous ai parlé ! Mais je n'aurais dû vous en rien dire : j'avais l'intention de les aider entièrement moi-même, et je regrette de vous avoir dérangé à leur sujet. Vous êtes trop généreux.

CXI

Paris, 10 juin.

Etes-vous meilleur ce matin, de moins méchante humeur qu'hier, moins dictatorial et plus humain ? Je l'espère et cela dans votre intérêt, car comme j'ai l'intention de ne pas vous voir d'ici quelque temps, cela m'est plus indifférent que cela ne doit l'être pour vous. Je vous renverrai les livres un peu plus tard ; j'en ai prêté un à un ami qui ne me l'a pas encore rendu, mais qui promet de le faire avant cette après-midi. Quel temps divin !

CXII

(Lettre perdue)

CXIII

Dieppe, 5 août 1846.

Dans un vieux livre mangé aux vers que j'ai une fois trouvé dans un galetas, avec sa page de titre enlevée, et

le nom de son auteur inconnu, j'ai lu la légende suivante :

« Le monde était tout nouveau, mais il ne se composait encore que de peu de gens, et ceux-ci n'avaient pas encore appris combien de mal, de tristesse et de malheur, la terre peut supporter ; ils gardaient encore quelque chose de la fraîcheur et de la nouveauté joyeuse de la vie. Ils en gardaient trop, au goût de Satan, lorsqu'il quitta son propre royaume un matin, et vint faire une ronde sur la terre. Si peu d'âmes étaient encore descendues en enfer, qu'il avait une masse de temps à dépenser, et il était d'une disposition par trop inquiète et trop énergique pour le dépenser à ne rien faire. Comme il errait par le monde, sa mauvaise humeur s'accrut en voyant combien chaque chose avait un air frais et doux, combien les rares mortels qu'il rencontrait étaient simples, bons l'un pour l'autre, innocemment heureux. « Les choses ne peuvent pas aller ainsi, » s'écria enfin Satan, « ceci est tout à fait mauvais. Je serai dépouillé de la moitié de ma population, si cela continue; l'enfer sera terriblement lugubre, si je ne parviens pas à y faire descendre quelques-uns de ces gens au gentil sourire. » C'était dans un jardin que Satan faisait ces réflexions ; il s'assit pour méditer sérieusement et pour résoudre quelque petit problème capable d'agiter ces mortels placides, afin qu'ils puissent plus vite pécher sur la terre, et échanger leur séjour pour son domaine de là-bas. En règle générale, Satan ne pensait pas beaucoup aux jardins, bien qu'il eût conservé un souvenir plutôt agréable du Jardin de l'Eden où sa première tentative pour séduire une femme avait été assez heureuse. Mais, quant aux fleurs, il les méprisait. Le nom même de « Ne m'oubliez pas » le dégoûtait

roses d'un parfum, après que je les aurai peintes, d'un parfum si doux qu'il trompera le plus savant botaniste. Alors, le travail sera complet, et des millions d'hommes et de femmes descendront chez moi. »

Aussitôt Satan ajouta au bocal et aux brosses un paquet de fine poudre de poussière d'or et sortit de son laboratoire, verrouillant la porte derrière lui. Ses préparations lui avaient pris plus de temps qu'il n'avait pensé et il n'avait pas beaucoup d'instants à perdre s'il voulait arriver sur la terre au seul moment où il lui serait possible de peindre les roses avec succès. Il savait que cette œuvre ne pouvait se faire qu'à la chute du soir, lorsque les fleurs étaient fatiguées et altérées par la chaleur du jour. A ce moment précis, elles boiraient avec joie le doux liquide brûlant, mais si on attendait l'instant où tombe la rosée du ciel, et que les fleurs eussent le temps de la boire, alors ce serait peine perdue de leur offrir le bouillon du diable. Aussi Satan fit-il hâte et parvint-il au jardin juste à temps. Les roses rouges burent avec fièvre la pétillante liqueur qu'il leur offrait : et la couleur s'épaissit jusqu'à prendre une teinte sanglante d'une royale beauté. Les roses roses burent et prirent des tons plus chauds ; les jaunes avalaient avec empressement, et il leur sembla recueillir dans leur cœur un or vivant. Seules, les roses blanches se détournèrent. Elles savaient que le lendemain à l'aube on allait les cueillir pour un enterrement, que des pieds glacés, des mains croisées, et un pur visage plus pâle qu'elles-mêmes ; qu'un corps silencieux et tranquille attendait qu'on le couvrît de ces fleurs à l'odorante blancheur, avant l'instant où, enfermés dans un étroit cercueil, fleurs et corps devaient être à tout jamais écartés de ce gai monde et de la lumière du soleil. Les roses

blanches étaient si tristes à l'idée de ce que leur apporterait le matin qu'elles se détournèrent de Satan et de son bouillon, préférant attendre la rosée perlée des cieux, qu'elles boiraient cette nuit pour la dernière fois. Rebuté par elles, Satan revint aux beautés rouges et jaunes, les saupoudrant à fond de sa poudre, leur donnant tout ce qu'avaient refusé les roses blanches; et avec le reste du liquide que les tristes fleurs funéraires n'avaient point voulu toucher, il colora les brosses à peinture et peignit les feuilles et les pétales, les tiges et même les épines. Ces dernières l'amusèrent infiniment.

« Quand je pense que Dieu, dans le ciel, donne des épines à l'amour, et me laisse le colorer si merveilleusement et lui donner ce parfum enivrant! Sa part dans le cadeau se bornera à piquer et à faire souffrir; tandis que la mienne apportera les farouches délices et le bonheur aux hommes et aux femmes d'abord, et ensuite apportera les hommes et les femmes chez moi, là-bas. Ha, ha, vous êtes un diable bien fin, Monsieur Satan, je vous fais mes compliments! »

La légende s'arrêtait là, ou plutôt le livre était déchiré et les dernières feuilles manquaient, de sorte que je n'ai pu en lire davantage; mais je n'ai jamais oublié l'histoire et j'ai souvent songé à vous la raconter. C'est un diable bien fin, monsieur Satan, cela n'est pas douteux.

Je suis arrivée ici comme l'année dernière, c'est-à-dire tard, je crains que mon retour à Paris n'en souffre. Il y a ici diverses personnes agréables, et je m'y amuse; mais je n'oublie pas de m'enquérir d'une lettre de vous lorsque vient la poste. Quand comptez-vous venir à Paris? Prenez soin de vous et *ne cueillez pas trop de roses.*

CXIV

(Lettre perdue)

CXV

Dieppe, 20 août 1846.

Cela devient de plus en plus amusant ici, et je m'intéresse à observer plusieurs amourettes sur diverses scènes. L'une a atteint à un degré où la Cour des Divorces est l'unique solution possible; une autre promet un divertissement considérable lorsque l'époux attendu arrivera sur le théâtre; une autre donne déjà espoir de fleurs d'oranger et de décisions matrimoniales; il y en a une quatrième qui est triste. C'est une vieille histoire affreusement monotone, mais cruellement pitoyable. Les méchants s'étaient associés, et les bons s'en sont aperçus trop tard. Il n'y aura pas d'esclandre, rien n'arrivera; mais quatre vies vont être, ou plutôt sont, à jamais obscurcies. L'un des hommes va recourir, pour se consoler, à l'ambition; l'autre, sans doute, à la boisson. L'une des femmes fatiguera le ciel de prières jusqu'à ce que, par pitié, le ciel la laisse entrer; l'autre deviendra de plus en plus dure, sans jamais pécher réellement, mais faisant plus de mal par sa froide bonté que n'en peuvent commettre maints pécheurs. Je les observe l'un après l'autre; je vois comme la vague monte, se brise sur le rivage et roule de nouveau à la mer; et je vois décidément que la plus triste chose dans la vie est son effrayante monotonie. Etes-vous à Paris? Faites-le-moi savoir. Je ne puis y aller maintenant. Cela vous ferait-il plaisir si je pouvais venir?

CXVI

Dieppe, 1er septembre.

Un mois nouveau a commencé aujourd'hui et je suis encore ici. Votre tableau de Paris était lugubre, il ne m'a pas tentée. Je crois que l'on est presque plus délicieusement isolé avec une personne dont on se soucie, quand on est au milieu d'une foule et d'un tourbillon, que quand les deux âmes sont seules maîtresses de la situation. Peut-être est-ce cette subtile distinction qui me fait rester ici. Elle est presque digne de vous. La mer me semble, au moins en cet instant particulier, suffire à tous mes besoins. Il reste fort peu de monde sur la plage, personne qui m'intéresse. Les amourettes et leurs *dramatis personnæ* respectives sont parties pour d'autres rivages; la plage est déserte, les chambres du casino vides, même les petits chevaux ne courent plus pour les joueurs indifférents. Il ne reste que la mer et moi, et nous sommes bons amis. Quand je suis heureuse et que je trouve la vie toute couleur de rose, la mer danse et pétille et rit joyeusement avec moi. Quand je souhaite dormir, elle barbotte gentiment à mes côtés, et me murmure une musique de petits glouglous qui fait aller mes rêves d'une façon unie et cadencée; et lorsque je sens que nul don dans la vie n'est aussi bon que la force d'agir et d'oser, de batailler et de conquérir, la mer saute, gronde et s'élève en hautes et puissantes crêtes, effaçant tout ce qui est faible, pendant qu'elle roule avec un fort bruit de tonnerre. Jamais je n'ai eu un ami aussi sympathique que la mer. Jusqu'à ce que nous nous querellions, la mer et moi, je resterai ici. C'est donc ici que vous devrez m'écrire, et il faudra vous priver de moi pendant que j'aime la mer,

CXVII

***, 10 septembre.

Il m'a tout de même fallu me séparer de la mer, un télégramme m'ayant mandée dans ce lieu délaissé de Dieu. Seigneur, comment peut-il se faire que des gens vivent en province! C'est affreux! J'ai précisément l'espoir que Paris me verra vers la fin de ce mois, ou, au plus tard, dans la première semaine d'octobre. Je promets d'être alors charmante pour vous; et comme ce sera bon de nous retrouver ensemble! Vous dites que vous faites mon portrait, ou plusieurs portraits de moi. En quel costume m'avez-vous mise; est-ce en grande toilette ou en négligé, ou quoi? Je me demande si je pourrai supporter l'existence dans cet affreux endroit jusqu'en octobre? Si seulement je puis le faire sans outrager les sentiments de ma riche belle-mère, qui m'a promis de me laisser sa précieuse collection de porcelaine, c'est tout ce que je puis demander.

CXVIII

***, 15 septembre.

Ne comptez pas que je vous écrive; je n'ai aucune idée, je suffoque, et si je reste ici plus longtemps, il faudra que je fasse la cour au curé! Je l'aurais fait déjà, seulement il louche. Ma belle-mère s'imagine qu'elle est phtisique et redoute un courant d'air; sa dame de compagnie est réellement phtisique et parle plus bas que son souffle. La porcelaine est d'une beauté affolante, sans

quoi je ne supporterais pas de rester ici un jour de plus. Je ne me suis jamais souciée beaucoup de ma belle-mère; c'est une « précieuse ». Je plains la pauvre dame de compagnie, seulement, ma sympathie l'effraie plus qu'elle ne lui plaît; elle en a eu si peu dans sa vie, la pauvre créature, qu'elle ne peut comprendre ce que c'est. Le curé vient confesser les deux vieilles âmes, et il cherche à me confesser aussi; son instinct lui dit sans doute que s'il pouvait le faire, il aurait la demi-heure la plus vive qu'il ait passée depuis longtemps. Oh! comme il faudra que vous me gâtiez à mon retour à Paris pour me récompenser de mon purgatoire dans ce vieux château moisi avec deux invalides et un prêtre qui a les yeux de travers. S'il n'y avait pas, pour remplir la place, cette exquise porcelaine, je prendrais congé à la française.

. . . . . .

CXIX

Paris, 8 octobre 1846.

Eh bien, avez-vous été content de me voir si heureuse de me retrouver avec vous! Vous voyez que la famine que j'ai subi dans le Purgatoire a réagi en votre faveur; et vraiment j'étais si affamée d'une petite vie qui me valut réellement la peine de vivre que je n'ai pu résister a rien de ce que vous aviez à m'offrir. La pluie tombe en longues lignes droites, avec des gouttes presque collées l'une à l'autre. J'aime un jour de pluie parfaitement désespéré comme celui-ci qui n'offre rien d'incertain ou de douteux, et qui se verse constamment, délibérément, disant : « J'entends pleuvoir jusqu'à ce que je sois fati-

tigué, et rien de ce que vous pourrez faire ne m'arrêtera. » Il y a dans une pluie de ce genre quelque chose de décidé qui force, malgré tout, l'admiration.

Ce nouveau ténor, qui a chanté l'autre soir aux Italiens est en passe de devenir un succès. Les journaux sont remplis de ses louanges et lui prophétisent des merveilles. Paris se remplit, et il y a ici des quantités d'Anglais. Adieu, je suis fatiguée.

CXX

(Lettre perdue.)

. . . . . .

CXXI

Londres, 24 février 1848.

Je n'ai toujours pas de nouvelles de mon frère et suis terriblemeut anxieuse. Que vous semble du nouvel ordre de choses et va-t-il durer? Je suis très anxieuse d'arriver à Paris.

CXXII

Londres, 2 mars.

Quelques amis partent demain et je me suis arrangée pour faire la traversée avec eux. Faites que je vous voie ou bien demain soir tard, ou le jour suivant, aussitôt que vous pourrez.

CXXIII

Paris, mars 1848.

Non, heureusement, je n'ai rien perdu à la faillite de MM. ..., mais depuis que je vous ai vu, quelques amis m'ont presque persuadée de quitter Paris tout de suite. Ils pensent que les choses vont devenir plus sérieuses, et qu'une révolution est inévitable. Paris serait-il sûr en ce cas ? Je ne voudrais pas vous laisser ici et moi-même m'en aller ; je ne puis pourtant guère donner cela comme raison pour rester. Conseillez-moi.

CXXIV

Paris, vendredi, 10 mars.

Mon mal de gorge s'empire par ce temps, et je n'ose sortir. Ecrivez-moi.

CXXV

Paris, 12 mai.

Je pars pour quelques jours avec Madame de C... qui affirme qu'une « cure de lait » remettra ma gorge en rien de temps. Je souhaite de pouvoir revenir et de trouver les troubles politiques finis. Au revoir.

CXXVI

H..., 14 mai.

Maintenant que je suis ici, je passe mes heures à souhaiter mon retour à Paris. Les temps sont trop excitants pour qu'on s'éloigne du centre d'action. Madame de C... avait cependant raison en une chose : la cure de lait a profité à ma gorge, je vais presque bien. Faites-moi savoir ce qui se passe à la Chambre. J'espère vous voir samedi.

CXXVII

(Lettre perdue)

CXXVIII

Londres, 29 juin 1848.

Il me devient insupportable de me voir loin de vous lorsque vous m'écrivez de tous ces horribles carnages et sang répandus autour de vous. J'entends des coups de canon dans mes rêves, et je m'imagine vous voir atteint, sanglant, et mort, et entouré de toutes les horreurs concevables. Ici, à Londres, l'idée d'aller à Paris en ce moment est une folie qu'on n'ose pas avouer ; mais il faut que je trouve par quelque moyen une raison plausible pour le faire sans courir le risque d'être envoyée à Bedlam ; car j'ai besoin de vous voir. Vos lettres sont ma seule consolation, mais une consolation assez triste, remplies comme elles sont de ces détails affreux. Prenez bien garde : je suis sûre que vous courrez un grand nombre de risques inutiles.

CXXIX

Londres, 6 juillet.

C'est plus que vexant, mais je ne puis partir maintenant. La saison est très gaie, et presque sans le savoir, certainement sans le vouloir, je suis enfoncée jusqu'aux genoux dans des engagements de société. C'est un ennui, mais sans remède. Je ne me fais pas à l'idée de la France devenue une république; toutes ses traditions sont opposées à une telle forme de gouvernement; tout son charme réside dans l'atmosphère que lui font les cours et les rois, et une noblesse ancienne. Ici, on parle ouvertement de la faiblesse et de l'hésitation du roi, et l'on pense que, s'il avait montré plus de fermeté, il aurait pu conserver son trône. Les exilés royaux vont, je présume, trouver éventuellement une demeure dans cette « *tight little island*, » qui se maintient à travers les guerres et les bruits de guerre, et qui garde toujours sa couronne sans s'inquiéter de savoir si les autres tombent ou sont échangées pour le bonnet rouge de la « Liberté ». Pourquoi ne pourriez-vous pas venir un peu à Londres? je suis sûre que cela vous amuserait et que le changement et le repos vous feraient du bien.

CXXX

Londres, 13 juillet 1848.

Je suis absolument effrayée de ce qui peut arriver demain; je vous en prie, envoyez moi une dépêche ou écrivez de suite. Il est sûr qu'il y aura une émeute, et vous semblez avoir un talent spécial pour vous trouver

au plus épais de ces sortes de choses. Je serai de retour dans six semaines au plus tard, espérant que les choses s'aplaniront d'ici-là, de façon que nous puissions faire nos promenades en paix. Quelle sorte de chose égoïste est une créature humaine; je crains bien de penser davantage à nos promenades qu'au bien de tout un pays, mais c'est comme cela. Comme vous pouvez l'avoir deviné, vous qui me connaissez si bien, je suis infiniment mécontente de moi ce soir; vous allez me trouver égoïste de ne pas abandonner mes amusements ici (et franchement je m'amuse beaucoup). Tout en me sentant coupable de ne pas le faire, je ne puis trouver le courage de rompre et de venir. Mais fixons la date environ dans six semaines, et c'est avec grand plaisir que j'accepte votre invitation à déjeuner avec lady...

CXXXI

(Lettre perdue)

CXXXII

(Lettre perdue)

CXXXIII

Ferndale (sur la Tamise).

Londres était si chaud et si désert que je suis descendue ici la semaine dernière avec les R..., et je resterai avec eux jusqu'à ce que je puisse partir pour Paris. Inutile de vous mettre hors de vous parce que je ne viens pas et

plus inutile encore de me faire des reproches comme vous le faites. Je dépends entièrement de quelques hommes de loi qui m'assistent actuellement dans une affaire; et si vous voulez savoir ce que signifie réellement le mot *aggravation*, faites la connaissance d'un homme de loi anglais. Tout ce que je puis faire est de prier pour demander de la patience, et de ramer sur la rivière avec l'homme de meilleure mine que je puis trouver pour m'accompagner. Et le nombre n'en est pas restreint; ce joli endroit est assez près de la ville pour permettre à des gens infortunés qui sont retenus à Londres d'y descendre, de dîner et de dormir, ou bien d'y rester depuis le samedi jusqu'au lundi; et des flots continuels de cette espèce vont et viennent. Mme R. m'assure en confidence que ceci est la seule vie réellement amusante qu'elle connaisse, infiniment plus agréable que celle de Londres même; et de fait elle n'est pas mauvaise, pourvu que l'on sache trouver la compagnie qui vous convient. Si je pouvais vous voir remonter la pelouse, et si, après une agréable causerie à l'heure du thé, sur l'herbe, sous les chênes, je pouvais ramer pour vous sur la rivière jusqu'à l'heure où il me faudrait courir pour m'habiller pour le dîner, ou si je pouvais me faire conduire en bachot, paresseusement le long des bords, tandis que je vous dirais combien vous m'avez manqué, en dépit de mes amusements de Londres, je trouverais, moi aussi, cette vie aussi agréable que le fait Mme R.; mais comme je ne puis faire tout cela, et que je suis au contraire anxieuse et inquiète de m'en aller, malgré vos doutes sur ce sujet, la paresseuse tranquillité de ces pelouses pleines d'ombre, et les continuels canotages ne me ravissent pas autant qu'ils feraient en d'autres circonstances. Vous me dites

que vous pouvez me donner jusqu'au 25, à trois heures et pas une heure de plus. Je sens comme si on avait mis un pistolet contre ma tête; c'est une sorte d'affaire de « la bourse ou la vie », tant vos paroles sont péremptoires. Si je pouvais seulement communiquer cette impression saisissante à l'homme de loi, il y aurait quelque espoir, mais je désespère de le démonter, et je me sens à peu près aussi gaie que la rivière lourde, brune et lente auprès de laquelle je suis assise.

Nulle trace d'un bateau, nul son d'une voix humaine, nul reflet de soleil. La nature entière est d'une humeur décolorée et neutre qui abat, et je me sens plus neutre plus lourde et plus abattue que la nature. J'en viendrai à pleurer si je continue d'écrire. Je me plains moi-même et je crois que la chose la plus sage que je puisse faire est de vous dire adieu et d'aller manger un *luncheon*.

CXXXIV

D., 21 août.

J'ai dû venir ici à l'impromptu et très inopinément; mais cela me met un petit peu plus près de Paris et tout changement était le bienvenu, tant je devenais inquiète sur les bords de cette lente et brune rivière. Je crains bien que, au fond de l'inquiétude que je ressentais à Ferndale, il n'y ait eu un sentiment horriblement humain, un sentiment humiliant à avouer, mais très réel. Chacun, excepté moi, jouissait de la vie à sa façon ; il y avait de tels lots de bons moments dans l'histoire et je n'y étais pas ! Vous voyez que c'est là toute la différence. Personne n'aime voir les gens s'amuser au-

tant que moi, pourvu toujours que j'aie un « *good time* » aussi et que je ne sois pas réduite à assister au « *good times* » d'autrui. J'espère que vous saurez apprécier l'honnêteté de cet aveu, et que vous pourrez suffisamment lire entre les lignes pourquoi il m'était impossible d'avoir un bon temps à Ferndale, tandis que votre Révérence était à Paris. Si ceci n'est pas une délicate façon de dire beaucoup de choses dans un espace relativement petit, c'est alors que j'ignore l'art du discours. Vendredi, ou au plus tard lundi, on me reverra à Paris. Adieu.

CXXXV

Avenue Joséphine, Paris, 4 novembre 1848.

Comme le temps me semble long depuis la dernière fois que j'ai pris la plume pour vous écrire. C'est une sensation tout à fait étrange, mais si vous allez être malade, et perdre ce fragile temps d'automne qui était fait pour nous promener, le moins que je puisse faire est d'essayer de vous égayer sur le papier. Je suis encore un peu sourde par l'effet des coups de feu, et les canons m'ont d'abord effrayée. Etre à Paris maintenant ressemble assez à la vie qu'on aurait sur le haut d'un volcan capricieux, et je ne suis nullement certaine de trouver la situation amusante.

De toutes les bizarres collections de gens étranges, la plus bizarre est certainement celle qui est réunie dans cette maison. Jamais encore je n'avais demeuré dans une pension anglaise à Paris, et puissé-je n'être jamais assez faible d'esprit pour y demeurer de nouveau. Les expériences extraordinaires qu'ont eues ces gens-là et qu'ils

vous répètent et détaillent jusqu'à ce que les oreilles vous en tintent, conviendraient uniquement à une nouvelle édition des *Mille et une Nuits*. Il y a une veuve anglaise avec ses deux filles, qui raconte que tous les petits princes en Italie ont essayé d'épouser l'une ou l'autre des jeunes filles pendant le dernier hiver qu'elles ont passé à Florence. Il y a une jolie dame Américaine, bien trop jeune et trop jolie pour être laissée à sa propre direction, qui parle pathétiquement de combien « *terriblement* Charlie lui manque »; mais ses affaires le retiennent à New-York, et elle croit de son devoir d'élever son enfant ici, pour qu'il puisse apprendre correctement la langue.

L'enfant est un bébé de trois ans, le plus véritable petit turc que j'aie jamais rencontré; et il apprendra bien d'autres choses encore que la prononciation correcte de la langue, si sa maman veut rester assez longtemps à Paris, ce qu'elle fera très volontiers, je crois. Il y a un Allemand maladif qui donne des leçons d'espagnol (avez-vous jamais rencontré un Allemand qui ne vous ait pas assuré qu'il était capable d'enseigner la langue d'un pays étranger, mieux qu'un indigène de ce pays?), et qui croit de son devoir de faire avant le temps l'expérience des sensations. Sa dernière expérience sentimentale a été d'aller à la Morgue, et comme cette visite lui avait si complètement enlevé l'appétit qu'il ne pouvait pas manger, il s'est mis généreusement à nous enlever le nôtre, en nous racontant ce qu'il avait vu sur les dalles de marbre sous les jets d'eau. Vous savez que c'est à dîner seulement que je vois cette ménagerie humaine; et je trouve qu'une fois par jour m'en donne bien assez. La dame de la maison s'assied à la tête de la table dans une toilette de soie moirée, un petit bonnet ruché, tout en dentelle blanche et

en rubans rouges, sur la tête ; elle porte des gants dont les doigts sont coupés, et laisse voir des bagues très ornées. Est-ce qu'elle a brûlé ses mains à ses débuts dans la vie en qualité de fille de cuisine, ou bien s'imagine-t-elle que c'est une mode purement française et qu'il faut la suivre strictement en France ? je ne puis le dire. Elle donne aux dames autour d'elle les adresses des meilleurs magasins, c'est-à-dire de ceux probablement qui lui donnent une commission sur les achats qu'on y fait ; elle offre d'accompagner les hommes au Bon-Marché, ou de leur acheter leurs flanelles d'hiver. Après le dîner, elle préside une table de thé dans le salon, distribuant à neuf heures un thé très faible, tandis qu'elle entretient la conversation. Il y a un homme délicieux. C'est, pour le dire sans cérémonie, le menteur le plus stupéfiant que j'aie jamais rencontré, mais il ment d'une façon si charmante, avec tant d'abandon et de joyeuse confiance, que sa conversation est des plus rafraîchissantes. C'est un Américain, un homme de l'Ouest, étonnemment étranger à toutes les conventions. Il a été en plus de pays dans un petit espace de temps qu'aucun individu avant lui, du moins il le dit; il décrit aussi bien ce qu'il n'a pas vu que la généralité des gens les choses qu'ils ont vues de leurs propres yeux ; il les décrit même beaucoup mieux, en y insérant adroitement des anecdotes caractéristiques, des fuites qui n'ont tenu qu'à un cheveu, ou des rencontres palpitantes d'hommes ou d'animaux, toutes choses que chacun sait être des impossibilités matérielles ou morales, mais qui amusent chacun tout comme si elles étaient vraies, simplement à cause de la manière de les raconter.

Envoyez-moi une ligne pour me dire que vous allez mieux. Toujours à vous.

CXXXVI

Paris, 30 mai 1850.

Un mot d'adieu, bien qu'il y ait si peu de temps que nous nous sommes parlé « *face to face* ». Ne soyez pas trop radical au moment de toucher le sol anglais; jouissez des bons dîners qu'on ne peut manquer de vous offrir et acceptez de bonne grâce les compliments qu'on ne peut manquer de vous faire. Rappelez-vous que lorsque les Anglais disent une politesse, il est général qu'ils la pensent. Vous m'avez un peu effrayée ce matin avec votre foi désespérée dans la Liberté, l'Egalité et la Fraternité, ce qui ne vous empêchait pas d'être dans un état d'esprit agressif qui vous a fait paraître dangereux à mes yeux! Ecrivez-moi toutes vos impressions. Comme vous allez trouver odieux un dimanche anglais!

CXXXVII

Paris, 12 juin.

Votre lettre de Londres datée du 1er, m'a infiniment amusée. Je suis heureuse que vous ayez trouvé une issue pour vos sentiments à Hampton-Court, et que vous n'ayez pas permis à l'atmosphère du « Jour du Seigneur » de vous conduire au suicide. Pour si fort que j'aime Londres, je vous avoue que les sabbats y sont une épreuve cruelle. Vous ne me dites pas de qui se composait votre *party*, vous contentant d'écrire « nous » : et je sais par expérience qu'un jour à Hampton-Court peut être tout à fait délicieux ou tout à fait le contraire, suivant la com-

pagnie dans laquelle on se trouve. Je vois par les journaux que le temps est froid en Angleterre, tandis qu'il est ici très aimable; mais je ne veux pas détourner votre attention des cathédrales et de l'architecture en vous rappelant les réminiscences troublantes des temples de la nature, etc., etc. Plus vous mettrez de soin à observer les édifices là-bas, plus vous serez vite en état de revenir ici à nos bois et à nos forêts; je sais cela, et je me garderais d'un seul mot qui puisse prolonger votre séjour. Adieu.

CXXXVIII

Paris, 3 juillet 1850.

Le temps seulement que cette dernière lettre vous parvienne avant votre retour; avec quel plaisir je vous l'écris! Votre aventure de l'homme de la cathédrale de Salisbury, à qui vous avez donné une demi-couronne et qui s'est trouvé être la personne pour qui vous aviez une lettre de recommandation, m'a paru très drôle. Mais pourquoi, au nom de tout ce qui est extraordinaire, cet homme a-t-il gardé votre argent lorsque la méprise fut découverte? Sa conduite me paraît plus que singulière. En voilà assez jusqu'à ce que nous nous voyions. Ah! combien heureuse, combien très heureuse je serai de vous revoir!

CXXXIX

D., samedi 13 juin 1851.

J'ai sincèrement la confiance que votre mère va bien : n'oubliez pas que s'il y a quelque chose que je puisse lui

envoyer, quelque chose dont elle ait envie et que je puisse faire pour elle, vous avez à me le faire savoir. Vous avez dû être affreusement inquiet à cette dernière attaque, et je n'ai pas cessé un moment de sympathiser avec vous. Le coussin est enfin terminé, et je l'envoie ce matin. Reposez parfois votre tête sur lui, et déchiffrez le dessin symbolique. Vous y reconnaîtrez l'arbre, le chêne aux branches ombreuses, la figure dans le lointain, et le froid ciel de décembre. Ai-je besoin de vous expliquer davantage le conte que dit le dessin, ou sa fin?

CXL

*** 18 juillet 1851.

Combien j'ai été heureuse de pouvoir revenir à Paris de D. et de vous voir si souvent pendant ces trois dernières semaines; car maintenant j'ai été mandée ici : la pauvre vieille belle-mère est réellement mal cette fois et ne tardera pas, j'imagine, à suivre dans un meilleur monde sa défunte dame de compagnie. Si elle continue à traîner, il me faudra rester avec elle, et je ne pourrai être à Paris pour vous y rencontrer à votre retour de Londres. Cela ne vous plaira pas, je le sais, mais encore bien moins à moi-même. Si vous aviez été à Paris le jour de mon départ, j'aurais pu au moins vous dire adieu avant de partir, mais cela même n'était pas possible, vous le comprendrez. A bientôt, j'espère.

CXLI

Paris, jeudi, 2 décembre 1851.

Je suis terrifiée et donnerais beaucoup pour n'être pas

ici. Les gens semblent être devenus fous, et on dit que les soldats tirent sur la populace dans toutes les directions. M. G. ne nous permet pas de nous hasarder dehors, mais lui-même sort de temps à autre et nous apporte les nouvelles. Je suppose qu'il n'y aura aucune chance d'entendre parler de vous aujourd'hui, mais si c'est possible faites-moi tenir ce soir une petite ligne pour me dire au moins que vous êtes en sûreté.

P.-S. — On vient à l'instant de rapporter le concierge dangereusement blessé. Pour l'amour de Dieu, soyez prudent!

CXLII

Paris, vendredi, 3 décembre 1851.

Votre billet m'est arrivé sans encombre la nuit dernière: il m'a trouvée attendant anxieusement des nouvelles de vous. Qu'est-ce que ce qu'on dit du Président, et est-il vrai que Cavaignac et Thiers soient parmi les personnes arrêtées? Est-ce que Paris va être mis en état de siège? Je vous envoie ce mot par M. et lui ai dit de me rapporter votre réponse s'il peut vous trouver. Je me sens punie du vœu que j'ai si souvent exprimé d'être sur les lieux si quelque chose de violent arrivait ici, pour en être témoin. J'ai eu tort, ce que je désirais voir en fait d'agitation politique, je l'ai vu, et un coup d'Etat suffit pour une vie entière. Il est cruel d'être assise tranquillement chez soi, et de n'apprendre les choses qu'à distance. Je vous envie d'être sur les lieux, et d'être au plus épais de la lutte; mais je vous en conjure de nouveau, soyez prudent!

CXLIII

Paris, 23 mars 1852.

Une des meilleures amies que j'ai eues, peut-être la meilleure, vient de mourir. Combien les mots sont simples à écrire, combien indicible est la profondeur de leur signification, et l'infinité de la perte qu'ils représentent! Le monde semble aujourd'hui si lugubre; la vie apparaît comme une si amère duperie, et ce qui est encore à voir s'aligne dans un si vrai et si triste néant! Pourquoi faut-il que ceux dont on a ici le plus grand besoin soient les premiers à partir! Je me sentais forte rien qu'à être auprès de cette amie; elle jouait son rôle dans la vie si bravement depuis l'instant où la vie lui avait confié un rôle; ne reculant jamais devant la tâche qui lui était imposée, quelle qu'elle fût, ne faisant jamais défaut aux autres, si dure que fût l'épreuve réclamée de son amitié. Personne ne m'a jamais aidée comme elle m'a aidée, et je suis loin d'être la seule à pouvoir dire cela d'elle. Personne n'eût jamais de plus cruelles épreuves, des droits plus grands aussi; mais avant que la fin fût venue elle avait triomphé de tout. Le temps et la souffrance, la souffrance et le temps, lui avaient enfin apporté la rédemption; mais elle lui est venue du conflit qui s'est livré silencieusement en elle, non de lamentations et de gémissements extérieurs. Ma perte est très grande, et ce soir je me sens toute finie. Il me semble même que je ne pourrais en ce moment supporter votre présence; il faut qu'une âme reste seule lorsque vient une grande épreuve. La coupe de l'affliction est trop petite pour être partagée à deux : elle n'est remplie que pour un seul. Adieu.

CXLIV

Paris, 22 avril 1852.

J'ai suivi avec un vif intérêt le cours de cette affaire Libri, et à chacun de ses degrés je me sens plus fière de vous. Vous comprenez vraiment le sens du mot amitié. Comme vous êtes ferme et loyal ! sans vous laisser influencer par l'opinion de personne, ni guider que par ce que vous sentez être le bien ! Cela vous sera-t-il de quelque aide, à travers les affreux ennuis de l'affaire, de savoir que j'approuve bien chaudement et bien cordialement tous les pas que vous avez faits, que je sympathise avec vous, vous aime, et suis fière de vous ?

CXLV

Paris, 23 avril.

Si vraiment ils vous condamnent à la prison, faites-le moi savoir tout de suite. Venir vous y voir? Mais certainement. Arrangez-vous pour m'obtenir la permission de le faire, et dites-moi s'il y a quelque chose que je puisse entreprendre pour vous pendant cette ennuyeuse affaire. C'est M. Libri qu'il faut féliciter d'avoir un ami tel que vous. Disposez de moi, de toute façon, et croyez que vous avez tout mon amour et toute ma sympathie.

CXLVI

Paris, samedi matin, 2 mai.

Mon pauvre ami, votre billet vient de m'arriver. Que

puis-je vous dire? que peut-on vous dire en un tel moment? Je sais combien profond était votre attachement à votre mère, et bien que sa mort n'ait pas été inattendue, y a-t-il jamais un avertissement qui nous prépare à ces séparations, qui nous laissent si pauvres, si dépourvus d'amour, dans un isolement si désolé? Je ne le crois pas. Aucun amour sur la terre ne peut être aussi pur que celui d'une mère pour son enfant, et son infinie tendresse et sa sainteté doivent, je pense, durer toujours, et rester autour de lui comme un bouclier invisible, béni, même après que leur expression corporelle a été réduite au silence.

Dans la première douleur de la perte, nous ne pouvons admettre qu'il vaille mieux pour ceux qui s'en vont de s'en aller que de rester auprès de nous ; mais cette certitude, lorsque l'amour est réel comme était le nôtre, finit avec le temps par apporter avec elle la paix et le soulagement. Vous m'avez si fortement secourue par votre amitié lorsque, il y a peu de temps, le chagrin s'était si cruellement abattu sur moi, permettez-moi d'essayer de vous secourir, maintenant que je sais combien votre propre cœur doit être triste et blessé et chargé de douleur. Votre amie toujours.

CXLVII

(Lettre perdue)

CXLVIII

Paris, mercredi matin.

Je vais penser à vous toute la journée. Faites-moi con-

naître le verdict dès le premier moment où cela vous sera possible. Si réellement ils vous envoient en prison, ce sera une honte pour les juges, mais cela prouvera seulement que jamais homme n'a été un ami aussi ferme que Prosper Mérimée. Comme M. Libri devrait être fier. Et combien je suis fière de pouvoir proclamer Prosper Mérimée comme *mon* ami !

CXLIX

Mercredi soir.

Les misérables ! ! ! Quinze jours de prison et mille francs d'amende ! Faites-moi savoir quand et où vous pourrez me voir. Votre amie qui honore la loyauté et vous reste loyale.

CL

Paris, 31 mai.

Je me sens terriblement coupable de respirer ce vivifiant soleil, tandis que vous êtes derrière des barreaux ; de me porter bien et d'être presque gaie, alors que j'ai à me promener seule et que vous ne pouvez vous promener. Ce doit être l'orgueil que je ressens à entendre parler de vous comme on le fait, comme on ne peut s'empêcher de le faire : car il n'y a qu'un seul avis sur votre loyauté, votre courage et votre sang-froid pendant toute cette affaire Libri.

Mais quel imbroglio que ce monde, où de telles choses sont possibles ! J'espère que vous avez reçu le livre hier ? Faites-moi savoir quand vous en aurez fini avec Beyle. Pensez que nous ne pouvons pas même nous quereller !

CLI

*** 11 septembre.

Pendant que vous êtes à errer en Touraine, j'ai décidé que ce serait une excellente idée pour moi d'aller présenter mes respects à ma belle-mère et, en même temps, de jeter un regard sur ma future porcelaine. Elle va bien, la porcelaine, non la belle-mère : celle-ci est aussi méchante et aussi désagréable que peut l'être une revêche vieille femme qui devrait mourir et ne meurt pas. Nul n'a plus de vénération pour la dignité de la vieillesse, les boucles argentées et le reste, que moi ; et j'aime par dessus toute chose une belle vieille dame qui sait s'attirer l'amour et le respect par une gaîté et une douceur calmes, en s'approchant du terme d'une longue vie. Mais je vous le demande, est-il possible de s'intéresser à une vieille créature querelleuse, égoïste, qui demande toujours des sympathies pour des maladies imaginaires, tandis qu'elle est saine comme un vieux cheval de haquet, et qui n'a pas parmi toutes ses dispositions une seule qualité aimable ? Non, c'est la porcelaine, et rien que la porcelaine, qui vaut mes amitiés les plus extérieures à cette détestable vieille dont je porte le nom et qui, dans mon enfance, entreprit de renoncer en ma faveur au monde, à la chair et au diable. J'imagine qu'elle y aura été amenée par l'espoir que ma part de ces vanités lui reviendrait, car elle est liée aux choses charnelles jusqu'au bout de sa longue vie tyrannique et inutile. Je sais que c'est par ses seules tracasseries qu'elle a fait périr la malheureuse femme qui avait à vivre avec elle, car jamais, dans tout le cours de mon expérience, je n'ai vu femme aussi passée maîtresse dans cet art. En

dépit de son assurance du contraire, elle est parfaitement capable d'altérer son testament au dernier moment et de léguer ce Sèvres exquis à quelque autre chose ou personne que moi ; de là mes pélerinages de pénitence en ce lieu lugubre et mes efforts à être *entertaining* pendant mon séjour. Je ne serai pas capable, pourtant, de restreindre mon humeur plus d'un ou deux jours. Je pense que j'irai alors en Angleterre, peut-être en Ecosse, pour faire quelques visites, en priant dévotement qu'une bonne Providence veuille réunir ma belle-mère à ses pères avant qu'il ne soit temps pour moi de revenir ici. Ecrivez-moi de tout ce que vous voyez et faites, et regrettez-moi, désirez-moi, comme je fais pour vous à chaque heure de chaque jour.

CLII

(Lettre perdue)

CLIII

Londres, 30 septembre 1852.

Pourquoi vous acharner à voyager, alors que vous n'êtes pas en état de le faire? Votre lettre m'a causé la plus vive anxiété, et ce que vous me dites de l'attaque subite qu'il semble que vous ayez eue, m'a rendue tout à fait misérable. C'est très mal à vous d'agir ainsi : revenez à Paris, j'abandonnerai mes visites et irai vous y rejoindre à la date que vous m'indiquerez. Je vous ai écrit pour le jour de votre anniversaire de naissance, mais vous ne paraissez pas avoir reçu ma lettre : nos épîtres se seront croisées. Allons, soyez raisonnable . . . . . .

. . . . . .

CLIV

(Lettre perdue)

CLV

Paris, 10 octobre 1853,

Vos deux lettres, l'une de l'Escuriale datée du 5 octobre, l'autre de Madrid le 25 octobre, me sont arrivées ensemble ce matin. Avez-vous donc porté la première dans votre poche jusqu'à ce que vous lui ayez trouvé un compagnon de voyage, ou bien est-ce que le service de la poste en Espagne est tout à fait désordonné? Enfin, les voilà toutes les deux, et quelque chose de plus en vérité, car elles m'ont apporté un grand plaisir. Vous me dites que s'il est quelque chose que je désire, je n'ai qu'à parler; l'offre est trop noble pour que je ne m'empresse pas d'y répondre. Je désirerais beaucoup un éventail espagnol dans le genre de celui de Mme de C., celui dont vous m'avez dit l'histoire. Rapportez le mien et je vous en remercierai avec effusion. La petite fleur que vous m'envoyez dans votre seconde lettre a encore un doux et faible parfum, et, je puis m'imaginer qu'elle me transmet dans son odeur quelques-unes des pensées que je sais que vous avez eues en me l'envoyant. Merci, mon ami. Les années, en passant, ne diminuent pas, je crois, notre amitié. Dites-moi, ai-je bien gardé le contrat que nous avons fait il y a si longtemps? Vous ne me le dites pas, au moins sur le papier. Une question de ce genre doit être posée et on doit y répondre d'une façon toute autre: la main dans la main et le cœur sur le cœur, avec de

francs yeux regardant la réponse avant que les lèvres n'aient pu en former les mots.

Vous m'avez fort intéressée avec le récit de la comédie que vous avez surveillée à Carabanchel. Vos jeunes déesses doivent avoir été délicieuses. Je suis heureuse qu'un peu de jeu se mêle à tout votre travail et que le rôle d'Apollon vous soit échu en si bonne compagnie. Vous avez une catholicité de sympathie si large que, comme consolateur, toutes les classes peuvent rentrer à l'aise dans votre ressort.

La Cour vient de partir pour Compiègne, et Nieuwerkerke n'a pas été invité. On dit cependant qu'il a pris une villa dans la ville. La princesse M. est plus « Russe » que jamais. M. D. me dit qu'elle encourage son « cousin l'Empereur » dans tout ce qu'il fait. Adieu, amusez-vous bien, mais....

CLVI

Paris, 30 octobre 1853.

Les affinités électives. Je n'oublierai pas de vous rappeler ce titre à votre retour, mais donnez-moi un peu l'idée de l'époque?

Allez-vous passer le restant de votre vie à Madrid?

Je vais commencer à croire que vous y avez cueilli des roses, les plus rouges que vous avez pu trouver, si vous ne vous transportez pas bientôt dans d'autres cités. De toute façon, apportez les mouchoirs, je ne me soucie pas des boutons. Pour votre troisième offre, les jarretières, apprenez, oh sage! que cet article n'est plus porté par aucune femme qui possède la plus légère considération pour la forme de sa jambe.

L'arrestation de Delescluse, l'ancien commissaire de Ledru-Rollin, et de Goudchaux, l'ancien ministre des finances sous la République, soulève beaucoup de commentaires; on dit que d'autres arrestations importantes ont été faites à Tours, Nantes et Nevers. On blâme l'Empereur de montrer trop de clémence pour des gens qui, tôt ou tard, ne peuvent manquer de troubler son règne.

Je suis heureuse que vous ayez enfin consenti à avouer que vous avez trouvé belle une partie au moins de *Wilhem Meister*. Je crois que Gœthe a mis quelques-unes de ses pensées les plus exquises dans ce livre, mais jusqu'à présent vous avez toujours ri de moi quand je vous l'ai dit. Ah! revenez. Ecrire avec constance est une si pauvre compensation pour nos promenades, et le temps ici est si merveilleusement beau.

CLVII

Paris, 25 novembre.

Comme vous êtes absurde avec ces jarretières!

Les femmes de chambre n'étaient pas loin d'avoir raison en s'indignant à l'idée que vous rapportiez de telles choses comme souvenir. Pourquoi les représentants des Etats-Unis sont-ils toujours des gens extraordinaires qui font des choses extraordinaires?

C'est partout la même histoire. Faites-moi songer à vous raconter l'anecdote d'un ministre américain à Londres : elle est encore plus amusante que la vôtre sur cet homme en Espagne, ou plutôt sur son fils. Si vous mourez à Madrid, désirez-vous y être enterré, et que je vienne à vos funérailles? Ma foi, je crois que vous avez décou-

vert cette « unique amie » dont vous m'avez parlé il y a si longtemps, et que c'est ce qui explique votre absence prolongée. Ai-je raison ?

CLVIII

Paris, 1er décembre 1853.

C'est tout juste bien, mon cher, que vous disiez que vous avez « tant d'envie » de me revoir, après m'avoir raconté une histoire aussi désagréable que celle de « la belle » dont les épaules étaient « à la disposition de V ». Les coutumes d'un pays sont souvent bizarres, mais pour celle-là, je ne doute pas que vous l'ayez bien prise. Sérieusement, il est temps que vous retourniez dans votre patrie.

La Cour revient aujourd'hui de Fontainebleau, où l'Empereur a exigé l'étiquette la plus stricte. Personne n'avait la permission de s'asseoir, en sa présence, qu'il fût lui-même assis ou debout ! Votre Impératrice s'intéresse beaucoup à la forme du spiritisme qui fait parler les tables. M. Guizot a été l'instrument de cette fusion des deux branches de la Maison de Bourbon, tandis que M. Thiers, dit-on, en est furieux, et est tout pour l'Empire.

Quand vous vous serez décidé à revenir, vous trouverez une bienvenue chaude et aimante chez votre loyale M.

CLIX

D., 31 juillet 1854.

On vient de me remettre ici votre lettre du 29. Je suis

plus désolée que je ne puisse le dire, de vous savoir souffrant, comme d'apprendre la maladie de votre amie. J'espère cependant que vous allez mieux l'un et l'autre. Non, je n'ai aucune idée d'aller à Londres à présent; ainsi continuez à m'écrire ici. Mes plans sont très incertains, et je puis à tout moment être mandée à ···, car j'apprends que ma belle-mère est très mal.

CLX

D., 22 août 1854.

Louis XIV disait, après la bataille de Ramillies : « Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui ? » Que puis-je avoir fait, ou négligé de faire, pour que la Providence ait oublié, ou qu'elle ait réagi contre moi, en m'atteignant d'un coup si lourd ? Le croirez-vous, quand je vous dirai que cette femme sans scrupule, mon éhontée belle-mère est morte, qu'elle a quitté le monde, et qu'elle n'a pas laissé de testament derrière elle. Toute la porcelaine qui m'était promise, ce vieux Sèvres sans prix, pour l'amour duquel j'ai tout enduré, il passe à un cousin éloigné qui n'a jamais rien eu à souffrir des mains de la vieille infidèle, pour la simple raison qu'il ne l'a jamais vue. Le château de ···, avec ses peintures, son mobilier et sa vaisselle, y compris la porcelaine, tout cela passe aux mains d'un homme qui n'en a pas besoin et qui est incapable de l'apprécier. Quand je me rappelle les semaines et les mois d'ennui que j'ai supportés dans la société de cette femme, le nombre de fois où j'ai souri, alors que j'aurai préféré pleurer d'agacement à ses plaintes bavardes ; la réserve que j'ai dû imposer à ce

membre déréglé : la langue, afin qu'un mot de moi ne puisse pas compromettre la porcelaine, je suis désespérée de toute façon. Et réellement c'est vexant, car la seule faiblesse dont je m'accuse sans restriction est mon amour pour la porcelaine rare, et celle que m'avait promise cette misérable belle-mère valait la peine d'être espérée. Consolez-moi par une longue lettre, c'est tout ce qui me reste. Si je pouvais être avec vous dans vos voyages, voir la nature sous ses aspects les plus aimables, et voir comment chacun à son tour vous a affecté, il y aurait de l'espoir pour moi ; mais d'être seule ici (car Mme de C... n'est pas encore arrivée), de savoir que ma porcelaine est perdue à jamais et que vous êtes absent indéfiniment, c'est plus que je ne puis supporter avec sérénité.

CLXI

D., 6 septembre 1854.

La petite fleur d'Inspruck m'est bien parvenue, et m'a semblé redire en écho les derniers mots de votre lettre : « écrivez-moi très longuement et très tendrement. » Vous savez très bien que toute la tendresse de mon être est pour vous, et pour vous seul ; mais quand vous vous souciez de me l'entendre redire, il ne m'est pas désagréable, en l'année 1854, de me souvenir que c'est en 1840 que le mot « *tenderly* » a acquis une place prédominante dans notre langage mutuel. Ah ! mon amour, vous m'avez bien aimée, dans la joie et dans le chagrin, sous le soleil et sous les cieux couverts de nuages ; vous aviez pour devise « loyal et vrai » et pour foi une fidélité constante.

Peu de femmes peuvent en exiger autant, aucune ne pourrait demander davantage.

Je suis curieuse de savoir votre opinion sur Vienne. C'est un endroit qui m'a fascinée d'abord simplement comme une curieuse, lorsque j'ai pu jouir superficiellement de la gaie Ringstrasse et des magasins merveilleux, de la curieuse voûte de l'église des Capucins, du Volks Garten, avec Strauss lui-même conduisant son orchestre, et de la procession de la Fête-Dieu, où marchaient l'Empereur, les archiducs, et des gentilshommes Hongrois vêtus d'une façon prodigieusement pittoresque. Plus tard, j'ai trouvé dans la belle cité sur le Danube une société plus charmante que celle d'aucune ville que je connaisse, une hospitalité que ne présente aucune autre capitale. Si vous vous trouvez une seule fois parmi les agréables Viennoises, je crains bien que votre retour ne soit une affaire de temps et de patience : de temps pour vous, de patience pour moi. Je connais bien la fascination des hommes et des femmes en Autriche, et les nombreux plaisirs de la vie autrichienne. Vous allez trouver cela « gemüthlich », et une fois sous le charme de ce mot, vous êtes perdu.

CLXII

D., 1er octobre 1854.

Votre lettre ne me dit rien ; vous n'êtes donc pas encore arrivé à Vienne ! Telle qu'elle est, votre lettre, je l'ai reçue juste au moment de quitter cet endroit pour Paris, où vous me trouverez si vous revenez dans un temps raisonnable.

CLXIII

Paris, 10 octobre 1854.

Ah, ainsi « really truly » vous avez trouvé Vienne un « séjour agréable ». J'aurais été affreusement désappointée si vous en aviez jugé autrement, car non seulement vous auriez jeté un grand discrédit sur mon bon goût, mais encore vous auriez prouvé que le vôtre était très mauvais. J'ai à peine la patience de vous attendre pour que vous me disiez en personne toutes vos expériences : quant à vos lettres, elles sont toujours intéressantes, et jamais satisfaisantes. L'anecdote que vous rapportez du ministre Belge et de Gortschakof était bien amusante. Vous ai-je jamais dit que j'avais rencontré le prince Gortschakof à Wildbad? Deux incidents amusants sont liés à cette rencontre ; d'abord, celui où le fin Russe m'a débité un compliment qui restera enchâssé dans ma mémoire afin que je puisse souvent le rappeler avec reconnaissance quand je serai devenue vieille et bavarde ; l'autre incident me servira d'utile avertissement pour me détourner de jamais jouer le rôle d'une patte de chat pour le compte des vieilles dames ambitieuses. Le compliment est né de ce fait que le prince parlait également bien des langues innombrables, et me rappelait, par la façon hardie et alerte dont il s'en servait, un homme que j'avais vu une fois lançant des couteaux dans une foire de Nouvel-An à Neuilly. Mes propres moyens de conversation se limitaient à l'anglais, au français et à l'allemand. Une après-midi que Gortschakof était assis à côté de moi sous des arbres de Wildbad, une de ses compatriotes, très jolie, la Princesse D., vint vers nous, habillée d'une façon

exquise, et les mains pleines de roses jaunes. Comme la plupart des Russes, elle aussi parlait presque toutes les langues, et, tendant une rose, elle s'arrêta devant nous, et dit en italien avec un sourire tout prêt : « Votre couleur favorite, Prince ; ne venez-vous pas entendre la musique? » Il prit la fleur, lui fit un beau compliment, et se rassit pendant que la dame, peu ravie, continuait son chemin. « Pourquoi n'allez-vous pas la rejoindre? lui demandai-je, elle peut parler presque autant de langues étrangères que vous. » — « Comment, madame, vous me conseilleriez sérieusement de quitter une femme qui peut causer avec *esprit* en trois langues, pour le plaisir d'entendre dire en six des niaiseries par une jolie poupée! — Vous me flattez. » Lentement, il déchira feuille par feuille l'odorante rose Gloire de Dijon, et resta avec moi jusqu'à la fin de l'après-midi, tandis que la belle Princesse jouit le mieux qu'elle pût sans lui de la musique. Rappelez-moi, quand nous nous reverrons, de vous montrer la photographie de lui-même que m'a donnée alors le prince Gortschakof. C'est une vignette ovale, qui ressemble d'une façon ridicule à celle que vous avez de M. Thiers. En signant son nom, il l'a écrit Gortchacow.

Mon histoire de la patte de chat est plus longue, mais plus instructive. Vous pouvez avoir rencontré à Londres Lady M. (non pas cependant notre amie commune), et vous savez qu'elle a commencé la vie au plus bas degré de l'échelle sociale, tout comme Mme B., qui n'est pas anglaise de naissance, mais qui est aujourd'hui tout à fait une figure dans la société anglaise. Or, ces deux dames sollicitaient l'attention du Chancelier Russe, et chacune voulait empêcher l'autre de l'avoir. Ainsi Lady M. m'encourageait à détourner le prince de Mme B., ce qui m'a-

musait indifféremment pour l'instant. Elle-même cependant ne fut pas aussi amusée de l'arrangement définitif des choses ; et en fait elle est devenue pour moi une ennemie aussi amère que l'est devenue, grâce à elle, Mme B., tandis que le prince Gortschakof finit par m'ennuyer lorsque j'eus trouvé d'autres hommes plus jeunes avec qui causer. Il est parti peu après et je ne l'ai plus revu ; au contraire, les soirées de Lady M., et les agréables dîners de Mme B. à Londres, sont plus florissants que jamais, mais je n'y vais plus. Je me demande si le chat est devenu philosophe en léchant sa pauvre patte brûlée, ou s'il est arrivé tristement et sagement à conclure que désormais il devrait laisser les autres tirer leurs marrons eux-mêmes.

Les légitimistes sont devenus fous de joie lorsque la nouvelle, venue de Vienne, que Sébastopol était pris s'est trouvée fausse, et que même le bruit a circulé d'une défaite des Anglais et des Français.

Les Bonapartes Américains, père et petit-fils, ont dîné chez la princesse M..., il y a quelques jours. M. Chaix d'Est-Ange était présent et a dit comme son opinion personnelle que le mariage de Mlle Paterson, qui avait été rompu par un décret impérial de Napoléon Ier, ne pouvait pas être reconnu par l'Empereur actuel. L'ex-roi de Westphalie l'a envoyé chercher pour le consulter sur ce sujet. Sa Majesté est favorable à la demande des Bonaparte-Paterson, et le pauvre M. Chaix est dans une perplexité terrible, désireux qu'il est de ne pas déplaire aux pouvoirs établis. Adieu.

CLXIV

Versailles, 18 juillet 1856.

Non, les deux années qui se sont passées n'ont fait aucune différence ; je ferai tout ce que vous désirez. Je me propose même de vous rencontrer à Londres s'il est possible d'arranger les dates. Faites-moi savoir au juste quand vous reviendrez ici.

Votre toujours comme toujours,

MARIQUITA.

P. S. — Quels souvenirs il y a dans chaque détail de ce lieu-ci. Avez-vous oublié ? Pouvez-vous jamais oublier ?

CLXV

(Lettre perdue)

(La lettre CLXV de Mérimée, et la lettre CLXVI de l'Inconnue manquent l'une et l'autre.)

CLXVII

Dieppe, 29 juillet 1856.

Pas un mot de vous, depuis votre lettre datée de Londres, 20 juillet, et j'ai été si anxieuse de savoir comment vous avez aimé la vie de campagne en Ecosse ! Si les dimanches sont mauvais en Angleterre, ils sont pires ici.

Ecrivez-moi le résultat de vos expériences. Je jouis de la

mer, autant que je le fais toujours, mais je deviens inquiète de ne pas avoir de vos nouvelles.

J'ai réfléchi soigneusement à ce que vous m'avez proposé la dernière fois que nous nous sommes vus, mais je n'aperçois aucun moyen d'approuver le plan. Attendons et reparlons de la chose ; je suis sûre que ce sera plus sage que de décider en hâte avant de nous être revus.

CLXVIII

(Lettre perdue)

CLXIX

Dimanche, 14 décembre 1856.

Comme vous me dites de le faire, je vais envoyer cette lettre à Cannes, mais j'ai peur qu'elle n'y arrive avant vous. Où croyez-vous que j'aie passé ma matinée ? A Versailles, où j'ai fait un pélerinage immémorial. Je suis partie toute seule, car je ne compte pas les centaines de visiteurs du dimanche ; ils ne peuvent que me rendre les lieux plus solitaires ; aucun d'eux ne connaît nos endroits habituels, notre bosquet plein d'ombre, aujourd'hui livré au vent et désolé ; notre coin de la galerie, auprès duquel on passe sans être vu. Vous allez me demander pourquoi je suis allée voir la fleur de l'été et la vive verdure transformées en gelée d'hiver et en froid ?

Oui, pourquoi vraiment ? Quelque esprit d'inquiétude semblait m'y pousser ; je me sentais forcée à aller voir morte, cette chose que nous ne devions jamais revoir vivante ; et que croyez-vous que j'aie trouvé à la place ?

Une petite racine bourgeonnante qui avait percé à travers la dure terre dans notre bosquet, et la claire lumière du soleil se versant à travers la fenêtre autrefois presque fermée, de notre coin sombre de la galerie. Qu'est-ce que cela symbolise et prédit? cette vie et cette lumière là où les souvenirs les plus tranquilles étaient déposés dans l'ombre. Oh! mon amour, ce que cela signifie, c'est que la lumière et la vie devraient toujours signifier : la vérité, non la fausseté; le bien, non le mal; la confiance, non le soupçon. Voudrez-vous vous accorder à cela, ne pas écraser le bourgeon et ne pas obscurcir la lumière? Nos lettres vont certainement se croiser. Je suis curieuse de savoir si, vous aussi, vous avez, ces jours passés, donné une pensée à Versailles et à l'étrange illusion du temps que nous y avons vécu.

CLXX

Genève, 20 août 1857.

Oh! Quel endroit fascinant; pourquoi ai-je permis à tant d'années de rouler sur ma tête sans l'avoir jamais vu! Nous sommes allés hier au Château de Chillon, nous avons passé la nuit à Vévey, et nous ne sommes revenus ici que ce matin. J'ai pris Byron avec moi, et me suis enthousiasmée autant qu'il a jamais pu le désirer sur le sort de ce prisonnier solitaire. J'ai pu voir le « rayon de soleil qui a perdu son chemin », bien qu'en fait le soleil, au moment de notre visite, fut très haut au-dessus de nos têtes et que nul rayon ne s'aventurât aux alentours. J'ai senti combien le fer pouvait-être « une chose dévorante » en touchant les anneaux attachés aux « sept piliers

de forme gothique », et j'ai réalisé si pleinement la souffrance qui s'est dépensée en vaines attentes et en désespoir sans issue dans ces « profonds et vieux donjons » que moi aussi j'ai regardé la prison de Chillon comme un « lieu sacré » et trouvé son « triste sol, un autel ». Les voyages offrent assurément des plaisirs immenses, non pas seulement par la variété des scènes que l'on voit tour à tour, mais par la provision de souvenirs que l'on emmagasine comme une nourriture intellectuelle pour les années à venir. Nous nous sommes accordé trois semaines pour notre excursion ; au bout de ce temps, j'espère vous retrouver à Paris. Venise est comprise dans notre programme : j'imagine que c'est là que nous passerons la plupart du temps. Je n'ai qu'un regret, c'est que nous n'ayons pas pu faire le voyage ensemble. Ce regret, je le sens à coup sûr, ne fera que grandir tous les jours, et atteindra son comble à Venise, la première fois que je glisserai le long du canal dans une gondole où vous ne serez pas, mais d'où je penserai à vous, rêverai de vous, et soupirerai après vous. Ah ! mon ami, vous devez être le premier partout, loin de moi ou tout près à mon côté ; absent et présent, vous êtes toujours ma première pensée, mon unique bonheur profond, mon loyal amour.

Cette lettre termine la série de celles dont on trouve la réponse dans le premier volume des *Lettres à une Inconnue* de Prosper Mérimée. La première des lettres du second volume à laquelle répond une lettre de l'Inconnue est la lettre CLXXII, datée de Paris, lundi soir, 29 janvier 1858.

Il semble ne rien rester qui vienne d'elle entre les lettres CLXX et CLXXIV.

CLXXIV

Dimanche, Paris, 25 avril 1858.

Est-ce que vraiment je vous manque? Je crois bien, cependant, qu'il serait préférable que vous fussiez absent en ce moment, car je puis ainsi mieux répondre au désir de mes nombreux amis, qui tous semblent s'être donné le mot pour être en l'air en même temps, qui tous sont préparés à « voir les vues », à courir les magasins, et à entendre les pièces nouvelles sous ma direction personnelle. Vous voyez que j'ai de l'ouvrage sur la planche pour quelque temps. Ecrivez-moi comment va votre travail en Angleterre, et comment M. Panizzi et vous continuez votre vie au *British Museum*. Pendant un hiver que j'ai passé à Londres, j'ai eu un billet d'admission pour la salle de lecture de cette vénérable institution; mais invariablement un épais brouillard s'élevait aussitôt que j'étais parvenue au Muséum, et une obscurité complète envahissait les chambres intérieures de la bibliothèque. Comme on n'avait pas le droit d'introduire de la lumière dans ces chambres, et puis comme le livre dont j'avais besoin ces jours-là ne manquait jamais de se trouver uniquement dans ce coin de la bibliothèque, *ergo*, ma carte d'admission m'a peu servi, et le total des lectures que j'ai faites au *British Museum* a été des plus minces. Au dernier bal de Mme Walewska, l'Empereur a témoigné une attention marquée à Mme Gréville, une femme extrêmement jolie. A la fin, après une conversation de près d'une heure, il a essayé de la convaincre qu'il était l'Empereur, mais sans ôter son masque. Elle restait incrédule; et, pour finir, César lui dit : « Voyez ce petit

salon de repos, il n'y a que l'Empereur et l'Impératrice qui puissent y entrer », et immédiatement il y est entré.

CLXXV

Paris, 30 avril.

J'ai étudié la vie d'un couple qui semble absolument et complètement heureux. M. et Mme X. sont restés un mois ici, et je les ai vus tous les jours, souvent plusieurs fois par jour, pendant tout ce temps. Il y a quinze ans qu'ils sont mariés, et ils sont les gens les plus gais et les meilleurs amis que j'aie jamais rencontrés. Au moment de leur mariage, lui était un jeune officier de maigre païe, elle avait de son côté un peu d'argent. Ils ont tout partagé, elle lui donnait la moitié de sa rente à mesure qu'elle la touchait, lui donnait à sa femme la moitié de sa paie lorsqu'elle lui arrivait. Quand ils allaient au théâtre ensemble, chacun payait son billet ; quand ils y menaient un ami, ils se partageaient la dépense qu'il leur avait coûtée. Pour les frais de ménage, la moitié était payée de la poche du mari, l'autre moitié de celle de la femme ; et lorsqu'elle s'entendait reprocher cette manière d'agir par les autres femmes, qui y voyaient un précédent déplorable, la petite Mme X. se contentait de rire et de répondre avec énergie : « Pourquoi faudrait-il que Fred travaillât toute la journée et fût encore chargé de tout payer ? Je ne trouve pas cela bien ». Et les choses continuaient à aller comme avant, toujours réglées par le même principe de l'égalité. Plus d'une fois il eût été facile à la jolie petite femme de dépenser toute la portion de revenu qui lui appartenait en fait, et de plus la moitié du revenu de son mari, mais

jamais l'idée de le faire n'était entrée dans sa tête. C'était le partage absolu, et un partage aussi simple et aussi affectueux que celui de deux enfants coupant une pomme en deux moitiés égales. Aujourd'hui, le mari a quitté l'armée et est rapidement en voie d'amasser une fortune ; mais le vieux principe se maintient aussi solidement que dans le temps où le jeune lieutenant touchait sa paie du mois. Je n'ai jamais vu deux amis de ce genre, aussi cordiaux et intimes, partageant entre eux également les espérances, les joies, les craintes, les épreuves et l'amour, de même que l'or et l'argent; et le résultat se trouve un grand tout de bonheur. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de gens qui vivent de cette façon, au lieu de soutenir que le mariage est la plus grande faute du temps? Ne reviendrez-vous jamais? Les jeunes feuilles deviennent des branches ombreuses, et nos bois sont tout frais et doux dans le joyeux printemps qui va si tôt se changer en été. Que les premiers mots de votre prochaine lettre soient pour me dire la date de votre retour.

CLXXVI

Paris, jeudi matin.

Cela m'a été bon de vous revoir; les lettres ne sont qu'un pauvre remplacement pour la vue, le toucher, et l'ouïe. Je suis heureuse que tous mes amis soient partis, et même M. et Mme X., si charmants qu'ils étaient. Le temps est maintenant à nous, sans nulles interruptions extérieures pour éprouver notre humeur et gâter nos journées. A demain.

CLXXVII

Jeudi, Paris, 20 mai 1858.

Il semble vraiment qu'il se soit passé un siècle depuis que nous n'avons eu une bonne causerie à la vieille façon, telle que celles que nous avions l'habitude d'avoir dans les jours d'il y a longtemps. Ce mois de mai n'a pas tenu ses promesses. Vous aurez naturellement mon portrait avant mon départ; espérons que la demi-heure de patience aura eu un bon résultat, artistement parlant; car moralement je trouve ce temps un peu court pour qu'on puisse obtenir un résultat important quelconque.

M. D. vient de me raconter l'anecdocte que voici, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. Le duc de Malakoff en revenant des courses a rencontré le duc d'Aumale, qui, se dressant dans sa voiture et agitant la main, a crié : « Vive le duc de Malakoff! »

Le maréchal a fait arrêter la voiture et a remercié le duc d'Aumale de sa généreuse sympathie; à quoi le duc a répondu par le petit speech le plus flatteur.

Faites en sorte de ne pas manquer à revenir vers le 29; car m'étant jointe à une *party* d'amis pour cette excursion d'été, je ne suis plus maîtresse de moi, c'est-à-dire qu'il me serait impossible de retarder mon départ, fut-ce d'un jour, quand même le châtiment serait de partir sans vous avoir dit adieu. Ainsi, je vous en prie, ne permettez à *rien* de vous retenir au-delà de la date promise. Adieu, mon ami, cher ami si loyal et si vrai.

CLXXVIII

G., 10 juin 1858.

Le livre est simplement affreux, mal écrit et extrêmement immoral. Comment avez-vous pu m'envoyer une vue si perverse de la nature humaine? Le second portrait ne me ressemblait aucunement; pourquoi donc le regrettez-vous?

Pardonnez-moi pour ***, mais n'en parlons plus. Je suis trop fatiguée, après mon long voyage, pour vous en écrire davantage.

CLXXIX

(Lettre perdue)

CLXXX

G., 10 juillet.

La mention que vous me faites d'Innspruck me rappelle un mystère qui est resté sans solution dans ma vie. C'était le premier été après mon séjour à Hanovre pour apprendre l'allemand. J'en savais juste assez pour comprendre à peu près tout ce que j'entendais, mais pas entièrement. Mon tuteur m'avait prise pour un voyage d'un mois, et avait autorisé une de mes amies d'école à être de la « *party.* » Elle aussi savait à peu près la même dose d'allemand que moi, pas moins, pas plus. A Innspruck, nous trouvâmes l'hôtel bruyant et incommode; nous prîmes donc des chambres pour une semaine dans

une pension perchée sur une colline, loin des fracas du chemin de fer qui, la première nuit, nous avaient empêchées de dormir. Mon amie et moi partagions une vaste chambre, et des bruits tout autres, mais non moins dérangeants, nous privèrent encore de sommeil la seconde nuit. Peut-être cela n'est-il pas tout à fait vrai, à parler strictement, car, lasses comme nous l'étions, nous nous étions retirées de bonne heure, et tout de suite endormies; et c'est entre dix et onze heures qu'un rire d'une dureté étrange, suivi du bruit d'une personne qui pleurait amèrement, nous éveilla toutes deux en même temps. A travers la fente de la porte qui nous séparait de l'appartement voisin, une ligne de lumière brillait; et nous pouvions entendre des voix dans la même direction : « Non, non, je ne le ferai jamais! Vous pouvez me tuer, mais je ne le ferai pas! »

Cela dit en allemand, d'une voix féminine, haute, interrompue par des sanglots. Bien que toutes deux nous nous soyons élancées hors du lit pour aller écouter à la fente de la porte, il nous fut impossible d'entendre la réponse; mais nous distinguions nettement deux voix qui parlaient en même temps: évidemment celles d'un jeune homme et d'une femme assez âgée. « *Ach, lieber Himmel,* ne me tourmente plus! Heinrich, Heinrich, où es-tu? » De nouveau les deux voix lui répondirent ensemble, celle de l'homme, forte et irritée, et deux fois nous l'avons entendu demander d'un ton insultant : « Tu ne veux pas le faire? Tu ne veux pas? Mais nous allons voir! » Une pleine volée d'injures suivit, débitée par la voix tremblante et mal assurée de la vieille femme; mais nous avions beau tendre nos oreilles, impossible de comprendre un mot. Soudain, la voix de l'homme changea complètement, sa

chaise remua, et il nous sembla qu'il se rapprochait de la jeune fille, tandis qu'il disait doucement : « *Liebe Meme ich liebe dich.* » Les sanglots cessèrent, mais il y eut pour les remplacer un rire si peu gai, si lugubre dans sa muette douleur, qu'il nous fit frissonner d'un froid soudain, si chaude que fût la nuit. Alors, une fois de plus, la fille murmura le nom qu'elle avait déjà dit : « Heinrich, Heinrich. » — « Laissons-la dormir à présent, allons ! », dit la vieille avec autorité; une chaise remua, un pas d'homme traversa tranquillement la chambre, et la porte se ferma.

L'homme était sûrement un officier. Mais, au nom du ciel, qui pouvait être la jeune fille, et la femme, et quelle tragédie s'accomplissait à portée de nos oreilles? Tout éveillées et grandement stupéfaites nous regagnâmes nos lits en rampant, et bientôt la lumière s'éteignit derrière la porte de communication.

Le lendemain matin, nous racontâmes à mon tuteur les prodiges de la nuit, et lui, dans le courant d'une conversation avec le Hauswirth, fit observer que tout ce que l'on disait dans la chambre contiguë de la nôtre pouvait y être entendu. L'homme ne fit que secouer les épaules; il considérait évidemment la chose comme n'étant pas son affaire. « Et qui est-ce qui occupe cette chambre? » demanda mon tuteur. Autre haussement d'épaules. « Une jeune femme malade, et une dame de compagnie ou une nourrice qui voyage avec elle. « Et qui est l'officier qui vient voir cette jeune dame à minuit? demanda mon tuteur. A cela l'homme se renfrogna d'un air fâché et répondit brièvement qu'il ne jouait pas le rôle d'espion à l'égard de ses hôtes, et qu'il ne se souciait pas d'être interrogé sur eux par d'autres personnes séjournant dans la mai-

son : « — Si monsieur n'aime pas les chambres ici, il n'en manque pas d'autres, sans doute, à Innspruck. » Bref, mon tuteur eut décidément le dessous dans cette rencontre avec le propriétaire; et il témoigna d'une façon bien masculine le ressentiment qu'il en avait en tombant sur nous, et en nous appelant une paire de jeunes niaises pleines d'imagination, qui avions probablement rêvé toute cette affaire. Mais lorsque vint la nuit, nous prouvâmes qu'il avait tort ; car, bien que nous soyons rentrées de très bonne heure dans nos chambres, rien n'était plus éloigné de nos intentions que de nous endormir. Prenant position près de la longue fente de la porte mal adaptée, nous écoutions. D'abord, tout était tranquille, quoiqu'il nous semblât entendre tourner les pages d'un livre, comme si on lisait. Vers neuf heures, un bruit à la porte retentit, et d'une voix basse, la vieille femme dit « Herein ». Alors vint le cliquetis des éperons, et le bruit d'une épée qu'on enlevait à la hâte et mettait sur une table. « *Sie schläft* » soupira presque la vieille femme, et il y eut un silence. Plus tard, l'homme et elle se parlèrent, mais trop bas pour que nous ayons pu retenir un seul mot; et enfin la fille s'éveilla. Elle sembla d'abord ne pas apercevoir la présence de l'officier, et demanda si elle pourrait sortir le lendemain dans le cas où il y aurait du soleil. « J'ai si froid, si froid; et est-ce que Heinrich ne viendra jamais ? » Cela dit d'une voix plaintive, comme celle d'un petit enfant; puis, avec un ton effrayé et perçant : « *Ach, mein Gott, mein Gott, il* est là. Renvoyez-le, renvoyez-le ». La voix devenait de plus en plus aiguë, s'élevant presque jusqu'à un cri ; et alors vint le même rire terrible et maudit qui nous avait fait si vivement tressaillir la nuit précédente. La même tragi-comédie se joua, exacte-

ment pareille à ce qu'elle avait été ; la fille jura que rien ne l'amènerait à faire la chose, quelle qu'elle ait pu être, qu'on réclamait d'elle : tandis que l'homme d'abord la menaça, puis lui dit qu'il l'aimait, ensuite il s'en alla doucement lorsqu'elle fût tombée dans un état singulier et peu naturel de tranquillité. Epuisées d'excitation, mon amie et moi nous dormîmes bien plus tard que l'heure du déjeuner, le lendemain matin, et la première chose que nous entendîmes fut mon tuteur qui nous appelait à travers la porte : — « Hâtez-vous de regarder, mes enfants, si vous voulez voir vos mystérieux voisins, car les voilà qui s'en vont ». Très légèrement vêtues nous nous élançâmes toutes deux sur le balcon, au moment où une voiture fermée passa devant la maison. A la portière qui était le plus près de nous, il y avait un visage blanc avec de noirs yeux égarés, et vis-à-vis était assis un jeune officier Prussien de bonne apparence. Etait-ce un caprice de notre imagination qui venait d'être subitement arrachée au pays des rêves, ou bien était-ce la vérité ? Mais il nous sembla que la figure terrifiée de la jeune femme, à la fenêtre de la voiture, nous regardait avec un désespoir implorant. Ce qu'il en est, nous ne l'avons jamais su ; et nous ne tardâmes pas à perdre de vue la voiture des voyageurs.

Si jamais je revenais à Innspruck, je dénicherais cette pension ; et si le peu communicatif vieux Hauswirth vivait encore, je le forcerais bien, à force de cajoleries, à me dire la véritable histoire de la jeune fille, de l'officier et de la vieille femme.

Je mets inclus pour vous dans une lettre un dessin exact de ce que je veux que vous me procuriez à Venise, puisque vous êtes assez bon pour vous offrir à m'y faire des com-

missions. Il y a un vieux magasin de curiosités, dans une toute petite rue très étroite s'éloignant du grand canal, où j'ai une fois vu quelque chose comme ceci. Si parmi les cent magasins de curiosités différents, vous pouvez découvrir cet objet-là, vous n'aurez pas d'autre embarras. Si vous croyez la commission trop compliquée, ne vous assommez pas avec elle. Ecrivez bientôt à votre amie sincère.

CLXXXI

Chamounix, 12 août.

Les gens avec lesquels je suis sont des *sight-seers* si consciencieux que je suis forcée, que je m'y plaise ou non, à gravir les montagnes et à explorer les vallées, à émettre des rapsodies sur les chutes d'eau et à m'extasier devant les glaciers. Quant à ce qui est de trouver un moment pour écrire, c'est une pure et simple impossibilité. Mais vous, par quelque méthode que vous êtes seul à connaître, vous semblez vous faire avec rien du temps pour vos lettres, qui sont d'autant plus longues et plus ravissantes que vous êtes plus occupé. Ainsi, n'abrégez pas les vôtres parce que les miennes deviennent plus courtes. On dit que l'habitude est le grand maître de nos existences; vous m'avez habituée depuis si longtemps à recevoir vos lettres que vraiment ma vie, sans elles, me semblerait stérile. Ainsi, écrivez vite et souvent.

CLXXXII

1er septembre 1858.

Ah! que n'aurais-je pas donné pour être avec vous à

Venise, lorsque vous avez assisté à la Funzione en l'honneur de l'archiduc! Six cents gondoles, avec illuminations et musiques sur le canal; ah! ce doit avoir été d'un effet féerique, un tableau bien digne qu'on s'en souvienne. Je suis heureuse que vous ayez pensé à moi et que vous m'ayez désirée à Venise; c'est assurément de tous lieux celui où l'on a le plus besoin d'une âme parente. La lumière de la lune tombant, avec son ensorcellement magique, sur ces palais que, au point de vue de l'architecture, vous trouvez sans goût et sans imagination, les change en des rêves de pierre, et le silencieux glissement des gondoles, le mystère de l'eau bridée de ponts, le lion ailé se dessinant clairement sur un ciel plein d'étoiles, toute la fixité rêveuse de la scène fait que l'on désire y assister dans les moments où l'on a tout près de soi un cœur qui sympathise avec la calme beauté et n'a pas besoin de mots pour dire sa sympathie. Je connais si bien la touche de tristesse qui est dans l'air de Venise, dans l'amabilité de Venise; et si nous pouvions la ressentir ensemble, je suis sûre que ce ne serait pas une tristesse aussi douloureuse, mais qu'elle serait seulement lourde d'amour. Faites-moi savoir quand vous vous proposez de revenir à Paris, et ne laissez pas trop s'avancer la saison, à cause de nos promenades.

CLXXXIII

4 octobre 1858

Non, la lettre de Brescia ne m'est jamais parvenue; et je regrette qu'elle se soit perdue. Impossible de rentrer à Paris maintenant; ainsi ajournez votre retour. J'ai été

assez malade, et ne me soucie pas d'échanger cet air fortifiant des montagnes pour les rues de Paris. Vous serez, je suppose, bientôt à Cannes, où, à ce moment de l'année, vous vous trouverez sans doute l'unique habitant.

CLXXXIV

15 octobre.

..... et j'aime moins encore le proverbe anglais que vous m'appliquez si impudemment : *You look one way and row another*. Où, si je puis vous poser cette question, où avez vous ramassé une expression si élégante et si raffinée ? Si je n'étais pas en principe opposée au *slang*, je vous en citerais une autre qui vous serait une digne réponse; mais vous vous empresseriez de l'apprendre, et je ne pourrais plus m'en délivrer jamais. Aussi dois-je me retenir. Naturellement vous allez être furieux contre moi si je ne suis pas à Paris lors de votre retour, mais, mon cher, je crains bien que ce soit exactement ce qui va arriver. Je serai à quelques centaines de milles de distance et vous en serez pour vos frais de mauvaise humeur. Confiante en quelque bonne fortune qui vous aura retenu à Cannes, je vous y envoie cette lettre. Si vous êtes parti, et si on vous la remet trop tard pour que vous puissiez la recevoir avant de découvrir que Paris n'est pas encore favorisé de ma présence, — eh bien, je ne pourrai que dire : tant pis pour Paris; et, comme je ne serai pas sur votre chemin, il ne peut m'arriver grand mal. Quand enfin nous nous rencontrerons, vous m'aurez pardonné, comme vous pardonnez toujours.

CLXXXV

(Lettre perdue)

CLXXXVI

Paris, samedi 20 novembre 1858.

Eh bien, est-ce maintenant à mon tour de désespérer? Je rentre à Paris espérant y trouver une réponse à ma dernière lettre, qui évidemment ne vous est pas parvenue; j'envoie tout de suite demander si vous pouvez me donner la journée de demain, et on me rapporte la réponse que Monsieur est à Compiègne avec leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice! Me voilà plantée-là. Tout un long dimanche sans vous, alors que j'ai tant compté sur votre présence; et Dieu seul sait combien de temps encore vous avez l'intention de jouer au courtisan, et de vous chauffer au soleil de la faveur impériale! C'est réellement trop vexant! Vous recevrez ceci demain matin, cet heureux dimanche que j'avais compté que nous passerions ensemble. Si je continue à écrire je vais vous dire quelque chose qu'il me faudra ensuite regretter, tant je suis désappointée, et complètement bouleversée de vous trouver parti. Que peut bien être devenue ma dernière lettre de G? Elle vous disait que j'arrivais, et en outre maintes choses que, je m'en flatte, vous auriez eu intérêt à lire. Mais si même elle vous est parvenue, j'imagine qu'une invitation impériale aura vite fait de vous faire négliger sa petite et humble prière; et ce serait encore pire pour moi que d'être sûre que vous n'avez pas reçu la lettre. Est-ce que Leurs

Majestés vont se mettre à vous réclamer très souvent, et juste aux moments où j'ai besoin de vous? On fait bien des commentaires, et pas des plus flatteurs, sur le bruit de la nomination de M. H... au Ministère des Travaux publics.

CLXXXVII

Paris, jeudi 23 novembre.

Voyant qu'il faut me résigner, je le fais de la meilleure grâce possible. J'ai passé toute la matinée d'hier au Louvre. Je suis allée avant tout voir ma bien aimée Vénus de Milo. La calme beauté impassible de son visage jette toujours un charme sur moi, un charme qui commence à opérer dès que j'aperçois la statue, de l'extrémite de la longue galerie, après avoir monté l'escalier et tourné à gauche; et ce charme devient plus subtil à chaque pas qui me rapproche de la belle et tranquille jeune femme. J'incline fortement vers l'opinion qu'elle n'est pas une Vénus : il y a en elle trop d'une plénitude de repos qui annonce la force, et il y a dans son visage trop d'intelligence et de profondeur de sentiment pour qu'elle puisse être l'emblême de la déesse de l'amour. Si on pouvait retrouver ses beaux bras perdus et les rattacher à sa gracieuse figure, je suis sûre qu'ils ne prendraient jamais la pose insensible donnée à la Vénus du Capitole ou à la Vénus de Médicis. Après avoir contemplé longtemps cette calme et aimable femme de pierre, et m'être rassasiée de sa vue, je suis montée à la galerie, et passant sans m'arrêter devant les tableaux généralement renommés, devant lesquels stationne toujours une foule extasiée, j'ai marché jusqu'à ce que je sois parvenue à deux peintures

qui ne manquent jamais de m'attirer ; elles sont suspendues à peu près en face l'une de l'autre et s'appellent : *la Cuisine des Anges* et la *Naissance de la Vierge*. Les visages des petits anges sont ensorcelants, et leurs ailes si duveteuses que l'on peut presque sentir leurs douces jeunes plumes. Demain j'ai l'intention d'aller dans un endroit que j'ai souvent désiré voir et que je n'ai jamais vu malgré les nombreuses années que j'ai d'un bout à l'autre passées à Paris ; cet endroit est la Conciergerie. Si jamais un lieu a été sanctifié par la souffrance humaine, c'est cette chambre basse du sévère bâtiment qui borde la Seine, cette chambre où Marie-Antoinette a vécu des heures d'agonie. Adieu. Amusez-vous bien, mais ne m'oubliez pas.

CLXXXVIII

Paris, 26 novembre 1858.

C'est très bien, Monsieur, d'être sarcastique au sujet de mon état présent de résignation, mais, je vous le demande, que puis-je faire d'autre ? Ne vaut-il pas bien mieux employer mon temps avec profit à voir des choses belles et intéressantes que de m'arracher les cheveux ou de me tordre les mains en vaines lamentations sur mon sort, et en rages impuissantes contre les pouvoirs établis pour le prix qu'ils font de votre société, et leur flatteuse insistance à vous retenir ? Soyez raisonnable ; si vous ne pouvez vous enlever à la société impériale, c'est, sans aucun doute, ma perte, mais comme elle est inévitable, le mieux que j'aie à faire est d'occuper mon temps d'une façon sensée jusqu'à ce que vous soyez en état de revenir ;

et c'est ce que je me propose de faire. Je suis allée hier matin, comme je vous ai dit dans ma dernière lettre que j'en avais l'intention, à la prison de la Conciergerie; et les jours terribles de la Révolution m'ont semblé plus réels qu'ils ne m'avaient jamais paru auparavant. Dans toute l'histoire, il n'y a pas pour moi de récit plus pathétique, d'une horreur plus glaçante, que celui du cruel emprisonnement et de la mort monstrueuse de Marie-Antoinette. Qu'importait qu'elle eût été reine, qu'elle eût eu pour frère un puissant empereur, et des parentés impériales et royales, et que son peuple l'eût acclamée à son couronnement, ou qu'elle eût possédé le rang, les honneurs mondains, l'éducation la plus accomplie? Les souffrances et les humiliations de la femme ont trop dépassé les joies et les triomphes de la reine, et la misère de la fin a été malheureusement disproportionnée à l'éclat du commencement. Oh! la pensée qu'une femme fière et délicate ait été enfermée durant des mois dans cette étroite cellule, où la solitude même lui était refusée, et où un rude et brutal soldat avait charge de la garder jour et nuit!

Songez aux barres de fer de la fenêtre, à travers lesquelles venait une petite lumière, mais avec elle un langage si obscène de ribauds que cette lumière même, amenant ce supplément de torture, doit avoir été presque un hôte redouté. Eh puis la moquerie du prétendu jugement, avec des charges plus terribles que la mort dans leur horreur contre nature. La longue attente, le déshonneur brûlant du chariot commun, avec un diable à forme humaine assis à côté de la fille de la maison de Hapsbourg; la longue marche d'agonie à travers les rues pleines de monde, et les cris et les injures d'une populace affolée; l'absolution secrète tombant de lèvres pleines de compas-

sion : la place de l'exécution, saturée du sang de milliers de victimes ; l'isolement et l'abandon ; la peur, la honte, l'agonie frissonnante de la fin !

Dieu ! à penser à tout cela aujourd'hui, après que de longues années se sont passées, on tremble de chagrin, de pitié et de stupeur devant l'infernale cruauté de ces choses. La France, plus qu'aucun pays sur la terre, est assurément le plus ingrat, le plus oublieux de ses propres promesses. Le peuple crie « Vive le Roi ! » avec le même enthousiasme avec lequel il criera un peu plus tard : « A bas la monarchie ». Il salue la République avec le même empressement qu'il a mis auparavant à acclamer un Empereur. *Unstable as water thou shalt not succeed* a été dit, j'en suis convaincue, il y a des siècles, comme la vraie devise des Français, tous mes sentiments d'amitié ne vont qu'à l'un d'eux, et à un seul de toute leur race. Il aurait mieux valu pour la pauvre Marie-Antoinette de ne jamais jouer à la fille de ferme au Petit-Trianon, de ne pas prêter sa beauté pour orner les festivals royaux de Versailles, si elle avait pu ainsi éviter de finir sur ce maudit échafaud de la place de la Concorde. Je me demande s'il arrive jamais à l'Impératrice Eugénie de trembler en regardant, par delà les jardins des Tuileries, cet endroit maudit ; et si elle ne craint pas qu'un jour vienne où elle aussi aura autour d'elle une mer de visages humains en furie, ou bien où elle devra s'enfuir devant les exécrations de la multitude parisienne enragée ? J'imagine qu'il doit être un peu alarmant, dans ces derniers temps, de monter sur un trône en France.

Avez-vous entendu parler de la condamnation de Montalembert à six mois de prison et à une amende de trois mille francs, pour un article où il comparait défavora-

blement le gouvernement de la France avec celui de l'Angleterre? L'article a paru dans la Revue *Le Correspondant.*

Ce que vous me dites de la température au milieu de laquelle vous passez vos journées à Compiègne me désole: prenez bien garde, et ne revenez pas ici tout brisé par les changements extrêmes et soudains où vous semblez vous complaire. Ne sont-ils pas fatigués de vous, l'Empereur et l'Impératrice? Soyez un peu désagréable, et qu'on vous renvoie!

CLXXXIX

Paris, le jour du Nouvel-An 1859.

Les deux livres me sont bien parvenus; je n'ai pas de peine à croire combien vous avez été pressé avant de partir, mais je vous suis reconnaissante de ce que nous ayons eu une longue heureuse journée avant votre départ. « Celui-là est riche qui est maître d'une seule journée »; c'est une sentence que j'ai rencontrée sur mon chemin, il y a quelque temps, dans mes lectures variées, et je me sens très riche au seul souvenir de ce jour dont réellement j'ai été l'entière maîtresse. Quelle extraordinaire coutume on a à Paris de donner aux mendiants la pleine liberté d'infester les rues le jour du Nouvel-An? Je suis allée ce matin à Notre-Dame, où la musique était meilleure que d'habitude; mais tout le long de mon trajet pour y aller, ma patience a été tristement éprouvée par d'incessantes demandes de sous, et, pour revenir, j'ai dû prendre un fiacre afin d'éviter cet ennui. Nous nous sommes promenés quelque temps sur les boulevards pour

voir les baraques qui y sont provisoirement installées. Quelles hardes on y vend! Mais je suppose que cela amuse les gens, qui ne voudraient pas croire que c'est le Jour de l'An s'ils ne voyaient à la fois les baraques et les hardes.

Puissent tous les biens et bénédictions venir pour vous avec 1859 : la santé, la richesse, le bonheur et l'amour. Mais non, je ne souhaite pas que ce dernier vous vienne, l'amour, parce que vous l'avez déjà; je voudrais seulement qu'il croisse et se fortifie en fidélité, et en vérité, et en loyauté. Je voudrais que vous me disiez : *Amigo de mi alma,* dans l'année qui arrive, comme vous me l'avez dit dans les années qui se sont enfuies. Votre idée d'aller ensemble à Florence l'hiver prochain est plus que tentante.

Si je veux attraper la poste pour que vous ayez ceci à Marseille avant de partir pour Cannes, il faut que je m'arrête d'écrire et envoie tout de suite ma lettre. Pas adieu, mais au revoir.

CXC

Paris, mardi 13 janvier 1859.

Ce fut pour moi un ravissement de lire dans votre lettre de Cannes de quel soleil vous jouissiez là-bas; car ici il fait le plus lugubre des lugubres temps d'hiver, et je suis très reconnaissante au Seigneur que vous et votre gorge vous en trouviez à l'abri. J'ai choisi les livres avec tout le soin possible, mettant deux fois plus de soin encore à ceux destinés pour mademoiselle Olga; aussi suis-je bien heureuse qu'elle ait aimé ceux qu'elle a eus pour sa part. J'ai lu les *Mémoires de la Margrave de Baireuth,* mais non ceux de Catherine II de Russie, et je serais charmée de les avoir à votre retour. C'est un horrible

ennui que vous avez avec vos domestiques; je voudrais que vous puissiez trouver un bon valet anglais. Avant que vous ne quittiez Cannes, je vous enverrai une liste, avec l'indication des formes et couleurs des vases que je veux que vous m'achetiez à la poterie de Valaurie. Rappelez-le moi si je l'oublie. Cette nuit, je vais à un bal aux Tuileries.

CXCI

Paris, 27 janvier.

J'ai lu l'article sur le *Dictionnaire du Mobilier* de Viollet-le-Duc, que vous m'avez envoyé avec votre dernière lettre, mais je l'aime avec assez d'indifférence. Il y a certainement des idées, mais vous écrivez moins dans votre style ordinaire, et plutôt comme si vous n'étiez pas tout à fait en sympathie avec votre sujet. Ma critique est peut-être injuste, mais la voilà, et voilà de quelle façon votre travail me frappe. A quelle date êtes-vous obligé d'avoir fini l'article sur le *Philippe II* de Prescott, pour la *Revue des Deux-Mondes*? Celui-là, je sens qu'il me plaira, à coup sûr. Votre Impératrice avait l'air tout à fait aimable au bal des Tuileries du 12. Elle portait une robe de couleur rose pâle garnie de brun chocolat, et, comme parure, les diamants donnés par la Ville de Paris. La presse de la foule était quelque chose d'affreux, et chacun parlait d'une guerre presque certaine.

CXCII

Paris, 23 mars 1859.

Penser que je vais vous revoir demain! La nouvelle me

semble presque trop bonne pour être vraie. Je viens de finir l'article sur le *Philippe II* de Prescott, et il m'a plu infiniment; mais je vous dirai de vive voix tout ce que j'en pense. Les bruits relatifs aux chances de guerre sont si contradictoires que je sais à peine quoi vous dire comme étant l'opinion d'ici. Au cas où vous n'auriez pas vu le *Moniteur* de ce matin, je copie à votre intention son avis officiel : « La Russie a proposé la réunion d'un Congrès en vue de prévenir les complications que l'état de l'Italie pourrait faire surgir et qui seraient de nature à troubler le repos de l'Europe.

« Ce Congrès composé de plénipotentiaires de la France, de l'Autriche, de l'Angleterre, de la Prusse et de la Russie, se réunirait dans une ville neutre.

« Le Gouvernement de l'Empereur a adhéré à la proposition du cabinet de St-Pétersbourg. Les cabinets de Londres, de Vienne et de Berlin n'ont pas encore répondu officiellement. »

Dieu fasse que leur réponse soit favorable, et que la guerre avec l'Italie n'ait pas lieu. Mon frère serait naturellement forcé de partir avec l'armée, et je ne puis y songer sans effroi.

CXCIII

Paris, 23 avril 1859.

N'est-ce pas terrible, ces nouvelles d'une guerre certaine avec l'Italie ? Mon pauvre frère est parti directement. Le mot pauvre n'est pas le terme juste, ni aucune autre expression dénotant de la pitié, car il est enchanté à la perspective d'un combat et ne voudrait pas, s'il le pouvait, être autre chose que soldat. Pour moi, le nom

seul de la guerre est terrible, étant synonyme de souffrance, de misère et de mort. J'ai une fois vu un régiment en marche pour rejoindre une armée : les hommes tous bien portants et forts, pleins d'espoir et d'empressement au combat, confiants dans le succès et assurés de la gloire; par leur courage et leur enthousiasme, ils enthousiasmaient les femmes et les enfants, et les amis réunis pour leur dire adieu. Plus tard, j'ai vu revenir le même régiment, du moins tout ce qui en restait; et j'ai observé les visages des veuves et des orphelins, et de ceux qui restaient seuls; j'ai vu comment ils examinaient chacun de ces soldats fatigués, blessés, salis par le voyage, et cela sans autre effet que de découvrir l'absence de celui qu'ils cherchaient. Devant leur douleur, ceux même qui étaient revenus, et les heureux qui avaient retrouvé les leurs, restaient sombres et silencieux. Ce contraste entre le départ si gai et si plein d'espérance, et le triste retour était trop violent et trop significatif.

Dites-moi si vous croyez que cette guerre sera de longue durée. Est-il possible de savoir déjà quelque chose à son sujet? Je m'attendais à avoir de vos nouvelles aujourd'hui avant cette heure; et maintenant je m'imagine que chaque coup de sonnette est pour m'informer de vous, car vous n'aurez pas oublié que je pars pour Turin demain de bonne heure. Il faut que je voie mon frère avant son départ, mais c'est d'un cœur lourd que je quitte Paris dans ce but. « Adieu » en tout temps est pour moi le plus triste de tous les mots, mais il est doublement cruel à dire en un temps comme celui-ci.

(Les lettres de CXCIV jusqu'à CC inclusivement sont perdues),

CCI

***, 20 juillet 1859.

Oh! mon ami, si vous pouviez savoir le soulagement que m'apportent la déclaration de la paix et la nouvelle que mon frère est en sûreté! Je sais combien j'ai été coupable pendant tout ce temps d'excitation, en ne vous envoyant rien qui puisse, avec le plus farouche effort d'imagination, être appelé une lettre; mes hâtives communications étaient tellement de simples chiffons, et si peu autre chose, que j'admire votre affectueuse patience à y répondre comme vous l'avez fait. Vos longues lettres, avec les dernières nouvelles du progrès de la guerre, vu de Paris, ont été ma plus grande consolation pendant les trois derniers mois, où j'ai eu à calmer les craintes de ma belle-sœur en même temps que les miennes. Maintenant la réaction est venue après ce long et cruel suspens. Je me sens d'une gaîté sauvage, prête à tout, indifférente à la plupart des choses. Le discours de l'Empereur à Saint-Cloud, hier, m'a paru à la fois noble et bon, et j'ai pieusement confiance que ses derniers mots, « le repos de l'Europe » représentent un fait accompli! Un grand nombre de gens de connaissance sont ici, et la société devient très dissipée après l'isolement forcé. Pourquoi restez-vous si tard à Paris! J'entends dire qu'il y fait très chaud, et je ne puis croire qu'il soit bon pour vous de courir le risque d'une chaleur excessive, alors que vous continuez à vous plaindre d'insomnie et de manque d'appétit. Ecrivez-moi vos plans.

CCII

*** 26 juillet 1859.

Votre lettre du 21 m'arrive à l'instant. Etes-vous tout à fait fou de rester à Paris en vous sentant si malade ? Partez de suite, je vous en conjure ; ou si vous persistez à rester et que vous désiriez que je vienne, je le ferai. Le ton de votre lettre est si abattu qu'il m'a donné une attaque de *Blue Devils* et m'a tout à fait gâté une expédition dont la perspective me réjouissait fort. Une «*party*» de six personnes, moi comprise, doit gravir les montagnes à dos de mulets, demain après-midi, lorsque le temps commencera à fraîchir ; nous passerons la nuit dans une petite façon de hangar au sommet de la montagne et nous verrons le lendemain matin le soleil se lever. Deux domestiques nous précéderont avec deux mulets supplémentaires chargés de comfort sous la forme de literie, vivres, etc., les matériaux offerts par les indigènes étant des plus rudimentaires. Si seulement vous pouviez être de la partie, l'expédition serait parfaite. Etant ce qu'elle est, non seulement vous allez me manquer, ce qui me serait arrivé en tout cas, mais encore, maintenant que je vous sais si malheureux, mon plaisir sera réduit à un degré très modique. Je veux cependant vous écrire une relation de notre excursion, s'il nous y arrive quelque chose d'intéressant. Adieu.

CCIII

*** 5 août.

L'excursion aux montagnes a eu le plus grand succès,

et je me préparais justement à vous écrire, et à vous dire l'histoire d'une petite paysanne que nous avions rencontrée et qui nous avait beaucoup intéressés, lorsqu'est arrivée votre lettre du 30. Vos suppositions sur mon compte sont tout à fait exactes; je suis terriblement brûlée par le soleil, et j'ai le regret d'être forcée d'avouer que j'ai engraissé! Mais comme vous m'avez promis par écrit que, quels que soient les changements qui surviennent en moi, vous serez toujours charmé de me voir et que je pourrai toujours compter être traitée par vous avec une grande tendresse, je ne crains aucun aveu. Ah! mon ami, quelle force donnent un grand amour et une confiance infinie entre deux êtres humains! Ces choses mettent dans le cœur une petite forteresse que les influences du dehors assaillent vainement, et qui est si solidement munie de foi et de confiance, et pourvue d'une affection si certaine, que nul siège ne peut l'affaiblir, nulle attaque la mettre en danger. Ne soyez pas si abattu à votre sujet, et, par pitié, donnez-vous un jour de congé. Venez me voir ici, et offrez à vos poumons un peu de cet air vivifiant; j'ose dire que vous vous sentirez mieux une heure après votre arrivée. Et maintenant, il faut que je vous parle de notre petite paysanne, la jolie et pâle « contadina » que lady M... et moi avons adoptée comme notre protégée.

Marco Mazetti, le meunier, était l'homme le plus riche de la commune de C..., et tous les jeunes gens, à des lieues à la ronde, savaient que la jeune Rosina aux yeux noirs, l'unique enfant du meunier, aurait en dot quinze cents francs; quelques commères du village allaient même jusqu'à murmurer deux mille francs. Cela, joint à la beauté de la jeune fille, rendait Rosina très recherchée par les jeunes hommes et terriblement enviée par les

jeunes femmes ; mais Rosina était si douce et si aimable que même Betta Caproni , dont l'envie touchait à la haine, n'osait pas dire ouvertement un seul mot contre la fille du meunier, que toute la commune adorait. Le plus grand charme de Rosina était une couleur d'un rouge doux et profond, pareille à celle de son homonyme la rose, et qui allait et venait sur ses joues à tout changement d'humeur; s'accroissant aux paroles affectueuses, pâlissant de sympathie lorsque Rosina voyait un enfant blessé, un voisin malade, ou même lorsque son petit chien Rita se faisait mal à la patte et jappait avec tristesse. Pendant plusieurs années la jeune Betta avait aimé un jeune contadino nommé Angelo, un beau gars bien découplé qui savait chanter et danser, qui était toujours le plus gai dans les fêtes, et qui, à ce que déclaraient les commères, savait mieux faire l'amour que travailler pour gagner honnêtement sa vie.

Angelo rendait à sa façon à Betta son sauvage amour qui, à dire vrai, l'effrayait un peu; mais un certain jour de fête, il apprit à connaître quelque chose qui tourna complètement sa tête et en chassa toute pensée de Betta. C'étaient les roses des joues de Rosina qui avaient trahi le secret de son cœur et avaient dit, au grand étonnement d'Angelo, que la fille du meunier, la belle héritière de la commune, ne considérait pas le jeune homme comme indigne d'être son partenaire pour la danse, et son compagnon après la danse, à l'heure où, à la lueur d'une lune argentée d'été, les garçons et les filles du village se promenaient entre les « pergolas » et disaient, dans leur douce langue italienne, la vieille, vieille histoire, qui semble toujours se rajeunir quand on la dit. Le vieux meunier Mazetti ne fut pas très charmé d'entendre sa fille et la

mère de sa fille plaider pour Angelo, et lui dire que l'amour pour Rosina aurait sûrement pour effet de guérir le jeune homme de sa paresse, de sa sauvagerie et de quelques autres petites qualités qui n'étaient guère celles que Mazetti s'était attendu à trouver chez son gendre. Les aimables joues rondes de Rosina étaient plus blanches qu'elles n'avaient jamais été pendant que son père hésitait à lui donner Angelo pour mari ; et le vieux meunier se sentit presque récompensé d'avoir enfin cédé, et d'avoir fait taire ses meilleures raisons, lorsqu'il vit revenir le rouge naturel, d'abord sous la forme d'une nuance d'un rose incertain, puis toujours plus épais et plus chaud, à mesure que le sang revenait au cœur anxieux de la jeune fille et sautait joyeusement dans ses veines. Elle était très heureuse lorsqu'elle s'assit sous la treille avec Angelo, dont les yeux noirs brillaient de triomphe, en songeant combien tous les jeunes gens, à des lieues à la ronde, lui envieraient la bonne fortune d'avoir gagné la fille du meunier et sa grosse dot.

Mais Betta, lorsque la nouvelle lui en vint, ne voulut pas le croire ; elle dit que c'était un niais mensonge, dont Angelo lui-même serait le premier à rire, car Angelo lui avait promis de se marier avec elle dès qu'il aurait trouvé un ouvrage payé, et il était trop fin compagnon pour tarder à le trouver.

— Peut-être le trouverait-il, disaient les commères, s'il se décidait jamais à le chercher.

Quelques jours se passèrent sans que Betta vit Angelo ; mais quand elle le vit, et qu'il lui dit d'un ton assez rude qu'il était déjà mauvais pour un homme de vivre de rien, mais que personne ne pouvait attendre de lui qu'il se chargeât encore d'une femme dans ces conditions, de

l'enfant que le ciel ne manquerait pas de leur envoyer, et qu'il était las d'essayer de travailler ; que les temps étaient très durs et que bientôt, si on se mettait à employer les inventions nouvelles, il n'y aurait plus d'ouvrage pour personne. Quand il lui dit tout cela, Betta l'écarta en silence, sachant bien que ce qu'il expliquait en phrases longues et embarrassées pouvait être mis en ces deux ou trois mots : — « Rosina a une dot de quinze cents francs et je n'ai pas besoin de travailler si je l'épouse ». Voilà tout ; et plus Angelo mettait de rudesse à parler, plus Betta se sentait sûre d'une chose qui, au moins, lui procurait un soulagement d'orgueil au milieu de sa soudaine colère, à savoir qu'Angelo l'aimait mieux que Rosina et qu'il eût été à elle si elle avait eu la dot. Presque sans rien répondre, elle se détourna et quitta l'homme qu'elle aimait à sa forte et ignorante façon. Mais il semblait qu'une nouvelle puissance fût née dans son cœur, tandis qu'une voix continuait à lui répéter, d'une façon de plus en plus distincte : « Si j'avais la dot, Angelo serait à moi ».

Rosina était heureuse, donnant beaucoup dans la généreuse simplicité de son affection et ne comprenant pas qu'Angelo ne donnait que très peu. Et le temps marchait, et les commères hochaient la tête et disaient que Marco Mazzetti était fou, que Rosina se perdait, elle et sa dot, et que Betta devenait très noire à regarder ; mais personne ne fit attention aux commères. Ainsi l'été passa, et l'hiver vint, et on apprêtait tous les arrangements pour le mariage ; encore deux jours, et Angelo allait prendre pour femme Rosina, et la dot allait lui être assurée. Le meunier était allé à la ville où était déposé l'argent et le rapportait avec lui dans un sac de gros cuir. La commune entière savait tout cela ; et les fêtes pour le mariage allaient

commencer le lendemain. Il n'y avait pas de lune et la nuit était très noire ; mais voici que tout le village est éveillé par une lueur brûlante qui rougit le ciel comme avec du sang, et qui ne tarde pas à amener l'alarme et la terreur sur le visage des habitants, qui se précipitent dans la direction de cette lumière sinistre. C'était le moulin et la maison du meunier qu'enveloppaient des traînées de flammes. Et bientôt la terreur se changea en une horreur fantastique : car si la femme et la fille du meunier étaient saines et sauves, Marco Mazzetti n'était plus qu'une forme carbonisée et noircie. « Il sera rentré chercher son argent et n'aura pu s'échapper », dirent toutes les commères, en parlant ensemble du mariage désormais impossible, de la dot brûlée et de la jolie héritière, qui était maintenant devenue aussi pauvre que Betta elle-même.

Ici mon histoire arrive, naturellement, à une pause ; aussi, comme faisait la princesse Shehrzad dans les *Mille et une Nuits*, je vais ajourner la fin du récit « jusqu'à la prochaine fois ».

Je vous en prie, prenez intérêt à la pauvre Rosina, car vous la verrez si vous venez ici ; seulement vous ne trouverez pas de roses sur ses joues.

CCIV

X..., 16 août.

Avant tout, je réponds à votre question sur le moment où vous pourrez venir me voir. N'importe quand. Choisissez votre date, et ne perdez pas de l'encre et du papier à m'écrire des sottises au sujet de mes talents pour les négociations dilatoires et ma ressemblance avec les diplo-

mates autrichiens ! Plus tôt vous viendrez, mieux ce sera pour moi ; et l'unique raison est celle-ci, qui est vraie, encore qu'il me répugne de l'avouer, à savoir que j'ai le désir de vous voir, que je suis affamée de vous.

Et maintenant, la fin de mon histoire de Rosina.

La pauvre fille ! depuis la nuit où elle vit son père changé en une masse inerte de chair carbonisée, sa maison en un amas de cendres, sa dot et son mari espéré, perdus pour toujours, et sa mère devenue une misérable mendiante presque affolée par la série d'horreurs qu'elle avait traversée, toute teinte colorée quitta les joues de la fille du meunier pour ne plus revenir. Une pâleur étrange et peu naturelle se répandit sur son visage, tandis que ses grands yeux tristes considéraient avec désespoir la vie toute nouvelle qu'il lui restait à vivre. En même temps, un nouvel et étrange orgueil sembla venir à la pauvre contadina, qui cessa de fréquenter les filles du village, alors que, dans des temps de fortune, elle les avait toujours reconnues comme ses compagnes. Les gens qui l'entouraient ne pouvaient lui offrir que fort peu de chose, car les habitants de C... étaient affreusement pauvres ; mais de tous côtés on se rappela quelque bonne action de la jolie Rosina, dont le teint était doux et profond comme la fleur dont elle portait le nom ; et la nature humaine n'est pas tout à fait mauvaise, spécialement lorsque les hommes sont pauvres. Mais cela même, la fille le refusa. Deux cents misérables francs restaient dans la ville où Marco Mazzetti avait déposé son argent. Avec cette somme Rosina enterra tout ce qui restait du malheureux, puis acheta une toute petite bâtisse avec deux chambres, demeure assez jolie, en été, lorsque les vignes s'entrelaçaient aimablement sur le toit et les murs, mais bien froide et bien nue dans les jours

d'hiver où il fallait placer le petit scaldino tout près de la pauvre vieille mère à demi-folle, tandis que Rosina et le chien Rita se serraient l'un contre l'autre pour avoir un peu d'aise et de chaleur. « Elle ne devrait pas garder le chien, étant si pauvre », se disaient les commères ; mais la fille et le chien savaient qu'ils aimaient mieux avoir faim et être ensemble, que d'être bien nourris et séparés.

Oh ! les larmes brûlantes qui tombaient sur le petit col velu de Rita, lorsque la pâle Rosina laissait tomber l'ouvrage avec le produit duquel elle essayait avec tant de peine de soutenir toute la famille, et songeait au temps encore peu éloigné où elle et le travail n'avaient rien de commun, où son bon vieux père était là pour la protéger de tout mal, et où Angelo son amant était assis auprès d'elle sous la vigne. Seul, Rita savait cela, car la mère ne comprenait plus rien, et les voisins ne voyaient la fille que lorsqu'elle se promenait parmi eux, calme mais fière, ne demandant secours à personne, et continuant à rendre service aux enfants malades ou aux mères fatiguées. D'Angelo elle ne savait rien, n'allant jamais aux « festas », car la musique et la danse étaient toujours les choses qu'Angelo faisait le mieux. Il était revenu vers Betta, comme un mentor craintif, et il fut plus que surpris à voir que l'ancien amour farouche de la fille semblait changé, ne s'exprimait plus que par des discours pointus, des réponses très dures à ses questions ; mais, chose étrange, Angelo n'avait jamais tant aimé Betta. Celle-ci était restée très calme tous ces jours où tant de choses étaient arrivées dans le village, mais d'un calme qui pouvait s'appeler de la force, ou qui indiquerait cette connaissance qui est la puissance. Deux fois depuis elle s'était absentée, afin, disait sa mère, d'aller faire un séjour auprès d'un vieil oncle qui avait de l'ar-

gent, beaucoup d'argent, et qui songeait parfois à le léguer à Betta en mourant ; et à chacun des retours de ces visites, la fille avait un nouveau foulard épinglé à sa gorge, ou bien de longs anneaux d'oreilles, ou bien un collier de perles de verre autour de son cou, tout cela, des cadeaux de l'oncle. « C'est bien étrange, disaient les commères, qui jamais auparavant n'avaient entendu parler de l'oncle ; mais personne ne faisait attention aux commères.

Un beau jour, une lettre vint à la poste du village pour la sotte vieille mère de Betta, qui jamais avant ce jour n'avait reçu une letttre dans sa vie. C'est sa fille qui la lui lut, et bientôt tous les voisins surent que l'oncle était mort, et que son argent, près de deux mille francs, passait à Betta ! C'est elle maintenant qui était l'héritière, avec la grosse dot ; et Rosina, avec ses joues d'une étrange blancheur, pleurait d'amères larmes sur le cou de Rita, tandis que le petit chien la regardait avec ses bons et sages yeux bruns, et léchait ses mains pâles. Lorsque Angelo demanda à Betta à l'épouser il était très humble, et la fille lui donna sa main comme elle aurait jeté un os à un chien, sans le regarder, détournant de l'autre côté ses yeux maussades. Il y eut de la musique et de la danse et maintes fêtes au mariage, et tout le village vint apporter ses vœux de bonheur aux fiancés ; tout le village, excepté la pâle Rosina, qui resta assise dans la petite cabane avec sa mère folle et son chien.

L'hiver revint et la vie devint plus dure pour les gens de C... qui se trouvaient toujours aussi pauvres ; seuls Angelo et Betta avaient de l'argent ; et l'on faisait de singuliers récits sur la vie qu'ils menaient. « Il a de quoi s'acheter à boire, maintenant, et il la bat, et ne travaille

jamais ». Voilà ce que disaient les commères, grelottant de froid, entassées autour d'un scaldino qu'avait autrefois, au temps de sa richesse, acheté Rosina, et dont elle avait fait don à une pauvre vieille pliée en deux par les rhumatismes. Le ciel avait envoyé l'enfant dont avait parlé jadis Angelo, un joli bébé potelé, aux yeux noirs, doux et souriant, ne rêvant jamais dans quelle sorte de monde il était venu. Il pouvait encore à peine s'appuyer en chancelant sur ses deux petites jambes grosses et malhabiles, lorsque déjà la fin arriva pour Angelo et Betta. Lui s'était mis à boire jusqu'à devenir une bête plutôt qu'un homme, et dans un accès d'ivresse furieuse il avait égorgé Betta et s'était égorgé lui-même; il n'y avait pas de docteur dans le village pour arrêter le flot de sang qui jaillissait si rapide des blessures du mari et de la femme. Les yeux maussades de Betta s'éteignaient, mais elle pouvait encore parler et elle pria ceux qui l'entouraient d'aller vite chercher Rosina. Lorsqu'elle vit le pâle visage et les yeux noirs penchés avec compassion sur elle, elle se souleva, et dit, très vite, car il lui restait si peu de temps : « C'est moi qui l'ai pris, j'avais fait le vœu, avec le diable pour témoin, d'avoir la dot et Angelo ; j'ai guetté le meunier, à la brune, par la fenêtre ; je lui ai volé ses deux mille francs ; j'ai verrouillé la seule porte par laquelle il pouvait s'échapper, et la maison était déjà en flammes ; j'avais arrangé tout cela auparavant. Alors j'ai tranquillement gardé l'argent, pour aller à Turin et y ai acheté les perles et les foulards — la mère ne savait pas — elle croyait que c'était réellement le frère de mon père. — Le sang jaillit de nouveau, et les yeux alourdis de Betta se fermèrent. Angelo était déjà mort.

« Mammina mia », et une petite main tirait Rosina par

la robe, pendant que l'enfant poussait des cris de joie à la vue du petit Rita tout velu.

Il ne restait qu'une faible partie de la dot; la fille du meunier acheta de la nourriture et des vêtements pour l'enfant, et le prit chez elle, dans la cabane où la vieille mère folle lui murmura des chansons d'amour, et où Rita essaya d'attrapper pour lui les rayons du soleil qui tombaient en travers du parquet de briques rouges.

C'est le curé du village qui a dit cette histoire à Lady M. et maintenant Rosina, avec ses yeux tristes et son étrange pâleur, vit dans un joli cottage très sec et bien chaud, à la porte qui conduit au parc où se dresse la maison. Et la vieille mère, l'enfant et le chien sont heureux et toute la journée au soleil. Vous les verrez quand vous viendrez.

A la différence des contes de la princesse Shehrzad, mon histoire est finie. Peut-être vous intéressera-t-elle en un moment où nous avons trouvé trop de rabâchage dans les lettres de Madame du Deffand.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

CCV

*** 7 septembre 1859.

Je suis désolée de ne pouvoir vous voir aussitôt que je l'espérais. Mais je vous suis trop reconnaissante de vous savoir hors de Paris, et de penser que vous allez changer de scène et d'air, pour dire un seul mot contre votre nouveau plan. Contentez-vous d'aller mieux, de vous reposer, de vous amuser et, avant tout, *oubliez* que vous ne pouvez ni manger ni dormir, et faites l'un et l'autre sans y penser ! Je vous envoie cette lettre hâtive, comme vous me le dites, chez M. le Minisire d'Etat, à Tarbes.

CCVI

*** 18 septembre.

A la bonne heure ! vous voilà presque redevenu vous-même après cette courte excursion aux Pyrénées : que ne deviendriez-vous pas si vous vous décidiez à un plus long voyage? Sans ma promesse à Lady M... de rester ici avec elle jusqu'à ce qu'elle soit prête à venir à Paris, je me m'y rendrais aujourd'hui même, tant j'ai besoin de vous voir, maintenant que « *Richard is himself again* ».

CCVII

Paris, 18 octobre 1859.

L'agitation dans le clergé semble croître et les évêques d'Orléans et de Bordeaux ont tous deux adressé des discours à l'Empereur, le premier en termes très violents. Les avez-vous lus? Le cardinal-archevêque, entre autres choses, rappelait à Sa Majesté ses paroles antérieures : « La souveraineté temporelle du Chef vénérable de l'Eglise est intimement liée à l'éclat du catholicisme, à la liberté et à l'indépendance de l'Italie » .

Je vous envoie par la poste d'aujourd'hui un petit souvenir qui pourra, je crois, vous paraître utile pendant un voyage. Je vous envie une fois de plus d'être à Madrid, un endroit que je n'ai encore jamais pu atteindre. Adieu.

CCVIII

Paris, veille du Nouvel-An 1860.

Les anniversaires ne sont pas toujours des choses

agréables, n'est-ce pas ? Ils nous rappellent trop d'entreprises laissées inachevées, trop de bonnes résolutions brisées ; ils délimitent trop clairement les trous qui s'élargissent dans notre vie et qui ne pourront jamais être comblés, comme aussi le cercle de nos amis qui se rétrécit avec une rapidité et une certitude si misérables ! Non, décidément, je n'aime pas les anniversaires ; ignorons qu'ils existent et qu'en voici un. Il y a peu de nouvelles et le temps est affreux ; je me sens stupide ; c'est la nuit des nuits pour les réminiscences, et comme je refuse de m'y laisser aller, je ferai bien mieux de vous envoyer une page blanche que d'essayer de faire la conversation, alors que l'unique sujet dont je pourrais parler avec éloquence est *streng verboten*. J'ai envoyé les livres et j'attends une prompte réponse.

CCIX

Paris, 9 janvier 1860.

Quelle satanique petite histoire vous me racontez là d'un petit fermier des environs de Grasse, qui a envoyé dans un monde meilleur un de ses voisins, dont il était mécontent, simplement en prononçant quelques mots mystiques sur trois aiguilles bouillies dans un pot ! Je connais diverses personnes que je consentirais de la façon la plus désintéressée à aider dans l'échange des embarras et des épreuves de cette vie contre les joies d'un état inconnu, si ce n'était la peur des conséquences. Apparemment votre fermier continue à vivre sans qu'on lui fasse aucun mal, parce que sans doute personne ne croit que les charmes par lui invoqués aient tué le voisin : ce qui prouve que l'important n'est pas les choses elles-mêmes, mais l'opinion qu'en ont

les autres. C'était un mauvais jour pour me raconter une histoire de ce genre, tant je me sens méchante. Si quelqu'un voulait faire quelque chose pour me mettre en fureur, ce serait pour le mieux : je pourrais alors répandre sur un objet légitime mes agitations cérébrales ; mais dans l'état où sont les choses, je vais probablement faire beaucoup de mal d'une façon froide et décente, aux dépens d'innocentes personnes de ma compagnie. Pour vous délivrer de l'embarras d'avoir à choisir des œuvres de littérature morale pour vos jeunes amis dans les années prochaines, je m'offrirais à écrire moi-même quelques livres, si je ne me rappelais la remarque à moi faite jadis par un Irlandais : cet homme m'avoua que, à son jugement, si jamais j'écrivais un livre, il serait si « *improper* » que nos amis se refuseraient à me le laisser lire !

Oui, c'est à Olga que j'ai donné la préférence dans ma sélection, comme vous me l'avez demandé, sans chercher pourquoi vous la distinguiez si particulièrement. Ce manque de curiosité de ma part a probablement passé inaperçu, comme tant d'autres bonnes qualités. Soyez bien prudent, lorsque vous irez à Grasse, mardi prochain : les monuments de toute sorte ne valent pas un supplément de fatigue et vous avouez vous-même que le soleil est traître à Cannes et aux environs. Vous m'avez un jour insinué que nos lettres pourraient un jour être publiées ; par compassion pour le public qui nous lira un jour, je me hâte de terminer celle-ci. Adieu. M...

CCX

Paris, 30 janvier 1860.

Votre comparaison de l'Empereur avec les bergers du

moyen-âge qui font danser les loups avec une flûte magique, n'est pas mauvaise. C'est un homme étonnant : il n'a qu'à siffler un certain air, et voilà que les ouvriers s'appliquent de cœur et d'âme à élargir les rues au lieu de les barricader ; il change l'air, et voilà que les journalistes chantent sa louange au lieu de railler sa politique ; et avec toutes les classes c'est la même chose ; sa finesse dans sa conduite avec les puissances étrangères lui vaut les éloges des hommes d'Etat ; son urbanité enchante ceux qui sont appelés à prendre part à ses conseils ; ses dons de société charment les foules brillantes qni se portent aux réceptions des Tuileries ; et avec tout cela, il n'est qu'un rêveur. Un rêveur étonnamment pratique, si vous voulez, mais tout de même un rêveur. Vous verrez cela, mon ami, et vous le croirez un jour, peut être trop tard. Je crois sans peine que, si on nommait tous les membres du Sacré-Collège, cela vous serait « fort égal » pourvu que vous ne soyez pas obligé d'écouter leurs sermons ; car, ami infiniment cher, vous manquez de piété. C'est avec regret que je vous écris ces mots : ils sont si cruellement vrais ! Si vous étiez pieux, même au sens le plus superficiel, vous vous rappelleriez la fête de la Sainte Eulalie, que, je suis sûr, vous avez oubliée. Ne savez-vous pas qu'elle tombe le 11 ou le 12. Dois-je acheter pour votre cousine quelque chose de joli, dans le genre d'une joaillerie byzantine, et vous l'envoyer ?

Je suis toute à la politique : tour à tour elle m'enrage et m'amuse : bien que ce soit plutôt les politiciens que la politique même. On se fait, ou tout au moins une femme d'esprit humble comme moi, avec la révérence qui convient pour le sexe fort, se fait une opinion si exaltée d'une âme virile qui entreprend, sous une forme

quelconque, d'améliorer et de régénérer l'humanité. J'aspire à quelque chose de si supérieur à un homme simplement ordinaire, avec des intentions entièrement pures et des efforts entièrement désintéressés ; et ce que je vois m'enrage. Alors j'y regarde de plus près, et gravement j'examine, et mes découvertes changent ma rage en amusement. Vous allez, probablement, trouver cela niais, mais quoi que j'écrive doit, à votre point de vue, être plus que niais. Savez-vous que je considère comme une grande preuve de votre affection pour moi que vous puissiez endurer de ma part tant de « *nonsense* », et quand je m'arrête pour réfléchir sérieusement là-dessus, je suis effarée de mon audace à vous écrire, non pas seulement comme je le fais, mais de toute façon. Un surplus de réflexion pourtant, me rappelle qu'il y a si longtemps que je suis votre *ami féminin*, et que l'amitié résout tant de problêmes. Vous me demandez quand tombe ma fête, je n'en ai point. Vous me demandez mon nom : n'est-ce pas l' « Inconnue » ?

CCXI

Paris, 17 février 1860.

Vous rappelez-vous la maxime que Madame de Sévigné, dans une lettre à sa fille, dit qu'elle préfère, et qu'elle aime au point de s'imaginer qu'elle l'a prise de M. de la Rochefoucauld ?

C'est, si je ne me trompe : « l'ingratitude engendre le reproche, comme la reconnaissance engendre de nouvelles faveurs. »

Vous avez été si reconnaissant pour mon offre de vous aider et de vous tirer d'embarras au sujet de la Sainte

Eulalie et des cadeaux qui doivent l'accompagner, que je m'empresse d'envoyer une agrafe byzantine qui, je pense, fera votre affaire. Faites-moi savoir si vous l'avez bien reçue. Elle s'accommode assez bien avec vos conditions, n'est pas trop moderne, ni trop voyante, à l'air de coûter plus que je ne l'ai payée ; enfin, ne m'a donné aucune espèce de tracas. Cette réponse est-elle compréhensible, est-elle aussi catégorique que semblaient l'exiger les petits numéros si précis de votre lettre ; enfin, êtes-vous content de moi, du moins, en ce qui touche les commissions que j'exécute ? Si oui, je n'aurai pas vécu en vain. M.

CCXII

Paris, 29 février.

Il fait bon d'être en vie aujourd'hui, car le printemps est venu nous faire une petite visite derrière les pans de l'hiver, et nous a fait un baiser de la main pendant que le froid, le verglas et la neige prenaient un moment de congé. Les petits amants emplumés dans les arbres sont aussi libres dans leur façon de se faire la cour que si un feuillage touffu servait d'écran à leurs indiscrètes confessions au lieu des branches brunes et nues qui les offrent à la dérision des pessimistes et des cyniques. Tout dans leurs gazouillements et dans leurs pépiements est très clair pour moi, parce qu'ils savent que je sympathise avec eux, et rien qu'à la façon dont ils tournent leur tête de mon côté, et me regardent avec leurs yeux ronds et brillants, je comprends qu'ils me souhaitent du bien à cause de ma sympathie. Ils sont heureux, comme moi, à l'idée que le printemps va bientôt venir s'installer, et avec lui les oiseaux et les voyageurs qui arrivent du midi ; des

oiseaux pour eux, pour gazouiller avec eux, et pour moi un cher voyageur, afin que je lui souhaite de nouveau la bienvenue. Ne vous surmenez pas dans le voyage.

Dans le même temps, j'ai appris un secret des plus excitants et j'ai été liée à ne pas le divulguer pour ne pas compromettre la paix. Pour une fille d'Eve, la situation est cruelle. Il va sans dire que j'entends tenir la promesse solennelle aussi solennellement que je l'ai faite; ainsi ne me demandez pas de partager ce que je sais avec vous. Personnellement, j'ai pour théorie qu'un secret, pour être sûr, doit n'être connu que de trois personnes, dont deux sont mortes; mais réellement, je suis résolue à essayer de garder celui-là inviolé. J'adresse ceci à Marseille, poste restante, comme vous me dites de le faire, et je vis en vue de la première semaine de mars. Quelle grande chose que d'être heureux, tout devient alors si possible!

A bientôt.

CCXIII

Londres, 1er avril 1860.

C'est vraiment bien arrivé pour moi que je vous aie tant vu à Paris, et l'agréable souvenir que j'en ai va me permettre de survivre aux ennuis dont je souffre ici! J'ai été trop longtemps indépendante pour vivre dans des maisons étrangères, surtout lorsque c'est chez des parents, et que ces parents ont de vieux domestiques de famille éprouvés, envers qui ils sont tenus à montrer de la considération.

C'est un personnage de cette sorte qui fait en ce moment pour moi, d'un endroit très confortable, une rési-

dence peu enviable, et actuellement change rapidement un être penché à l'amabilité (c'est de moi que je parle), en un spécimen irritable, affolé et affolant de la nature humaine. Ecrivez-moi bien vite une de vos longues et amusantes lettres, parlez-moi de vos dîners, de vos bals et de quelque chose de réconfortant, pour que je puisse supporter cette visite obligée d'un mois entier à des gens trop différents de moi.

Je vous enverrais un poisson d'avril s'il y en avait à Londres, mais il n'y en a pas; personne ici, à l'occasion du 1er avril, ne donne de cadeaux jolis ou amusants; on se contente de perpétrer quelquefois de sottes plaisanteries. Ma plaisanterie d'avril à moi, est de me trouver où je suis, et c'est une plaisanterie assez vaste pour peser sur moi pendant de longs jours à venir. Vous voyez que je suis d'une mauvaise humeur diabolique; mais, je vous le demande, comment pourrait-il en être autrement en de pareilles circonstances? Vous à Paris, bien à l'aise, gai, vous amusant; moi à Londres, tenue à consulter les caprices et les préjugés d'une vieille tante à l'esprit borné et de quatre vieilles filles de cousines. C'est justement la question de savoir pourquoi je me laisse imposer une vie aussi déplaisante, qui embarrasse votre très morale et très conservatrice

M...

CCXIV

Londres, 7 avril 1860.

Ah! pourquoi suis-je venue ici? Le temps d'allures printanières me fait regretter nos bois, et puis votre lettre est

trop gaie, je ne vous manque pas la moitié de ce qu'il faudrait. Ces mots d'Alfred de Musset me hantent :

« Le temps emporte sur son aile
Et le printemps et l'hirondelle,
Et la vie et les jours perdus. »

Je ne veux pas citer le dernier vers ; ce serait aussi injuste que peu reconnaissant. Mais écrivez-moi.

CCXV

(Lettre perdue)

CCXVI

Londres, 5 mai.

Il n'y a qu'un draw-back dans la lecture de vos lettres ; j'ai une peur terrible d'arriver au bout. La dernière, où vous me parliez du bal de l'hôtel d'Albe, était délicieuse ; comme c'était bon à vous de dépenser tant de temps pour me dire des détails que vous saviez devoir enchanter mon cœur de femme. Si *vous* avez trouvé les femmes décolletées d'une façon outrageuse, c'est que réellement elles doivent l'avoir été un peu trop. Cette mode n'a pas encore traversé la Manche ; ici, nous sommes encore très décentes, pour ne pas dire légèrement prudes. J'ai souvent été frappée de voir qu'un si étroit espace d'eau pouvait séparer des coutumes, des manières et des moralités aussi profondément différentes que le sont celles de France et d'Angleterre. Même la forme d'un chapeau de Paris doit subir un changement avant de plaire à une beauté de Londres ; et une chambrée de grandes dames anglaises ne manquera

pas de baisser le nez avec un air de modestie froissée à une histoire française un peu risquée qui fera simplement rire leurs piquantes voisines de l'autre côté du détroit; et pourtant la nature humaine se ressemble terriblement partout où elle existe. *Au fond*, nous ne sommes pas d'un cheveu plus moraux que vous ; seulement nous sommes habitués à des manières plus « *proper* » comme avait coutume de dire ma vieille nourrice. Je n'ai rien à vous donner d'équivalent en échange de vos scandales Parisiens ; je me réjouis cependant d'avoir à vous dire que ma visite à mes tantes et cousines est terminée ; qu'elle s'est terminée sans dommage, ce qui ne me donne pas une petite confiance en moi-même. J'ai dû permettre que ma digestion fût entièrement bouleversée une fois par semaine, à cause du changement de l'heure de tous les repas et de la nécessité de manger un dîner de viande froide au milieu de la journée, le dimanche. J'ai dû m'abstenir de mentionner votre nom, comme d'insister sur les petites différences entre la vie étrangère et la vie anglaise. Je descendais exactement pour le déjeuner, lisais tranquillement mes lettres sous le feu de dix paires d'yeux inquisiteurs, d'où jaillissait une désapprobation muette pour les timbres étrangers et le papier trop mince; en somme, avec l'aide miraculeuse d'une bonne Providence, j'ai vécu, à travers un mois, de l'existence la plus sotte possible, formée, par rapport à toutes les phases de la vie, d'une étroite respectabilité et d'une respectable étroitesse.

Maintenant je recommence à respirer et le monde me semble une fois de plus vivant.

Vous allez sourire quand vous saurez ce qui m'a préservée d'un conflit absolu pendant cette visite obligée ; c'était une excursion presque journalière à ce grand et

silencieux séjour de repos pour les morts, à cette chose d'adoration pour les vivants, à la belle, ombreuse et rêveuse Westminster Abbey. Vous voyez que j'ai pris soin de ne rechercher aucune connaissance mondaine pendant ma retraite de pénitence chez ma tante, qui est, avec tout ce qu'elle dit et fait, une bonne vieille femme. Aussi me restait-il beaucoup de temps libre, et je l'ai employé à errer à travers le « *Poets' corner* » et à lire les noms de ces privilégiés glorieux qui ont chanté la joie et la douleur, l'amour et la mort, provoquant dans les cœurs humains une vive sympathie, et adoucissant plus d'une heure de peine ou de lassitude. Ecrire quelque chose qui vous survive! Tracer rien que quelques mots, qui, toutes les fois qu'on les lira, apporteront un battement de tranquilles plaisirs à un cœur humain, qui seront un secours pour un enfant de la terre parmi la souffrance infinie de la tâche terrestre; n'est-ce pas une ambition bien placée? Vous, qui faites tout cela, n'êtes-vous pas heureux de ce qu'il nous soit donné de le faire? De l'endroit où sont couchés les poètes de la vieille Abbaye, il n'y a qu'un pas aux tombes des rois et des reines, dont les têtes ont été découronnées par la mort, et qui gisent étendus comme le commun des mortels. La grandeur purement mondaine ne me semble pas de moitié aussi digne d'être possédée que la grandeur de l'esprit et de l'âme; et cependant voyez comme la foule fête et salue l'une, tandis que l'autre n'a qu'un petit nombre d'adorateurs. Et quand tout le monde approuve, c'est beaucoup, c'est tout. On est toujours assez fou pour se laisser gouverner par l'opinion publique. Si nous nous trouvons jamais ensemble à Londres, il faudra que vous veniez avec moi à l'Abbaye de Westminster, et que vous me

l'expliquiez au point de vue de l'architecture ; car je dois dire avec regret que j'ignore cruellement jusqu'aux premiers principes de cet art. J'aime l'endroit, j'ai plaisir à errer dans ses bas-côtés et ses coins tranquilles, à regarder le haut de la voûte parmi les arches, à entendre le ronflement de l'orgue qui roule à travers l'édifice d'un coin à l'autre et d'une extrémité à l'autre ; mais j'aime tout cela par sensation et par sentiment, sans comprendre. Il faut que vous m'appreniez à comprendre.

CCXVII

(Lettre perdue)

CCXVIII

Londres, 1er juillet 1860.

Ma traversée d'aujourd'hui a été sans exception la pire que j'aie jamais eue. C'est pour moi une chose positivement stupéfiante de voir comment les deux nations de la terre qui prétendent être les plus civilisées et avoir la vie la plus confortable, se résignent tout le long de l'année à traverser ce maudit détroit dans des bateaux qui n'ont pas pu être pires aux temps les plus sombres, si ces époques ont eu la moindre idée de bateaux. Deux heures de mortelle misère à souffrir chaque fois qu'un Anglais a envie de dîner à Paris ou qu'un Français se propose de visiter John Bull dans son étroite petite île, réellement cela semble absurde. Aujourd'hui, la mer était mauvaise et une petite pluie fine rendait la misère encore plus misérable. On avait à choisir entre grelotter sur un pont

humide et exposé au vent ou suffoquer dans l'air empesté d'une cabine moisie, où les vues et les bruits vous étaient donnés en surplus, avec leur dégoûtante précision, en quelque endroit que vous vous mettiez. Un couple de jeunes mariés faisait la traversée; du moins ils semblaient jeunes et fraîchement mariés lorsqu'ils sont venus à bord, avec des toilettes de voyage neuves pour accompagner leurs manières de nouveaux mariés; mais, oh ! quel changement lorsque nous approchâmes des hautes falaises de Douvres ! La malheureuse Marie Stuart ne devait pas regretter de quitter sa « belle France » plus amèrement que le faisait la pauvre petite fiancée, toute chiffonnée par le mal de mer, tandis que toutes les illusions qu'elle avait jamais pu avoir sur les charmes personnels de son nouveau mari étaient ébranlées jusque dans leurs fondements par le moindre regard sur la contenance verdâtre et maladive, en laquelle le mal de mer avait changé l'air assuré de son conquérant et heureux possesseur. Et quand je pense que je vais recommencer la traversée demain pour aller avec Lady M. à ... où elle s'imagine que l'air fera des miracles pour elle ! Londres étant tout en boue, et la saison étant en somme passée, il me plairait davantage d'être à ....., bien que l'endroit soit nouveau pour moi. Faites-moi savoir vos plans. Quelle passion nous avons pour rester séparés, à supposer que nous ayions quelque souci l'un de l'autre ! Adieu.

CCXIX

... 7 juillet 1860.

Je doute fort que la tenue de croque-mort vous convienne, et tout homme en grand deuil ressemble terrible-

ment à un entrepreneur de pompes funèbres. Il en résulte que ne pas vous voir dans la procession mortuaire du prince Jérôme ne me causera pas la somme de regrets que vous paraissez supposer. Je puis par l'imagination vous voir dans d'autres rôles bien plus de mon goût que ce rôle mélancolique; d'ailleurs, en principe, je déteste les enterrements. Rappelez-vous que, quand je mourrai, je veux être brûlée. Je vous écris cela très sérieusement. Pour commencer, la crémation est propre, et je crois fermement que la propreté est voisine de la piété. De plus, quelque belle que paraisse une personne morte dans ce dernier sommeil tranquille, c'est une idée trop horrible de savor que les germes de la corruption sont déjà en elle. Songer à la lente destruction, la pourriture de la chair, le changement hideux, le ver avide et répugnant, les vilaines choses visqueuses qui rampent; fi! tout cela donne un démenti à la pure et pâle beauté de la mort; et s'il faut que la vie soit fausse, par pitié, qu'on laisse au moins la mort terminer sa fausseté, et être ce qu'elle est réellement, loin de toute honte et de toute tromperie! Ainsi, quand je mourrai, brûlez-moi, pour qu'au moins je reste propre, et ne serve pas de nourriture aux vers.

CCXX

(Lettre perdue)

CCXXI

..., 21 juillet.

Vous êtes si amusant quand vous êtes en fureur que je ne puis presque pas résister à la tentation de vous rendre

furieux. Il y a longtemps que je n'ai pas eu une lettre aussi charmante que celle qui est ouverte devant moi et qui finit par ces mots : « Je suis vraiment de bien mauvaise humeur contre vous ». Ma conscience me dit sévèrement que je mérite chacun de vos reproches, tandis que ma vanité murmure sur un air délicieusement caressant : « Voyez combien vos lettres lui manquent quand vous négligez de lui écrire; il craint tant de les perdre qu'il vous dit que vous êtes le *grand motif déterminant* de tous ses plans, qu'aucun changement de programme ne sera pour lui un sacrifice s'il conduit à une prompte rencontre avec vous; qu'il mettrait de côté tout engagement et reviendrait à Paris demain pour peu que vous lui promettiez d'y être vous-même. » O chère vanité, comment pourrais-je vivre sans elle! Ce n'était pas gentil de ma part, je l'avoue, de négliger de vous écrire, mais combien de fois vous ai-je dit que, quand je vis avec la mer, je cesse d'être responsable de mes actions. Si vraiment nous avons tous existé, dans une existence antérieure, sous quelque autre forme d'animal, d'oiseau ou d'esprit, je sais bien ce que j'ai été : une sirène. La chose m'apparaît clairement au moment où je vous écris ces mots. Je suis née dans une grotte sous la mer; les murs étaient d'un vert pâle et brillant, avec des lueurs opalines étincelantes au travers; le toit était en branches de corail, le plancher, en fin sable d'argent. Çà et là, de grandes perles, d'une blancheur rêveuse de clair de lune, et des herbes aux teintes effacées s'agitaient légèrement auprès de l'ouverture de la grotte. Quelle gaie et insouciante vie c'était : je jouais avec les jeunes vaguelettes, je gambadais dans les grandes ondes, et le frais embrun tombait sur mes cheveux et mes yeux et mes lèvres, comme

des baisers dans un rêve. Et comme c'était amusant, à la lumière des étoiles, de monter au monde d'en dessus, de regarder passer les vaisseaux, tandis que nous étions assises sur les rochers et chantions pour les mariniers las. Oh! non, ce n'était pas du tout une mauvaise sorte de vie, celle d'une sirène sous la mer. Nul souci de responsabilité, nul conflit entre le bien et le mal, cette lutte incessante et cruelle qui semble n'avoir pas de fin.

Comment pouvez-vous regretter un hibou? Quels goûts singuliers vous avez dans le choix de vos animaux favoris? Vous rappelez-vous que, il y a longtemps, presque dans la première lettre que je vous ai jamais écrite, je remarquais sentencieusement qu'un hibou, qui vous avait tenu compagnie, avait manqué de vous transmettre sa sagesse traditionnelle? Oh! quelles bizarres et « *proper* » petites lettres j'avais alors l'habitude de vous écrire. Je suis sûre que vous avez dû sourire, en les lisant, d'un de vos fins et cyniques sourires. Nous nous promettions alors des choses si amusantes l'un à l'autre; vous me juriez de ne jamais être amoureux de moi, et vous me donniez de si sages raisons pour me prouver combien il était impossible que je vous trouvasse aimable! Je traitais avec tant de noble dédain votre insinuation que, si jamais je me mariais à un autre, je ne pourrais manquer à la fin d'être amoureuse de vous. Vous rappelez-vous?

Alger me tente toujours. Je n'ai aucunement abandonné l'idée d'y passer l'hiver, et je suis parfaitement résolue à ne pas aller en Angleterre à présent. Voilà deux points sur lesquels vous ne pouvez pas me reprocher de ne pas vous renseigner. Personne n'est tout à fait mauvais; et moi-même j'ai quelques qualités qui me rachètent ce défaut, notamment que, *en dépit de toutes vos fautes, je*

vous aime toujours, comme l'a dit autrefois, en parlant de l'Angleterre, un mortel plus grand que moi.

CCXXII

*** 5 août 1860.

Eh bien, c'est presque décidé que nous allons à Alger, et je ne suis pas entièrement convaincue que ce soit la meilleure chose à faire ; d'où il résulte que je suis dans un affreux état d'incertitude, et regrette à demi d'avoir promis ma précieuse compagnie pour cette expédition. J'aurais voulu pouvoir vous aider à choisir les robes et les chapeaux; car je ne doute pas que vous ayez fait un beau grabuge de tout cela, et je crois avec vous qu'il n'est pas improbable que les « chiens de France » vont courir après les malheureuses qui seront obligées de porter les toilettes que vous aurez choisies. Voilà une idée pour cet heureux souvenir qui doit rester avec nous après notre séparation. . . . . .

Est-ce d'aujourd'hui que vous avez découvert que tous les hommes (et non pas seulement les Anglais) se ressemblent d'une façon étonnante, lorsqu'ils sont en habit noir et en cravate blanche? Mon ami, s'il vous était une fois arrivé, comme à moi, de demander, à un noble invité, d'aller vous chercher un verre de champagne, le prenant pour un domestique, vous sauriez que cette ressemblance va jusqu'à un degré qui confond. Ne se trouvera-t-il pas un homme pour s'affirmer et pour refuser de s'habiller comme le pendant d'un garçon de café? Songez quelle mine vous auriez, costumé en velours et en point de dentelles, comme

un gentilhomme des vieux temps, tandis qu'on n'a jamais inventé un costume aussi déplaisant que celui qui est aujourd'hui de règle pour un homme.

Assurément, vous n'êtes pas sérieux en me rapportant que les gens d'Angleterre parlent de guerre et d'une annexion française ! C'est absurde. Je vous envoie ceci, 18, Arlington street, et je vous embrasse.

CCXXIII

(Lettre perdue)

CCXXIV

Lestaque, 2 septembre.

Je vous envoie avec ceci une photographie de moi, qui vous fera les adieux qu'il m'est impossible de vous faire en personne. Je regrette que nous n'ayons pu arranger un rendez-vous ; vous allez penser que c'est ma faute, je trouve que c'est aussi un peu la vôtre ; mais nous n'allons pas nous quereller au moment où un long voyage va nous séparer encore plus complètement, bien que nous ayons un génie pour rester séparés, même quand la distance est petite. Envoyez-moi vos commissions et je ferai de mon mieux pour les exécuter de l'excellente façon dont vous les faites vous-même. Comme je vous haïrais si vous n'étiez pas généreux ! Il devrait y avoir une loi mettant à mort tous les hommes bas ; ils sont une des taches les plus fâcheuses dans un monde, d'ailleurs assez bien réglé. Une femme basse est une vue assez pitoyable ; mais un homme bas semble exciter davantage la pitié ; il

produit toujours sur moi une sensation d'intense fatigue. J'attends une photographie en retour de la mienne. Ne voudriez-vous pas aller bientôt vous en faire faire une?

CCXXV

13 septembre 1860.

Pas de lettres; à quoi songez-vous? Je vous ai pourtant donné un plan soigneusement préparé de notre trajet, afin que vos lettres ne risquent pas de se perdre, et je ne reçois rien. Ecrivez, ou je ne vous dirai rien moi-même. Hier, pendant que nous étions en route à la chute du jour, Mme de C. dormait, et moi, toute éveillée, je rêvais. Et mon rêve était que j'étais grande et célèbre. Je m'étais fait un nom dont l'écho se répandait au loin, j'avais conquis, dans ce monde encombré, une place agréablement à l'écart de ceux qui continuent encore à peiner et à lutter pour en gagner une. Avec une hauteur calme et tranquille, je les regardais se presser et se hâter, quelques-uns avec de grands yeux décharnés et des joues creuses, férocement résolues à gagner ou à mourir; d'autres, repoussés et foulés aux pieds toutes les fois qu'ils faiblissaient un peu dans leurs efforts à s'élever; et le plus grand nombre écrasés dans un désespoir stupide. Les hommes, qui dédaignaient tous ces infortunés, se pressaient vers moi, prenant avec fièvre tout ce que je consentais à donner, reconnaissants pour les mêmes paroles sur lesquelles ils avaient naguère chicané et hésité, pour finir par les refuser; conduite qu'ils avaient sagement oubliée. Jamais un enfant n'a été aussi profondément ravi d'un nouveau jouet que je l'étais d'abord de ce joli joujou

appelé le succès. Je riais très haut lorsque ceux devant qui j'avais autrefois tremblé, attendant anxieusement leur verdict d'autocrates ; je les voyais maintenant attendre avec un profond respect mes moindres caprices ; et j'avais un plaisir infini à leur donner ce que je savais n'avoir de valeur que par mon nom, mais qu'ils accueillaient avec reconnaissance, avec vénération, comme si toute valeur et tout mérite y étaient contenus. Tout cela d'abord m'amusait ; mais, par degrés, un lent mépris me venait pour ce même peuple dont j'avais autrefois tant apprécié et si consciencieusement cherché à gagner l'opinion. Eh quoi ! tout ce que je savais être un bon et honnête ouvrage, écrit dans l'intention de faire quelque bien dans le monde, de donner quelques secours à l'humanité, ne serait-ce qu'un sourire pour l'égayer ? Tout cela avait donc été compté comme de nulle valeur, parce que je n'avais pas de nom à mettre comme estampille sur les marchandises que j'offrais, pas de signe patenté pour attirer l'attention et me gagner les éloges ignorants ! Et maintenant, combien tout était changé ! La moindre baliverne sans valeur, que je griffonnais avec une hâte insouciante, me rapportait de l'or, et on se disputait à qui donnerait le plus d'or pour l'avoir, et une fois obtenu, on traitait cela avec égards, on le publiait audacieusement, et, l'estampillant avec mon nom, mon nom célèbre et universel, on le lançait dans le monde avec éclat et les hommes se hâtaient d'en prendre leur part et de proclamer hautement à qui voulait les entendre, combien c'était une chose sage et intelligente et brillante, cette baliverne estampillée de mon nom !

Et alors, je me méprisais moi-même, plus encore que les fous stupides qui m'entouraient. Après le mépris vint une amère tristesse : qu'importait maintenant cette notoriété

éclatante, cette flatterie sans limite, venant de gens qui n'avaient eu auparavant aucun souci des mêmes choses ? Quant à ceux qui avaient suivi avec amour tous mes pas dans le chemin épineux de la renommée, qui m'avaient donné l'aide d'une affectueuse foi en moi, d'une chaude sympathie aux heures de désappointement, qui avaient montré une joie sincère, aux plus petits rayons de succès, quant à ceux-là, un si grand nombre d'entre eux étaient partis, et partis avant de savoir ce que serait la fin ! Elle les aurait tant intéressés, et ils ne l'avaient pas connue ; qu'importait maintenant ce que cette fin avait de bon, elle venait si tard !

Oh ! dites-moi, vous qui savez, dites-moi, est-ce là, en définitive, tout ce que peut faire la renommée ? Est-ce que, après des années d'espoir et de fatigue, et de robuste foi. avant le triomphe final, est-ce que le chaud éclat et la lumière du succès vacillent et pâlissent, et se changent en un lourd regret pour être venus tard ? De chaudes larmes cuisantes coulaient de mes yeux à mesure que nous avancions dans le clair-obscur tranquille ; le désespoir de tout cela semblait s'étendre sur moi comme un manteau, et m'abattre sous son étouffante tristesse ; et tout cela me semblait si réel ! J'étais si bien éveillée que j'avais peine à me persuader que je n'avais jamais lutté pour la renommée, et que, par suite, le gain ou la perte de la renommée ne pouvaient me troubler. Je n'avais aucun désir d'écrire en vue de l'approbation des hommes, d'aucun homme, excepté un seul, et pour celui-là, je savais bien quel bon jugement j'étais assurée de recevoir de lui, au sujet de chaque mot qui je lui écrivais. Et je n'avais pas besoin d'autre nom comme estampille que celui qu'il m'avait donné : l'*Inconnue*, qui depuis si longtemps était

gravé dans mon cœur. C'était pour moi un rêve éveillé; bien niais à rêver au clair de lune, n'est-ce pas?

CCXXVI

Alger, 29 septembre 1860.

Comment pourrai-je vous dire ce que je pense de vos lettres perdues, puisque je ne les ai jamais vues? Pourquoi me posez-vous une question presque aussi sotte que mon rêve éveillé? Décidément, mon ami, vous avez perdu la tête aussi complètement que l'a fait le bon peuple de Marseille à la vue de l'Empereur, ce qui est vraiment beaucoup dire. Les fêtes valaient la peine d'être vues, et Sa Majesté ne saurait se plaindre d'un manque de loyalisme de la part des Marseillais. Vous me demandez des descriptions de ce que j'ai vu et de mes impressions de la vie orientale. Par où dois-je commencer, et comment répondre d'une façon convenable? Je suis un peu affolée du contraste éclatant de splendeurs pompeuses et d'absurdités pitoyables que je trouve dans les choses qui m'entourent. L'approche de cet endroit a été pour nous une sensation de beauté parfaite : nous sommes arrivés au lever du soleil, et j'ai tout de suite songé aux vers :

« Le soleil se levait ; Alger nous apparut,
Salut, terre d'Afrique, à ton beau ciel, salut ! »

Au moment où notre bateau glissait dans les eaux tranquilles du port, tout était vague, plein d'ombre et de mystère; lentement, une pâle lumière d'or s'est répandue sur la mer et le ciel, et sur les lignes indistinctes de l'amphi-

théâtre de collines qui s'élèvent sur les derrières et autour d'une ville blanche et silencieuse, semblable, de loin, à une ligne d'écume sur le sable. Alors une teinte bleue rampa dans la lumière d'or, se forçant en couleur à mesure qu'elle avançait, et une pâle teinte rose rampa à sa suite, s'épaississant, elle aussi, à mesure qu'elle s'étendait. Cela dura jusqu'à ce que le ciel ne fut plus qu'un brillant foyer de couleur incandescente, et que l'horizon devint de plus en plus lumineux, comme si le Dieu de la lumière se levait lui-même, avec une lente majesté, derrière les Monts Djurjura. En ce moment nous eûmes devant nous la pleine gloire d'un lever de soleil d'Afrique, baignant la blanche Alger, qui montait au-dessus des eaux étincelantes, dans une exquise lueur d'un rose tendre. Alors vint un équipage bigarré d'Arabes, d'Espagnols, de Maltais et de Kabyles, criant dans un jargon indistinct l'hybride patois, des hommes avec des visages sombres et des costumes pittoresques, tous réclamant le droit de porter nos bagages et nos paquets. Et puis, la bizarre ville arabe avec sa moitié moderne et française,— car Alger est cela, lorsqu'enfin on y parvient après avoir traversé cette confusion polyglotte — oh ! les palmiers, les gracieux palmiers d'Orient que je n'avais encore vus que dans mon rêve du désert; oh ! les plantes, et les fleurs, et les bosquets d'orangers et d'oliviers, et les beaux vignobles ! Je vous demande encore comment je puis décrire tout cela ; il faut voir Alger pour connaître son odorante beauté, sa richesse luxuriante de fleurs sauvages, ses poivriers et ses myrtes, ses grandes grappes de poinsettias écarlates et de magnolias céreux et parfumés, ses citronniers et ses cyprès ! Si vous désirez une atmosphère d'amabilité chaude, odorante, dorée, il faut que vous

veniez à Alger, que vous y restiez, avec la mer en face, les montagnes derrière, et le soleil sur tout !

Il y a une différence encore entre la vieille partie de la ville et la nouvelle ; cette dernière, qu'habitent les Français, n'est toute qu'agitation et rumeur ; gaie, amusante, vivante. L'autre est au contraire silencieuse et solennelle ; ses habitants sont réservés, avec des visages tristes et graves, le tout enveloppé du voile de mystère qui entoure toujours un peuple d'Orient. Les femmes arabes sont gracieuses, mais il n'y a, dans leurs traits réguliers, que peu d'expression et d'âme ; et il y a entre elles toutes une étrange ressemblance. Seules, deux passions brillent distinctement dans leurs yeux noirs, l'amour et la haine ; et rien entre les deux, nulle trace de nuances plus fines. Nous avons déjà visité un harem et vu dévoilés ces beautés orientales ; pauvres créatures, quelle vie elles doivent mener ! Je n'aurai que de la haine dans l'âme si j'avais le malheur d'être à leur place ! Mais ma lettre prend des dimensions alarmantes, et comme je ne voudrais pas qu'elle vous fasse l'impression d'un feuillet détaché d'un *Guide*, je m'empresse d'écrire : Fin.

CCXXVII

Alger, 3 octobre 1860 (n° 5).

Je continue à me plonger avec joie dans toute la beauté de la nature, sa couleur et son pittoresque, dans cette délicieuse et brillante chaleur de l'Afrique. Aujourd'hui, nous avons visité la mosquée de Dja-ma-ei-Djedid. Trouvez-vous ce nom musical ? D'une façon plus commune, cela s'appelle la mosquée de la Pêcherie. L'édifice est d'une

blancheur éblouissante et fait assez singulier effet : il est bâti dans la forme d'une croix latine. Pour expliquer cette bizarrerie, il y a ici une légende qui dit que l'auteur du projet du monument était un Gênois, un esclave chrétien, condamné à ce travail par les Musulmans. Il s'est vengé de leurs cruautés par un artifice ingénieux, dans la manière dont il a dessiné la mosquée, introduisant dans le temple mahométan le symbole de sa foi chrétienne. Lorsque les musulmans découvrirent de quelle façon il avait exécuté leurs ordres, ils devinrent furieux, et le condamnèrent au supplice hideux et cruel de l'empalement.

Il y a ici quelques maisons mauresques qui sont les lieux d'isolement les plus luxueux et les plus ombragés, avec de fraîches cours ouvertes que protègent des vignes ou le lierre poussant sur tous les murs. Dans ces cours, on voit les habitants de la maison assis sur de moëlleux tapis, et mouillant leurs pieds nus dans la fontaine qui coule sans interruption avec une monotonie berçante. Mais il n'y a que peu de fenêtres ouvrant sur les rues, et toujours défendues jalousement par des barreaux et des grilles étroites. Il y a ici quantité de Juifs, et quelques-unes des femmes juives sont très belles. Leur costume ordinaire est une simple robe bleue, brune ou verte, attachée sous la poitrine par une ceinture, et leurs longs cheveux noirs sont retenus par des petits cercles d'argent ou d'or, ou simplement par un ruban. Elles ont les bras et les pieds nus, et quelquefois très beaux. Nous avons vu quelques-unes des curieuses danses orientales, où les femmes remuent entièrement leur corps, depuis les hanches jusqu'au bas ; et, souvent, nous entendons les filles arabes chanter en s'accompagnant sur une mandoline. Toujours le *Guide* ! allez-vous vous écrier en lisant cette

lettre ! Mais vous mettez tant de persistance à me dire de vous décrire tout ce que vois, et vous devenez si abusif, et si enragé à me réclamer des détails quand mes descriptions ne sont pas assez particulières, que je sens bien qu'il me faudra me décider à me laisser accuser de copier le Baedeker. La pauvre Impératrice doit être terriblement désolée de la mort de la duchesse d'Albe. Quelle triste chose? Y aura-t-il des parties à Compiègne cette année? Je ne l'espère pas, et pourtant je sais combien elles vous font toujours plaisir. Si seulement vous pouviez être avec moi sur ces « sables brillants du rivage d'Afrique », je serais tout à fait heureuse.

CCXVIII

Alger, 15 octobre.

Je me souviens vous avoir une fois envoyé la description d'une chapelle dans un bois, où la prière était réelle et où la foi n'était pas un rêve. Dans un contraste gracieux avec ce lieu tranquille et le simple culte que l'on y pratique, et cependant avec assez de ressemblance pour les rappeler, il y a une autre toute petite chapelle d'une religion plus ancienne, se dressant dans un jardin désert, parmi une luxuriance sauvage de feuilles et de fleurs d'Orient, sur cette serre lointaine où fut jadis pratiqué un culte de signes et de somptueux symboles. Nous sommes tombées par hasard sur cette chapelle en allant, le long de la mer, d'Alger au village de Saint-Eugène, et tout de suite le contraste des deux temples m'a frappée, non seulement à cause de leur différence, mais aussi parce que tous deux se ressemblaient étrangement, tous deux étant

si solitaires et si écartés ; l'un si brillant et si simple sous le libre dôme du ciel, l'autre si sombre et avec un tel air de vieux monde, à l'intérieur de ces murailles peintes ; tous deux se dressant dans un lieu plein d'arbres et de feuilles, mais l'un frais et gai, l'autre noir, entouré d'une atmosphère qui semble chargée de souvenirs passés ; tous deux hantés par la prière : mais dans l'un, la brise embaumée de l'été semblait avoir emporté toute trace de péché impardonné, tandis que dans l'autre le temps semblait n'avoir fait qu'accumuler les regrets que le péché y avait ressentis, et l'amonceler jusqu'à ce que son poids douloureux nous écrase. Nous avions quitté Alger par la porte du nord *Bab-el-Oued*, et au moment où nous la traversions, nous avons rencontré un groupe qui aurait fait la fortune d'un peintre, s'il avait pu le représenter à ce moment. Les hommes, au nombre de trois, étaient de superbes Maures, avec des visages pâles et ovales, et des figures pleines de grandeur. Ils portaient un riche costume brodé avec un manteau gracieusement drapé sur une de leurs épaules et ils avaient sur leurs têtes l'immanquable fez et un turban blanc. Tous trois se tenaient debout comme des statues au moment où nous passions. Deux femmes mauresques, enveloppées de draperies blanches étaient assises auprès d'eux : elles portaient l'une et l'autre le blanc châle rayé qu'on appelle le *haïk* ; de blancs mouchoirs de toile, qu'on nomme *adjar*, cachaient tout leur visage, à l'exception des yeux d'un noir de feu. Auprès d'eux, un matelot maltais se disputait avec un Espagnol à la mine sanguinaire, vêtu d'un sombrero de velours. A la vieille porte, un groupe de palmiers, et les couleurs brillantes de l'air et du ciel, complétaient le tableau qui aurait ravi tout le monde si on l'avait vu accroché aux

murs du *Salon*. Mais ce pays est un pays de tableaux; j'en ai déjà une galerie entière dans mon esprit, et je me propose, quand je disposerai de plus de loisirs, de l'étiqueter et de la numéroter pour pouvoir m'y reporter dans l'avenir. Il faut qu'un jour nous venions ensemble à Alger; je commence à adorer ce pays.

Envoyez-moi quelques renseignements un peu sûrs sur l'état actuel des affaires dans le monde politique. Nous entendons circuler ici d'étranges bruits sur l'état tendu des relations entre l'Autriche et la Russie, et, pour parler de sujets moins éloignés, d'un petit mécontentement témoigné par quelques-uns contre votre Empereur. Peut-être cette dernière affaire est elle simplement la difficulté au sujet de M. H. et des beaux-arts, à laquelle vous faisiez allusion dans votre dernière lettre. Je me sens ici terriblement éloignée. Quand on vit à Paris, et qu'on est habituée à entendre ces détails au jour le jour, on en est tout privé dès qu'on s'absente. Ecrivez-moi une de vos longues et abondantes lettres, pleines d'hommes et de choses.

CCXXIX

Alger, 25 octobre, n° 7.

J'apprends l'Arabe. C'est une langue qui paraît affreusement difficile, mais j'espère avec le temps m'en rendre maître, comme j'ai fait pour l'Allemand. J'ai un désir si ardent d'être en état de causer avec ces gens qui me fascinent absolument; ils sont infiniment plus intéressants que la colonie française que nous sommes obligées de voir plus que nous n'en aurions envie. Votre tartine politique, comme je suppose que vous appelleriez vous-même votre dernière lettre, était délicieuse. Je me sens de nouveau

moi-même, tout à fait au courant des affaires de toutes les nations. Est-il jamais arrivé à une femme, auparavant, d'avoir un tel correspondant? C'est la question que je me pose en lisant vos lettres qui me semblent les meilleures qu'on ait jamais écrites. Vous me faites sourire avec votre insistance absurde à exiger de moi des détails toujours de plus en plus abondants sur ce que je vois ici. « Donnez-moi des détails des mœurs, et n'ayez pas peur de me scandaliser. » C'est le motif qui revient maintenant dans chacune de vos lettres, et il finit par devenir un peu monotone. Sachez donc, une fois pour toutes, que, en dépit de ce qu'il vous plaît d'appeler mes euphémismes, je me refuse nettement à vous éclairer sur un grand nombre de détails des mœurs de cette partie du monde, craignant qu'elles ne contribuent que fort peu à améliorer les vôtres. Nous revenons précisément d'une visite au marché de la place de Chartres, sous les arcades, et nous sommes aussi montées à la Casabah, qui était autrefois la résidence du Dey. Ce n'est pas précisément un endroit gai, avec les hautes murailles de fortifications qui l'entourent, mais il y a encore une chose plus haute et de plus très belle : c'est un palmier, l'arbre que je préfère; il dresse sa tête gracieuse et fière contre le ciel, et il se tient debout, svelte et beau, avec un charme rêveur tout oriental que je n'ai encore vu à aucun autre arbre, et qui répond à quelque chose de très profond dans mon cœur : ce que c'est, je suis parfaitement incapable de l'expliquer; je sais seulement que j'aime le palmier, et je pense aux vers de Heine, au sapin solitaire du Nord qui, dormant sous sa blanche couverture de glace et de neige, rêve de :

« *Einer Palme*
Die fern im Morgenland »

et se tient solitaire, silencieux et immobile, parmi des falaises de rochers brûlants. Beau comme il est, un palmier a quelque chose de pathétique. Auprès de celui dont je vous parle aujourd'hui, j'ai vu un Arabe étendre son tapis, se jeter à genoux et pencher sa tête vers la terre en entendant appeler la prière. Il avait l'expression niaise et indifférente de sa race, le regard d'un fataliste qui accepte tout ce qui arrive, inclinant la tête, et qui, sans la moindre passion, répète à chaque coup du sort : « Que la volonté d'Allah soit faite. » Adieu, cher ami; je ne suis pas fataliste; et vous?

CCXXX

(Lettre perdue)

CCXXXI

Alger, 5 décembre.

« Je vous apporte ma tête coupable », comme a dit, suivant votre lettre du 1er novembre, l'empereur François-Joseph à l'empereur Alexandre. Si c'est réellement la formule qu'emploie en s'approchant de son maître un serf qui craint d'être puni, c'est la formule que je dois employer, car je sais combien j'ai été coupable en ne vous écrivant pas ces temps derniers, et en ne vous témoignant pas ma reconnaissance pour de longues et charmantes lettres. Ce silence ne prouve pas que vos lettres ne m'aient pas infiniment réjouie : j'ai eu du plaisir à chacun de leurs mots ; mais c'est ce climat d'Afrique qui est responsable de ma négligence : je deviens paresseuse, d'une

paresse qui m'inquiéterait si je n'étais pas trop paresseuse même pour avoir de l'inquiétude. Comme c'est bon à vous de penser à m'envoyer le petit paquet; je saurai l'apprécier à toute sa valeur. En même temps que je vous écris, je regarde vos deux dernières lettres pour voir si elles ne contiennent pas des questions auxquelles je doive répondre; vous ne vous êtes pas trompé pour l'adresse du bijoutier. C'est rue d'Alger, 10, que j'ai acheté les boutons de manchettes. Comme c'est amusant que la princesse Clotilde les ait remarqués! Vous n'êtes pas précisément encourageant pour ce qui est de l'arabe; mais j'entends persévérer : comme ce serait drôle si je savais parler une langue que vous ne connaîtriez pas! Je ne vous appellerai pas « chien de chrétien », au moment même où vous êtes si particulièrement généreux envers moi, comme font ces Arabes lorsque nous leur donnons des petites pièces de monnaie, lançant impunément contre nous leurs phrases de mépris, dans la certitude où ils sont que nous ne comprenons pas un mot de ce qu'ils disent.

Oui, la pauvre Lady M. avait jadis écrit un livre, un roman : mais il n'avait jamais eu aucun succès, et ce n'était pas un sujet sur lequel elle aimât beaucoup à insister dans les derniers temps de sa vie. Elle était l'une des nombreuses personnes qui m'ont toujours détournée de commettre une folie pareille. Je vais regretter bien sincèrement la vieille dame; c'était une bonne amie pour moi jusqu'au jour de sa mort; et vous savez mon idée sur les amis : je préfère la qualité à la quantité. Un petit nombre, mais très fermes et très vrais, valent mieux que cinquante amis de peu de cœur qui soufflent le chaud et le froid suivant le thermomètre social du jour. En fait de littérature, je trouve que vous auriez pu avoir quelque

chose de plus digne à lire que l'histoire de *Mademoiselle Cân et de Mademoiselle Ling*. Si c'est là ce que les Chinois peuvent produire de mieux, la France ne tirera pas grand profit de ces victoires de Chine dont on parle tant. Les gens du Céleste-Empire ne m'ont jamais intéressée; ils ont si peu d'originalité, et l'originalité a tant de charme pour moi. Quelle fut en réalité la raison de la visite de l'Impératrice en Ecosse? Est-ce simplement amitié personnelle pour la reine d'Angleterre, ou faut-il y voir une intention politique? De tous côtés, j'entends donner des explications différentes au but du voyage; et si vous voulez me confier la vérité, je ne trahirai pas votre confidence, j'aurai seulement la délicieuse satisfaction de savoir ce que tout le monde ne sait pas, ce qui est je crois une des sensations les plus agréables et les plus flatteuses de la vie. Puisque vous insistez pour avoir des détails sur les coutumes algériennes, en voici une qui est assez épicée pour vous. . . . . .

. . . . . .

CCXXXII

Alger, 10 décembre 1860.

Ainsi, je ne m'acquitte pas bien de mon rôle de voyageuse? J'en suis fâchée, mais que puis-je faire de plus ou de moins pour améliorer les choses? Je vous dis ce que je vois (pas tout peut-être) de la meilleure façon que j'aie à ma disposition. Je vous donne un petit morceau de tout, des levers de soleil, des costumes, de la végétation et des fleurs, des descriptions de toute espèce, pour ne pas parler de mes pensées, et de mes ambitions, et

même de mes rêves. Quand je résume tout cela, je vous trouve un peu déraisonnable, car en somme, je crois que je pourrais faire plus mal. Quand un homme se met à avoir une *idée fixe* que rien ne peut tourner à gauche ou à droite, naturellement, il ne peut plus rien apprécier ni rien voir qui ne rentre pas dans cette idée. Ne serait-ce pas, par hasard, votre cas présent? Je me contente d'insinuer la chose, sans la moindre arrière-pensée. Par l'entremise d'un ami qui va directement à Cannes, je vous envoie un petit souvenir fait d'un or assez bon et de broderie en couleur; ce que c'est au juste, je ne puis guère le dire. Peut-être pourrez-vous l'employer comme une bourse, ou simplement le laisser, comme un fin morceau de délicate couleur, sur votre table, en compagnie des « reliques »; essayez l'effet. Ecrivez-moi, mais ne me grondez pas; tâchez de vous faire une disposition plus satisfaite et moins inquisitoriale, et laissez à jamais en paix les natifs de ce pays et leurs petites singularités.

Votre amie dévouée.

CCXXXIII

Alger, 7 janvier 1861.

Je vais d'abord répondre à votre question sur les sacoches. On peut les avoir ici, elles viennent de Constantine, et sont merveilleusement brodées de soies de toutes les nuances. Dois-je en acheter quelques-unes pour vous? Il y a en outre de très aimables étoffes et des draperies de soie très douces, et puis une chose curieuse qu'ils appellent *gebira*, sorte de sac ou de panier ouvragé, et garni d'or en dedans comme en dehors. Je vous

achèterai l'une de ces trois choses, ou toutes les trois, si vous daignez me faire connaître ce qui vous plaît. Je ne puis vous écrire une ligne de plus sous peine de manquer la poste d'aujourd'hui. Aussi, pour ne pas retarder le renseignement ci-dessus, je me hâte de fermer de suite ce fragment de lettre, en y joignant mes souhaits les plus loyaux et les plus affectueux pour cette nouvelle année où nous entrons : puisse-t-elle ne vous apporter que du bien.

CCXXXIV

Alger, 30 janvier 1861.

Nizza la Bella était un nom si bien approprié à l'endroit, que je ne puis partager votre enthousiasme en le trouvant changé en Nice, annexion française, bien que l'absence d'officiers de la douane, de gendarmes, et de passe-ports sur le pont du Var doive être vraiment un grand soulagement. J'ai été si heureuse de savoir que vous étiez allé voir à Nice votre ami M. Ellice, connaissant votre mutuelle admiration. Si vous vous décidez à quitter Cannes vers le 8 février, il faudra que je commence moi-même à penser à m'éloigner de mes palmiers chéris et des Arabes à la triste figure, afin que nous puissions nous rencontrer de nouveau après cette longue séparation. Peut-être vous dirai-je quelques-unes des choses que vous désirez tant savoir, et que j'ai refusé de mettre sur le papier ; mais je ne ferai cela que si je vous trouve très aimable et si nous nous rencontrons bientôt, pendant que j'aurai encore les « détails » frais dans mon esprit.

CCXXXV

Alger, 10 mars.

Quoique réellement vous ayez encore besoin de vous faire rappeler la fête de votre cousine et les étrennes annuelles des filles de Mme de Lagrené, après tant d'années, c'est un peu fort. Je crois d'ailleurs que ce que vous m'en dites est seulement pour me faire ressentir l'agrément de vous être nécessaire. J'accepte cette subtile flatterie et je vous la repaie en vous annonçant que j'ai précisément la chose qu'il faut pour votre cousine; vous pouvez lui certifier que seule ma négligence à l'envoyer plus tôt l'a empêchée de la recevoir à temps. Pour les livres, je crains que vous n'ayez à vous excuser vous-même, à moins que vous ne désiriez que je vous envoie quelques exemplaires du Koran !

Je dois voir la duchesse de Malakoff ce soir à dîner; et j'aurai le plus grand plaisir à lui parler de vous et de vos choses de théâtre en Espagne; ce sera une excellente entrée de conversation. Je suis lasse d'une longue promenade au soleil; il faudra donc que vous me pardonniez la brièveté de ma lettre. Adieu.

CCXXXVI

*** 29 mars 1861.

Votre dernière lettre dénotait une mauvaise humeur si infâme contre tout le monde et toutes choses, que j'ai craint que votre santé ne fût sérieusement altérée par une excitation nerveuse; et en même temps je me suis convaincue que cette éternelle habitude de nous dire

adieu, n'est pas précisément l'occupation la plus profitable où nous puissions nous livrer. Je n'ai fait qu'un pas de cette conviction à un « steamer » partant pour la France; et me voici, un peu plus noire peut-être que la dernière fois que vous m'avez vue (sans cela vous ne voudriez pas croire que j'aie été en Afrique), mais ni engraissée ni maigrie, de sorte que vous aurez peu de difficulté à me reconnaître. Je pense que vous aimerez la gebira; elle est assez bonne. Nous aurons à nous quereller délicieusement sur la musique de Wagner; je l'aime fort, tandis qu'elle a dû évidemment vous ennuyer à mourir; et vous verrez que *Tannhaüser* sera tout de même un succès, en dépit d'Auber, et de la princesse de Metternich et de votre irascible personne. Il me faut rester ici quelque temps pour mettre un peu d'ordre à mes affaires, après une si longue absence; je me propose ensuite de revoir Paris et vous. Avec cet espoir fortement ancré en moi, je ne vous écris plus adieu, mais avec grand plaisir, au revoir.

(Les lettres de CCXXXVII à CCXL inclusivement sont perdues).

CCXLI

N. *** jeudi, 13 juin 1861.

Avez-vous jamais eu un moment d'aberration d'esprit assez complet pour faire une chose qui, si le plus grand fou de votre connaissance l'avait faite, vous le ferait accuser d'un subit accès de folie? Avez-vous jamais, pendant ce même instant d'aberration mentale, littéralement tenu dans vos mains un objet très difficile à saisir et dont vous n'aviez pu vous rendre maître qu'avec une infinité de soin ou d'adresse? et avez-vous jamais, toujours dans

ce moment critique de la suspension de toutes facultés raisonnables ou sensées, permis à cet objet, ardemment désiré et chèrement acheté, de glisser de vos mains? Il suffit d'un moment pour le faire et d'un autre moment pour vous montrer que vous l'avez fait; tandis que dans les deux moments combinés, l'objet si durement gagné vous a échappé, peut-être pour toujours, et sans que vous ayez à en vouloir à d'autres qu'à vous-même.

Si vous avez jamais souffert d'un pareil spasme de folie, peut-être aurez-vous l'obligeance de me dire de quelle façon vous vous en êtes puni. Je suffoque littéralement de rage contre moi-même, et je consentirais volontiers à m'humilier de toutes façons, si cela pouvait m'empêcher effectivement d'être jamais reprise plus tard de cette insanité momentanée. Je m'imagine que je pourrais recourir à beaucoup de procédés qui seraient d'un effet salutaire, si le coupable était un autre que moi-même: mais je ne puis rien trouver d'assez aigu ou d'assez efficace pour l'opposer à un tel cas lorsqu'il m'est personnel. L'histoire complète de la sottise que j'ai commise est trop longue à raconter; il se peut qu'elle soit ou qu'elle ne soit pas fatale au but suprême que j'avais en vue; mais sa conséquence immédiate est que je suis forcée de rester ici indéfiniment, et que, en dépit de mon « au revoir », je ne serai pas en état de revenir à Paris et de vous y voir en ce moment. Je vous envoie en revanche une boîte de cigares que j'avais espéré vous donner en personne. Ecrivez-moi, si cela vous est encore possible, après ce que je viens de vous dire, comme si j'étais toujours un être raisonnable, au lieu de ce que je sens être : la créature la plus sottement idiote qui ait jamais eu le droit de vivre.

CCXLII

N***, 12 juillet 1861.

Quand je vous aurai dit que l'évènement domestique dans la famille de ma belle-sœur est encore anxieusement attendu, vous comprendrez pourquoi je ne vous ai pas écrit avec la régularité habituelle. J'espère pieusement que tout sera bientôt terminé d'une façon satisfaisante, car cet état de suspension agit sur mes nerfs, et la responsabilité d'entretenir les affaires repose, malgré tout, sur moi. S'il vous reste quelques moments libres entre les dîners et les bals qui doivent sans doute absorber presque entièrement votre temps à Londres, écrivez-moi quelque chose d'amusant. Je suis ennuyée à mort, n'ayant jamais été destinée au rôle de garde-malade.

CCXLIII

(Lettre perdue)

CCXLIV

N***, 17 août 1861.

Ma prochaine lettre sera écrite de D*** où nous nous préparons à partir, du moins les enfants et moi; ma belle-sœur se remet très lentement et restera encore quelque temps ici. Votre description de la « Bank of England » m'a rendue tout à fait avare de tant d'or. J'ai une ou deux fois passé à côté, de « la Bank, » non de l'or, quand j'avais affaire dans la cité; et je me suis toujours amusée de la

magnificence du portier, avec ses ornements de dentelle d'or et son imposant chapeau ; je n'ai jamais pénétré plus loin que la porte.

Ainsi, M. Gladstone vous plaît davantage cette fois ; pour moi, c'est un homme merveilleux qui ira loin. J'avais l'intention de vous dire une autre histoire de lord B***, encore plus amusante que celle que vous me racontez dans votre lettre du 16 juillet ; mais je l'ai oubliée en l'écrivant, et en y réfléchissant, je crois qu'elle aura meilleure apparence, si je puis vous en mimer moi-même les parties dramatiques, qui ne peuvent s'exprimer sur le papier. Rappelez-moi de le faire lorsque nous nous reverrons.

Adressez votre prochaine lettre à D***.

CCXLV

D., 27 août 1861.

Quelle folie ! Ainsi vous trouvez que je me suis accoutumée à me soumettre à l'oppression, et que c'est pour cela que je me réjouis d'avoir ces enfants autour de moi. Eh bien, il y a théories et théories, et la partie la plus amusante de celle-là est que, pour obtenir ma soumission, il faut que l'oppression vienne de tout autre que de vous ! C'est un peu fort, par exemple, mais tout de même, comme je vous le disais, c'est amusant. J'adore les enfants, je les ai toujours adorés, et je les adorerai toujours. Jamais ils ne m'ont ennuyée ; j'aime à étudier les traits non encore développés de l'animal humain dans son enfance. J'aime à jouer avec les enfants et à les avoir autour de moi, et je remercie Dieu, du fond de mon cœur,

de n'en pas avoir à moi ! Le plaisir qu'ils donnent est très grand, mais la responsabilité qu'ils donnent est trop grave. Pour commencer, ils peuvent être satisfaisants de toutes façons, et ils peuvent, au contraire, être affreusement désappointants. Si c'est un garçon, on désire, naturellement, qu'il soit brillant et courageux, intelligent à l'étude, un petit « gentleman » accompli, honnête et franc, fin, reconnaissant, affectueux. Songez quelle désillusion cruelle si on le voit devenir sot et maussade, gauche et négligent, sans ambition ni intérêt pour les choses qui l'entourent, ou bien rusé et pervers, ou bien ingrat et égoïste ; c'est une tache sinistre dans la maison au lieu d'un morceau de joyeux soleil. D'autre part, si c'est une fille, on la souhaite jolie, aimante et séduisante, avec promesses de grâce et de perfection futures, strictement attachée à la vérité et à la vertu ; toutes qualités que, soit dit en passant, possède comme il convient la petite qui me plaît tant dans la couvée de Madame de P.

Un tel enfant est un enchantement constant ; mais si c'est l'opposé de cela, quel malheur ! J'aimerais mieux encore qu'il y eût un être de moins dans le monde. Non, mon ami, pour bien jouir de ces petits êtres, il faut qu'on n'y ait aucune responsabilité personnelle. Quel est le moraliste qui a dit que, à calculer très modérément, il y avait à peine une femme sur cent, réellement douée pour être une mère. Songez à ce qu'est, en somme, le rôle d'une mère consciencieuse. On lui donne à garder l'âme et l'esprit d'un enfant, c'est-à-dire, comme une feuille de papier toute blanche, mais sur laquelle les choses s'impriment facilement, et qui subit l'influence des premiers mots qu'on y écrit. Plus tard, vous pouvez, si vous le voulez, gratter, et peut-être effacer si bien les préceptes et les idées

(1) voir p. 225

tracées à l'origine sur la page, que, pour l'œil, ils semblent entièrement disparus; vous pouvez même réussir à y inscrire autre chose à la place; mais si vous l'examinez avec soin, vous trouverez que la surface unie du papier est, en réalité, inégale et rugueuse; il vous suffira de le mettre sous un jour suffisant pour apercevoir la tache primitive; et, sous la seconde écriture, vous retrouverez la première, pâle et décolorée, mais profondément gravée. L'encre ou le crayon peuvent être entièrement effacés, mais la pointe d'acier de la plume, ou le poids du crayon, ont imprimé des lignes indélébiles. Et à qui, sinon à la mère, est-il donné d'écrire ces premières leçons sur la petite âme blanche, le petit esprit et le petit cœur blanc; et parmi la multitude des mères, combien peu, combien terriblement peu y en a-t-il qui écrivent avec sagesse, avec une fermeté tempérée de douceur, avec une patience incessante?

Il est infiniment plus facile de gâter un enfant que de l'élever sagement; il est facile de lui donner la chose qu'on lui a d'abord refusée, parce qu'il crie pour l'avoir et, parce qu'on est ennuyé du bruit qu'il fait; il est facile de lui dire sèchement de se taire et de ne plus faire de questions, parce que le petit cerveau, embarrassé par maintes choses, et s'efforçant de comprendre quelques-uns des mystères qui l'environnent, vous pose des questions gênantes et sottes au moment où votre livre est le plus intéressant ou bien où votre tête vous fait mal. Ciel! il faut la patience de tous les anges réunis pour faire une mère parfaite. La responsabilité n'a pas un instant de répit; elle existe ligne par ligne, et précepte par précepte, en saison ou hors de saison; et même alors supposez que l'on échoue! Ce doit être terrible pour un père ou une

mère de voir naître des passions sans contrainte dans un enfant qui croît en âge, d'observer son humeur violente si on le fâche, sa bouderie maussade si on le contrarie, sa manière égoïste et sans gaîté de traiter ceux qu'il a autour de lui, et d'entendre sa conscience dire : « Tout cela est votre ouvrage ; vous l'avez gâté parce qu'il était trop fatigant pour vous de l'élever convenablement. Si vous l'aviez instruit à la douceur et à l'indulgence, et au contrôle de soi-même, il n'aurait pas montré aujourd'hui une rage si ingouvernable ; si vous lui aviez refusé les choses avec fermeté, et si vous lui aviez appris à supporter le désappointement, il ne ferait pas, aujourd'hui, souffrir votre cœur avec ces regards noirs et ce silence grognon ; si vous l'aviez habitué plus tôt à être généreux en pensée et en action, et si vous lui aviez enseigné que les hommes se doivent l'un à l'autre une certaine dose de joyeuse amabilité, vous ne seriez pas, aujourd'hui, forcé de rougir de la grossièreté incivile de ses manières. » Et je crois que la conscience doit assez souvent faire de ces reproches aux parents. C'est une responsabilité trop grande lorsqu'on y pense sérieusement ; et la chose apparaîtrait si importante, à y réfléchir, que peu consentiraient à s'y exposer. Encore, n'ai-je parlé que du côté temporel de la question, de l'éducation physique et mentale de l'enfant ; mais pensez à cet autre côté spirituel, à cette petite âme blanche qu'il faut guider et conduire ; rappelez-vous la vive faculté d'imitation de l'enfant, sa mémoire si souple, la clarté brillante avec laquelle il voit à travers les hâbleries, et la tenacité avec laquelle il se souvient des exemples. Ach, Lieber Himmel ! Laissez-moi jouer avec les jolis petits joujoux sautillants des autres, mais épargnez-moi l'horreur de savoir jamais que, par ma négligence ou

mon insouciance, j'ai rendu ici la vie plus difficile ou que j'ai rendu, dans l'avenir, la vie impossible à un enfant de moi-même !

Nous passons nos journées en excursions, nous allons faire de longues courses à pied et nous « luncheons » sous les arbres. Il y a ici Mme de P. et moi, avec un charmant petit artiste français qui fait des esquisses ; enfin, les enfants. Un garçon ânier nous accompagne pour surveiller les bêtes ; les membres de la « party » montent tour à tour sur les ânes lorsqu'ils se sentent fatigués ; nous n'avons pas moins de cinq chiens avec nous. J'ajoute que le temps est parfait pour vivre en plein air, et que jamais je n'ai vu cet endroit avoir un air si aimable. Je voudrais que vous puissiez quitter Paris. Je ne puis comprendre comment vous supportez cette blancheur éblouissante et les odeurs d'août. Ne pouvez-vous pas vous en aller à Biarritz ? Toujours fidèle, M.

CCXLVI

D., 15 septembre.

Enchantée, mon ami, que vous soyez à l'abri de la chaleur et de l'éclat fatigant de Paris ; et aussi que vous vous amusiez, comme je sais que vous le faites toujours dans ces visites à l'Impératrice. Faites-moi un tableau complet de votre vie à la Villa Eugénie, et surtout dites-moi que vous vous sentez bien, et que vous êtes davantage vous-même là-bas. Il faut que je borne ma lettre à ce peu de mots, car nous partons à l'instant pour passer toute la journée à la vallée de M., et même, pendant que je vous écris, les enfants m'appellent, faisant, avec le mélange

de leurs voix, un bruit qui vous semblerait insupportable. Adieu.

CCXLVII

Paris, 2 novembre.

Nous sommes arrivées ici hier soir. Je suis prête pour la métaphysique. Faites-moi savoir quand je pourrai vous voir.

CCXLVIII

(Lettre perdue)

CCXLIX

Paris, 19 novembre 1861.

Votre lettre était charmante. Le petit Prince Impérial doit être un enfant délicieux, si même il est parfois plutôt terrible. J'ai ri de bon cœur de la raison pour laquelle il veut saluer le peuple; mais j'imagine qu'elle doit causer un sourire, lorsqu'il la donne en public! Par ce que vous me décrivez de la danse, je présume que le duc d'Athol et ses compagnons vous ont offert le « Highland Fling », et je ne suis pas surprise que vous en ayez été alarmé. Il y a de longs jours que vos lettres n'ont pas été si semblables à vous-même que cette dernière. Je pense que nos discussions métaphysiques doivent vous avoir fait grand bien, et balayé joyeusement de votre cerveau quelques-unes des toiles d'araignée qui vous ont tourmenté ces temps derniers. Ai-je raison dans ma supposition?

CCL

R., 9 janvier 1862.

Jamais de la vie! A quoi pensez-vous? Je connais mon Paris, je connais au juste ce qu'il va être et où il commencera à tirer la ligne; je connais l'étroit escalier de service, tournant, de tout appartement meublé, par lequel montent les nombreuses connaissances de ces messieurs si comme il faut, qui, à leur tour, montent pompeusement les larges degrés du grand escalier. Mais, mon cher, vous êtes fou! N'en parlons plus! Les leçons de botanique vous ont évidemment porté à la tête! Vous rappelez-vous quelques vers de Heine? il faut que je vous répète les quatre premiers pour que vous puissiez comprendre les deux derniers, et si j'avais assez de place, je voudrais vous citer le tout :

Ich rief den Teufel und er kam,
Und ich sah ihm mit Verwund'rung an.
Er ist nicht hässlich und ist nicht lahm,
Er ist ein lieber scharmanter Mann.
. . . . . .
Und als ich recht besah sein Gesicht,
Fand ich in ihm einen alten Bekannten.

Voilà, « mein Freund », une réponse à la dernière page de votre lettre dans un langage plus expressif que moi-même n'en aurais jamais écrit. Plus de questions.

Je vous supplie de ne pas dépenser toute votre affection sur ce chat auquel vous semblez faire tant d'attention, ou bien je deviendrai aussi jalouse de lui que je l'étais de l'horrible bête que vous nourrissiez de mouches. Ce fut

réellement un grand soulagement pour moi que la mort de cette répugnante créature. Je commence à croire que vous êtes réellement jaloux de ces enfants qui me procurent tant de joie. Pauvres petites mites, elles m'ont convaincue d'une chose : c'est que les grandes personnes disent beaucoup de sottises sur les jours heureux de l'enfance. Je ne crois pas que les enfants soient de moitié aussi heureux qu'ils passent pour l'être. Tout est pour eux si terriblement réel, et ils sont si absolument ignorants, qu'ils n'ont rien sur quoi se rabattre. Le fait de dire à un enfant : « Pas maintenant, vous pourrez faire cela plus tard », n'apporte à son esprit qu'une complète désolation, ne lui ouvre d'autre perspective qu'une infinité d'espace et de temps cruels. Je me convainc davantage chaque jour que les mots ou les expressions que nous employons sans y songer envers les enfants, donnent souvent à ceux-ci des heures d'amer embarras, simplement parce que les pauvres petits êtres ne possèdent ni les connaissances ni l'expérience qui permettent de distinguer la plaisanterie de ce qui est dit sérieusement. Je considère de plus comme une chose absolument criminelle de ne pas tenir une promesse, si légère qu'elle soit, faite à un enfant; et c'est aussi un péché, presque impardonnable à mon avis, que de dire à une petite créature, comme je l'ai entendu dire l'autre jour encore par une mère à son fils : « Non, allez vous-en, je ne puis pas dire bonne nuit à un vilain garçon »; et le malheureux bout d'homme, trop fier pour pleurer, mais avec une lèvre tremblante, quitta la chambre et s'en alla dans son lit le cœur tout gonflé d'un sentiment d'injustice; c'était sa première expérience d'enfant de ce que c'est que d'avoir tous les hommes contre soi et d'être contre tous les hommes. Je l'ai vu un moment

après, couché dans sa petite chambrette, avec ses joues rouges et chaudes, et deux grandes gouttes de larmes sur ses cils noirs, et même dans son sommeil il avait de temps à autre de courts sanglots. Quelles dures pensées doivent être venues à cette petite âme désolée et brûlante lorsqu'elle s'est vue laissée seule dans l'obscurité et qu'on lui a dit d'aller dormir. Pauvre petit garçon, lui du moins n'aura pas trouvé que l'enfance est un pur bonheur. Mais vous allez me traiter de *maudlin* si je continue à vous parler des enfants.

Je vais m'informer du livre de Max Muller dont vous me parlez; mais je doute que mon intelligence suffise à découvrir un livre dont je ne sais pas le titre; pourtant, je vais essayer. Je m'occupe à relire des parties de Shakespeare; comment était-ce possible à un homme d'avoir une vue aussi profonde du dedans de la nature humaine que celle dont témoigne chacune de ses phrases. Il y a un vers de Jules César qui m'a hantée toute la journée; c'est un vers du discours d'Antoine aux « amis, romains, compatriotes » :

« Le mal que l'homme fait lui survit. »

Oui, c'est ce qu'il y a de plus mauvais Si seulement nous pouvions garder pour nous nos péchés favoris, si nous pouvions les laisser vivre avec nous et être décemment enterrés avec nous, ce serait pour le mieux; mais de savoir que lorsque à notre tour nous arrivera la mort, cette unique chose sur laquelle nous pouvons compter avec certitude, lorsqu'elle nous aura abattus, éteints, lorsque nous serons partis sans retour, *alors* nos péchés rouleront par le monde pour leur propre compte, et nous serons impuissants à arrêter leur course, tout

en restant responsables de leurs effets : c'est une pensée qui fait trembler. Ainsi, nous voilà au monde, installés sans que nous l'ayons demandé, mais tout de même forcés à jouer notre rôle dans la comédie comme si nous y trouvions du plaisir. Le rôle semble infini parfois, et mortellement fatigant; mais, pour citer encore Shakespeare :

« La nuit est longue qui jamais ne trouve le jour. »

N'oubliez pas la fête de votre cousine : désirez-vous que je cherche quelque chose pour elle dans cette partie du monde? . . . . . .

Je n'ai pu finir ma lettre avant aujourd'hui le 13, n'ayant pu trouver un terme à mes ennuis. La petite a été très malade et commence à peine à aller mieux; et Mme de P... a été subitement forcée de partir, me laissant plus de responsabilité que je n'en désire. Le livre a été commandé. J'ai enfin pu réussir à déterrer la chose que vous désiriez. Ecrivez, et donnez-moi quelque idée du moment où vous pensez revenir à Paris.

Aufwiedersehen.

CCLI

(Lettre perdue)

CCLII

Hombourg, 5 juin.

En dépit des charmes de cet endroit, où je me plais toujours, je suis excessivement vexée contre moi-même

pour n'avoir pas, comme vous me le conseilliez, remis à plus tard ma « cure » ici, et couru à Londres, pendant que vous y étiez pour l'Exposition. J'ai été vraiment bien sotte de me tenir à mon programme primitif. Pourquoi n'avez-vous pas insisté pour que je le change, et pourquoi ne m'avez vous pas démontré à tout hasard combien sotte j'étais? Votre lettre de Londres ne tardera pas à m'arriver, et je sais que sa lecture va compléter mon mécontentement de moi-même, et de vous, et du monde en général. Je deviens de trop mauvaise humeur pour écrire et je vous dis : Adieu.

CCLIII

Hombourg, 10 juin 1862.

Votre lettre du 6 m'arrive à l'instant; quelle affreuse idiote j'ai été de ne pas aller à Londres! Mais il ne sert de rien de m'accuser maintenant, il est trop tard, et vous êtes presque sur le point de revenir à Paris, où je vais essayer de vous voir. Sans compter que, puisque je suis ici, je ferais aussi bien de tirer tout le profit possible des eaux ; et j'imagine que la mauvaise humeur n'est guère d'un bon secours pour aucune espèce de cure. Je vais donc rester calme, malgré que je sache que j'ai été folle. Il est vexant que l'Exposition ait eu si peu de succès, après tout l'embarras qu'elle semble avoir donné à chacun, vous y compris. Pour ce qui est de la question des restaurants, je savais qu'ils ne pouvaient manquer d'être mauvais : ils le sont toujours en Angleterre. Avez-vous jamais essayé une tasse de thé (notre breuvage national pourtant) dans une station de chemin de fer anglaise? Si vous ne l'avez jamais fait, je vous conseille amicalement de continuer à

vous abstenir ! Les noms des boissons américaines suffisent à dégoûter d'elles ; j'imagine que les pailles constituent leur meilleure partie. Vous ne me dites pas ce que vous pensez de M. Disraéli. Je l'ai rencontré une fois à un bal du duc de Sutherland, dans la longue galerie de tableaux de Stafford House. Je me promenais avec Lord Shrewsbury, et, sans un mot d'avertissement, il s'est arrêté, me l'a présenté, ajoutant avec une fausseté impudente que j'avais lu tous ses livres et les admirais; après quoi il s'éloigna et me laissa seule en tête à tête avec le grand « Statesman. » Nous causâmes quelque temps, et je l'étudiai avec soin. Il m'a paru un homme qui poursuit un but arrêté, avec une patience infinie, une persévérance infatigable, une concentration de fer; marquant d'une façon si forte une ligne droite devant lui, que malgré soi tout le monde doit s'en écarter pour lui faire place. C'est un homme qui croit que la résolution fait la force, que la force fait la résistance, et que la résistance fait le succès. Vous savez combien il aime, dans ses romans, à parler de l'influence de la femme, aux points de vue social, moral et politique; et pourtant ses manières étaient les moins intéressées ou simplement déférentes, dans la conversation, que j'eusse jamais rencontrées dans un homme de sa classe. J'imagine qu'il aura pensé que cette femme-là en particulier n'avait que bien peu d'importance, à moins que l'allusion brusque à ses livres ne l'ait ennuyé comme moi. Toujours est-il que, lorsque, bientôt après, il me quitta, à la première approche d'une connaissance commune, je me sentis nettement délaissée. Des deux hommes, M. Gladstone était infiniment plus agréable dans ses manières; il laissait en nous quittant la plaisante sensation d'un accroissement d'importance, ce qui est

bien la plus délicieuse impression que je connaisse. A Paris Bientôt.

CCLIV

(Lettre perdue)

CCLV

*** Jeudi, 21 août.

Il me semble, mon cher, que nous devenons vieux, que nous descendons gentiment ensemble la colline, vous et moi. Il est vrai que ce seul mot d'ensemble suffit pour enlever tout ce que le fait peut avoir de cruel, mais le fait est, je le crains, trop réel. Combien peu nous nous querellons, maintenant, comme nous sommes devenus calmes et tranquilles! Vous me parlez beaucoup moins de la splendeur de mes yeux, mais au lieu de cela, vous m'écrivez des diagnostics de votre médecin, des remèdes avec lesquels il espère vous guérir, de vos palpitations, de vos insomnies, de votre manque d'appétit. Et moi, pour ne pas rester en retard de vous, je vous dis que mes yeux sont faibles; et je ne crie plus avec des accents frénétiques et vibrants de passion que je vais droguer ma conscience par amour pour vous et parce qu'il m'est impossible de supporter de vous refuser quoi que ce soit; au lieu de cela, je vous parle tranquillement de ma cure de Hombourg et du profit que je trouve à l'usage des eaux minérales. Hélas! comme les temps changent! Une preuve trop certaine du progrès des années, en ce qui me concerne, est que je ne peux plus supporter, même

avec un semblant de patience, les petites jalousies et chamailleries parmi lesquelles les natifs de ce lieu passent leur petite vie. J'en suis toute énervée, de ces querelles constantes et de ces petitesses niaises; je sens que je vais bientôt quitter cet endroit et rompre tout rapport avec lui si cette sorte de chose continue. J'ai toujours pensé que la vie de province continuelle était une chose insupportable; mais je l'aimais pour un petit espace de temps; maintenant elle commence à m'ennuyer indiciblement. Une jeune fille américaine chante en ce moment dans la villa voisine, avec les fenêtres grandes ouvertes, et mes pauvres oreilles innocentes sont torturées de ces jolis vers de Heine abominablement mal prononcés :

« Dein Herzchen so süss und so falsch und so klein,
Es kann nirgend was süss'res und falscheres sein. »

Indéfiniment, la petite « Yankee » vocifère ces mots, leur donnant une intonation plus mauvaise à chaque nouvel effort. Elle est à demi amoureuse d'un baron allemand qui est ici, et, soit que son petit cœur soit réellement le plus doux et le plus faux qu'il y ait, ou que, en lui chantant cette déclaration dans cet allemand aussi rugueux que possible, elle espère le convaincre que ce cœur devrait être quelque chose de tel, toujours est-il que, sans en rien savoir, j'ai simplement le bénéfice de l'entendre. Adieu, Lieber alter Freund.

CCLVI

*** 5 septembre.

Est-ce par fâcherie contre la constatation que j'aie faite du progrès de notre vieillesse à tous deux que non seulement

vous n'y faites aucune allusion, mais encore vous m'écrivez deux pages d'histoire naturelle que vous savez bien devoir me faire peu de plaisir? Je suis heureuse que vous ayez du moins la bonne grâce de me dire que vous êtes certain que je serai furieuse de vos histoires; mais pourquoi perdre votre temps à me les dire? Vraiment, votre lettre ne mérite pas de réponse, et je ne vous dirai pas quand je compte être à Paris; ni rien de mes plans.

CCLVII

*** 1er octobre 1862.

Nous ne nous entendrons jamais sur Victor Hugo; inutile donc de discuter là-dessus. Je trouve sa langue tout à fait merveilleuse, même quand il forge des mots pour mieux exprimer ses pensées. J'ai lu le discours qu'il a fait à Bruxelles, et il m'a plu; mais laissons-le comme un os de querelle, à d'autres chiens qui seraient tentés de se disputer à son sujet. C'est précisément l'opinion de Thiers sur le grand Napoléon, que j'ai le plus aimé dans son vingtième volume; elle m'a paru si juste et si franche. Je ne trouve pas autant de temps pour lire que je l'aurais désiré, car Mme de P... et les enfants sont avec moi, et il faut que je leur rende leur visite aussi agréable que possible. Ma petite nièce devient tous les jours plus aimable.

Ecrivez-moi quand vous reviendrez à Paris et dites-moi vos plans.

CCLVIII

(Lettre perdue)

CCLIX

(Lettre perdue)

CCLX

Paris, 10 décembre 1862.

Merci, cher ami, pour une charmante lettre datée de Cannes, du 5 décembre. Il est simplement délicieux d'entendre parler de toutes ces fleurs et des fenêtres ouvertes, et des flots de soleil, et de la souriante campagne, tandis que Paris nous traite assez durement, du moins en ce qui touche à la température. Mais l'hiver promet d'être gai. Il y a ici une foule d'étrangers, et le patinage au Bois est devenu une rage. Leurs Majestés honorent souvent de leur présence ce sport de glace, et même y prennent part. L'Impératrice semble plus admirée que jamais, et c'est certainement une femme extrêmement belle. Le petit Prince est suivi par des yeux pleins d'affection partout où il paraît, et l'Empereur occupe toutes les classes à Paris. On ouvre de nouvelles rues et de nouveaux boulevards, les ouvriers travaillent aux constructions ; les boutiquiers sont charmés de l'élan imprimé au commerce par les fêtes et les réceptions données aux Tuileries ; la société a déjà commencé à donner des dîners et des petits bals, que vont suivre d'autres en quantité innombrable. Personne n'a le temps de grogner, et la France semble enfin contente et heureuse. Puisse Dieu lui permettre de rester dans cet état et de terminer en paix son histoire. Je vais chercher

le nom russe au sujet duquel vous désirez que je vous renseigne.

Mille tendresses.

CCLXI

Paris, 9 janvier 1863.

Soit, je vais lire *Salambô*, si vous y tenez, mais je déteste tellement les horreurs et les exécutions dans les livres, qui devraient servir seulement à reposer ou à amuser ou à instruire. Je vais aussi prendre la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin et lire *Les Frères et les Enfants*, de M. Tourguenief. J'ai, en revanche, à vous recommander *Romola*, de George Elliott, que je viens de finir. Je veux vous envoyer deux courts, très courts extraits, qui tous deux se rapportent à notre dernière conversation, que vous n'avez certainement pas dû oublier. Voici la citation : « As a strong body struggles against fumes with the more violence when they begin to be stifling, a strong soul struggles against phantasies with all the more alarmed énergy when they threaten to govern in the place of thought. »

Et la seconde répond à une question que vous m'avez posée dans notre promenade d'adieu, et y répond avec bien plus d'à-propos que je n'ai pu le faire sur le moment : « Savonarola said, with keener emotion than he had yet shown, — « Be thankful, my daughter, if your own soul has been spared perplexity ; and judge not those to whom à harder lot has been given !..... « I do not believe ! » said Romola, her whole frame shaken with passionnate repugnance. » God's kingdom is something wider else, let me stand outside it with the beings that I love ! »

Mais il faut que vous lisiez le livre : il est écrit puissamment et ce n'est pas sur des extraits que l'on peut juger George Elliott.

Non, ne changez pas la date de votre arrivée. Le 20 ou le 21 me conviendront également. En attendant, je pourrai me débarrasser des innombrables commissions dont m'ont honorée les amis absents. C'est très flatteur de la part des gens de m'écrire qu'ils ont assez de confiance en moi pour s'en remettre à moi du choix de leur garde-robe d'hiver, mais il est certainement très dur de passer des heures dans ces boutiques encombrées et de faire antichambre chez les couturières à la mode. Oh ! pourquoi Eve a-t-elle mangé la pomme et nous a-t-elle condamnées à nous vêtir de toilettes ? Des feuilles de figuier gracieusement drapées auraient fait si bien et auraient si avantageusement montré nos formes. Au revoir, je vais compter les heures jusqu'au 20.

CCLXII

Paris, 31 janvier.

Je suis trop désappointée pour écrire ; jusqu'au dernier moment, j'avais la confiance que vous viendriez. Soyez plus prudent à l'avenir : que vaut un coucher de soleil, même le plus exquis que l'on ait jamais vu, si on ne peut le voir qu'en échange d'une maladie ? Je suis bien triste, bien désappointée.

CCLXIII

Rome, 1er mai, 1863.

Comme vous aviez raison dans votre description de cet

endroit et comme il est impossible d'y réaliser un plan prémédité pour voir les mille et une choses qu'on doit voir, à cause de « l'inattendu » qui, à chaque coin de rue, distrait l'attention, et vous mène de sensation en sensation. Je crois aussi avec vous qu'il est bien plus sage d'avoir un souvenir large emplissant l'âme, le souvenir d'un grand ensemble, que d'emporter une masse de petits détails qui peuvent à distance causer plus ou moins de confusion. Mais comme les sens vacillent ici sous ces souvenirs du passé, qui s'entassent dans l'esprit et appellent les yeux, tandis qu'il vous vient un sentiment presque de désespoir en constatant l'absolue impossibilité de voir seulement la moitié de ce qu'il faudrait connaître. Je suis allée, suivant votre conseil, à Saint-Pierre, au moment où le jour tombait, quand la grande étendue intérieure de l'église était sombre et obscure, et que la lumière devant l'autel apparaissait à peine distincte. Les chérubins qui tiennent les coquilles d'eau bénite auprès de la porte se dessinaient dans leur nudité, et les rares figures agenouillées, parsemées çà et là, semblaient des fantômes inclinés. Toutes les couleurs des mosaïques étaient naturellement effacées, et l'on ne pouvait voir aucun détail du vaste édifice ; mais je sais pourquoi vous m'avez dit d'y aller à cette heure, et il me semble que j'ai ressenti ce que vous avez désiré que je ressentisse. Nous avons erré à travers des lieues de peintures, et vu une infinité de palais, de ruines, le Colisée, beaucoup d'églises, en fait, tout ce que tout le monde voit ; et toute tentative à vous décrire Rome ne serait pour vous que de l'histoire ancienne. Contentez-vous donc de savoir que j'en jouis comme j'ai rarement joui de quelque chose, et ajoutez-y que le seul drawback qui empêche ma joie d'être parfaite est le regret de ne pas vous avoir

avec moi. Nous allons demain aux Catacombes; et si mon courage me permet d'éteindre ma chandelle et de rester seule dans un des petits corridors, je l'essaierai; mais à première vue, le procédé me semble un peu effrayant et impossible. Adieu.

CCLXIV

L..., 10 juin.

Oui, pareille au géant du conte de fées, je m'approche avec une rapidité effrayante. Je doute beaucoup que je puisse vous écrire une lettre bien instructive tant j'ai l'esprit ébloui par tout ce que j'ai vu. Je n'en ai pas « emporté » la moitié; et je ne puis dire si je finirai avec le temps par en avoir une compréhension plus nette; mais à présent, mon esprit est une grande tache, un pêle-mêle confus de visions et de sons, et d'impressions. Peut-être pourrai-je réaliser tout cela dans les soirs de l'hiver prochain, auprès d'un feu sympathique qui brûlera d'une façon basse et sombre, lorsque je penserai à toutes les taches de la Rome païenne, chrétienne et impériale; à toutes les souillures de l'histoire de l'Italie dans les temps anciens et modernes, et qui étincellera d'une flamme brillante et sautillante lorsque me viendra le souvenir des merveilles de l'art et de l'adresse que renferme la fière cité aux sept collines et que je verrai devant mes yeux une éclatante série d'images, et que se dresseront devant moi les grands noms sacrés par la touche du génie, et que mon âme tressaillera à l'idée des actions puissantes qui revivent dans la gloire, à la pensée qu'il y a eu des hommes dignes du précieux don de vivre. Le feu brûlera avec une chaleur et un éclat superbes à mesure que devien-

dront en moi plus nombreuses et plus intenses ces réminiscences ; et je finirai enfin par comprendre vraiment ce que je ne puis aujourd'hui que sentir d'une façon confuse.

Votre pauvre ami Bucci, à Civita-Vecchia, s'est mis en deux pour nous ; jamais je n'ai vu un homme aussi complaisant, aussi disposé à se sacrifier. Votre nom a agi sur lui comme un Sésame, et il a bassement mis à nos pieds lui-même et ses trésors.

CCLXV

Paris, 28 juin 1863.

Je crois bien que ces rendez-vous hâtifs sont presque plus désagréables encore que l'absence effective : quelle est votre sage vue sur ce sujet? Je n'ai jamais pu admettre entièrement l'opinion que la moitié d'une miche valait mieux que pas de pain du tout et j'ai toujours penché au contraire pour le principe du tout ou rien. Vous pouvez, d'après cela, observer déjà que mon esprit est dans un état de vide complet ; et pour ne pas être tentée de vous défiler un chapelet encore plus long de proverbes surannés, comme un « clergyman » anglais qui n'est pas doué du don de faire les sermons défile des textes, je veux finir ma lettre en vous assurant que votre Cosaque m'a fait un plaisir immense et en lui prophétisant un grand succès.

CCLXVI

Dieppe, 10 août 1863.

Je me suis demandé ce matin qui était le plus à envier : des gens qui ont une forte aptitude au plaisir mais aussi une aptitude correspondante à la souffrance, ou bien des

gens d'une nature lourde et flegmatique, qui ne sentent bien vivement ni la joie ni le chagrin, qui prennent les choses comme elles viennent, qui ne se mangent pas le cœur en désirs anticipés, qui ne s'épuisent pas en dévorantes possessions, qui n'éprouvent pas avec une douleur insupportable ce « Weltschmerz » dont Goëthe parle en ces termes si compréhensifs, cette fatigue du monde pour laquelle il a essayé tous les remèdes connus et qui a pourtant empoisonné une si grande partie de sa vie.

La tendance de l'homme est d'être heureux, et lorsqu'une chose échoue à lui donner du bonheur, il en essaie une autre; seulement, il y en a qui le font d'une façon calme et méthodique sans dépenser le sang de leur cœur et le vin de leur vie, tandis que d'autres dessèchent leur cœur et leur vie dans un fol effort pour contraindre le destin à apaiser leur soif brûlante, quelles que doivent être les conséquences. La lie, à elle seule, ne peut pas être une nourriture et une boisson agréable, ni empêcher la soif et la faim de revenir, surtout si les années sont longues pendant lesquelles elle constitue l'unique aliment. Une vie courte et gaie, je me demande si ce n'est pas le message que m'apporte la fraîche mer salée, lorsqu'elle s'écroule en crêtes de vagues, laissant à mes pieds, sur le sable des petites lignes de boue perlée. Combien je voudrais pouvoir déchiffrer clairement la signification de la mer avec la variété de ses voix et sa blanche sagesse éternelle. Elle dirait tant de choses si seulement elle voulait parler.

Ecrivez-moi de Londres, ville que, je le crains bien, vous allez trouver presque vide, sauf les millions de travailleurs qui, de par le décret vaniteux de quelques centaines de personnes de choix, sont ignorés et supposés ne pas exister. Adieu, cher ami,

CCLXVII

(Lettre perdue)

CCLXVIII

*** 1er octobre 1863.

Trois personnes n'ont dernièrement demandé si j'avais lu le livre que vous mentionniez dans votre dernière lettre : *une Saisonà Paris;* mais je ne suis guère tentée de le lire après votre petite histoire sur son auteur, et sur son curieux effort à faire une impression favorable sur Sa Majesté. Je me rappelle que, à vous entendre, cette histoire devait me faire faire le signe de la croix ; mais si je faisais ce signe toutes les fois que vos histoires m'en donnent l'occasion, je finirais par le déprécier à force d'en faire un usage trop fréquent. Je me propose de lire la *Vie de Jésus* aussitôt que je retrouverai dans ma vie un peu de tranquillité : ma pauvre vie a été, ces temps derniers, un brouhaha continnel, me rendant impossible toute chose sérieuse, comme doit être ce livre. Je me demande si Renan saura expliquer un point qui m'a toujours intriguée : pourquoi, si réellement Jésus est venu au monde par pitié pour sauver tous les pécheurs, il ne cesse pas de limiter à un si petit total le nombre des âmes sauvées ?

Vous devez être maintenant à Cannes, ou certainement en route pour vous y rendre. C'est donc là que j'envoie ces quelques lignes avec espoir d'une longue lettre pleine de nouvelles.

CCLXIX

***, 20 octobre 1863.

Pas possible d'aller à Paris en novembre. Je me suis engagée envers Madame de C. à l'accompagner partout où il lui prendrait fantaisie d'aller le mois prochain. Elle est loin de se bien porter, mais elle reste toujours une amie si charmante que je ferai beaucoup pour garder son amitié. De plus, ne sais-je pas, par une triste expérience ce que signifie votre « peut-être » appliqué à Compiègne ou à tout autre résidence royale. Vous commencez à devenir un trop bon courtisan, et je souffre en conséquence. Si ce n'est pas vrai, avouez-le franchement et vous aurez plus de chances d'être pardonné.

Je lisais ce matin encore ce que Stendhal dit de Don Juan, que ce sera toujours un poème populaire par ce qu'il y a en lui « du diable et de l'amour ». C'est étrange, n'est-ce pas, comme ces mots se trouvent souvent accouplés. Je ne me sens pas le moins du monde affectueuse aujourd'hui : les passions douces paraissent un peu fades sous le dur éclat du soleil d'automne. Vous êtes devenu un sage si parfait que j'ai peine à reconnaître en vous l'ami des jours orageux où notre délice suprême était de nous tourmenter l'un l'autre de la façon la plus puérile. Peut-être mon affection pour vous renaîtra-t-elle si vous redevenez moins sage.

CCLXX

26 novembre 1863.

Il est impossible, mon ami, que vous continuiez à mo-

nopoliser tous les maux dont la chair a hérité. J'ai pris froid misérablement et je suis aussi enrouée qu'un révolutionnaire qui a endommagé pour la vie ses cordes vocales en criant : *à bas la tyrannie!* Par exemple, vous vous amusez bien à Compiègne dans votre nouveau rôle d'impresario. Que vous avais-je dit sur vos « peut-être » et de quel usage terrestre m'aurait-il été de venir à Paris pour vous voir, pendant que vous passiez votre temps à quelques douzaines de milles de là, à apprendre à de jeunes dames à rivaliser avec les danseuses de ballet? Vous pourriez juger d'après mon style que je suis non seulement de mauvaise humeur, mais encore jalouse. En quoi cependant vous vous tromperiez entièrement. Je suis ravie qne votre visite vous vaille du plaisir, et votre histoire de votre jeune dame avec des jambes comme deux flageolets m'a fait rire de bon cœur ; mais la « hauptsache », comme disent les Allemands, est que vous vous portez bien, et que vos douleurs et souffrances, qui ont généralement trop d'attention pour vous, semblent provisoirement vous avoir oublié. Toutefois soyez prudent, ne vous excédez pas, et mettez en réserve une provision de gaîté pour les déconfitures à venir. Vous vous plaignez de ce que mes lettres sont trop laconiques, et ne répondent pas à vos questions, de ce que je commets un nombre infini d'autres indiscrétions et que je ne vous fais aucune mention de la charmante enfant qui m'intéresse tant. Comme il est difficile de satisfaire les gens ! La tendre conscience que je possède m'ayant reproché de trop écrire sur cette petite, je me suis abstenue à dessein de vous ennuyer avec ses perfections, ou d'insister sur mon amour pour elle. Elle a passé quelque temps avec moi à ***, m'enchantant comme d'ordinaire par les progrès de son intelligence et de sa

beauté. Il semble bien, à présent du moins, qu'il n'y ait aucun danger pour elle de devenir « sotte » ; et si toute mon influence peut la préserver de cet affreux destin, vous pouvez compter qu'elle s'exercera à le faire. Quant au résultat qu'aura pour elle plus tard son contact avec la société dans son état actuel, c'est naturellement ce que je ne puis dire. Adieu.

CCLXXI

Paris, 3 janvier 1864.

Nous sommes arrivées ici hier, tout juste pour manquer le jour du Nouvel-An, que je suis plutôt heureuse d'avoir évité. J'espérais trouver une lettre de vous, mais il n'y en a aucune, et je suis très anxieuse de savoir comment vous allez. Ecrivez de suite. Je lis Aristophane, mais je m'attends à être très « *shoked* » par lui. Est-ce que les femmes d'Athènes, dans l'antiquité, assistaient aux représentations publiques ? Dans une hâte folle, M.

CCLXXII

Paris, 16 janvier.

Avant tout, allez-vous mieux ? Par pitié, répondez oui, car je souffre avec vous au point d'être très misérable lorsque vous me dites que vous êtes malade. Pour mon idée sur la Sainte Eulalie, la voici : je suis obligée d'écrire très prochainement à Londres pour diverses choses ; laissez-moi essayer d'y inclure votre cadeau à votre cousine et d'essayer de trouver quelque chose de tout à fait différent de vos offres précédentes, quelque chose de fait

en Angleterre et d'essentiellement anglais. Faites-moi savoir ce que vous en pensez. Oui, nous gelons ici et nous sommes bloqués dans la neige. Il y a eu des souffrances horribles parmi les pauvres, et l'Impératrice a été comme toujours, la première à faire son effort pour les soulager. Avec un pareil guide, beaucoup, naturellement, ont fait de même, pour des raisons qu'ils sont seuls à bien connaître, mais, quelles que soient les raisons, le résultat a été favorable, et une jolie troupe de charité organisée travaille en ce moment pour le mieux à faire beaucoup de bien. Comme vous êtes heureux de ne pas être ici, et, pendant ce temps, de vous chauffer à un soleil parfumé! La mention que vous me faites sans cesse de la quantité de fleurs et de l'air embaumé de Cannes, me fait désirer d'y aller passer quelque temps très prochainement. Aussitôt que je serai un peu remise et que j'aurai quelques loisirs pour faire des choses qui vaillent d'être faites, je lirai *Les Nuées*, en prêtant une attention particulière au dialogue du Juste et de l'Injuste que vous signalez : j'ai espoir que ce sera moins « schoking » que l'est d'ordinaire ce terrible Aristophane, qui est spirituel, je l'accorde, mais avec un esprit enseveli dans la boue. Adieu, ami toujours cher.

CCLXXIII

Paris, 20 février 1864.

Mais, naturellement, vous aurez vos choses de Londres quand vous voudrez. Envoyez votre ordre à Poole, et faites-moi savoir quand ces vêtements seront prêts; je puis facilement arranger le reste. J'ai déjà commandé le

cadeau pour la Sainte Eulalie. Je suis infiniment désolée de ce que vous me dites de votre toux : j'espérais qu'elle irait beaucoup mieux au soleil de Cannes. Ne songez pas à vous aventurer à présent du côté de Paris. Les grippes sont partout, comme on vous l'a annoncé, et vous courriez grand risque en venant ici. Je pars pour Londres dans un jour ou deux, mais j'ai confiance de n'y être pas retenue plus d'une quinzaine. Adieu.

CCLXXIV

Paris, samedi 19 mars 1864.

C'était bon de passer une fois de plus une longue heureuse après-midi avec vous ; et d'ici au 12 avril, presque un mois, nous pourrons avoir la preuve que la meilleure des lettres n'est qu'un mauvais substitut pour le commerce réel de la vie. Ne gâtons pas au moins ces heures de possession en insistant sur les heures trop rapides de la séparation. C'est une bêtise que nous avons commise plus d'une fois et qui est indigne de deux mortels aussi hautement doués que nous prétendons l'être ! A demain.

CCLXXV

17 juillet 1864.

Une ligne, simplement pour vous charger d'une commission dans le cas où vous iriez à Madrid avant que je vous revoie. Vous vous rappelez les mouchoirs de Nippi ; je désire vivement en avoir quelques-uns et vous êtes si bon à me découvrir toutes sortes d'objets excentriques, que nul autre ne saurait dénicher, que je n'hésite pas à

vous rappeler celui-là. Je vous en prie, ne l'oubliez pas. A tout hasard, je vous envoie ceci au British-Museum, où vous êtes probablement à travailler beaucoup plus que vous ne devriez le faire. Si vous êtes d'aimable disposition, envoyez-moi votre adresse actuelle; ce n'est pas n'importe quelle lettre que je consentirais à envoyer ainsi au hasard!

CCLXXVI

Mercredi, 25 juillet 1864.

Quelles merveilles vous m'écrivez sur le mariage de Lady F... P... Je ne m'étonne pas de la sensation qu'il a causée; mais personnellement, j'incline à penser que Mr C... est plutôt heureux d'avoir découvert la tendance des préférences de la dame avant son mariage, au lieu que ce ne soit qu'après. J'ai vu une fois Lady H..., comme je suppose qu'on doit maintenant l'appeler, et je l'ai trouvée très aimable à regarder; mais la plupart de cette famille passe pour avoir plus de beauté que de cerveau. Puisque vous retournez si vite à Paris, je ne vous écrirai plus à Londres, à moins que je n'apprenne que vous y restez.

CCLXXVII

(Lettre perdue)

CCLXXVIII

(Lettre perdue)

CCLXXIX

Paris, 29 décembre 1864.

Impossible de vous écrire aujourd'hui, j'ai pris froid aux yeux. Toujours pas de mouchoirs. J'espère pouvoir vous écrire une lettre plus longue le jour du Nouvel-An.

CCLXXX

Paris, jour du Nouvel-An 1865.

La pluie et la grêle tapent aux fenêtres, les arbres couverts de neige et pareils à des spectres profilent leur blancheur contre un ciel bas et menaçant et le vent hurle comme des hiboux jouant dans les cheminées. Impossible d'imaginer un jour plus complètement lugubre; et c'est toute abattue et toute grelottante que je me réjouis à l'idée que probablement vous jouissez d'un bon soleil et d'un joyeux commencement de l'année 1865. La mention que vous me faites constamment de votre mauvaise santé me désole au-delà de toute mesure; mais j'espère beaucoup du climat de Cannes qui ne manque jamais de vous faire du bien.

Ne vous tourmentez pas pour ces mouchoirs. Ils finiront probablement par m'arriver pour le mieux, et s'ils ne le font pas, ce ne sera pas un grand mal. Dès que ce vent et cette pluie insensés auront arrêté leur jeu sauvage, je sortirai pour aller chercher pour vous un joli lot de livres anglais; car vous avez tout à fait raison, ils abondent généralement à l'époque du Nouvel-An, et il y en a beaucoup à choisir, de bons, de mau-

vais et d'indifférents, surtout de ceux-là. Je viens de lire moi aussi les lettres de Mme du Deffand, que j'ai trouvées amusantes. Ce doit avoir été une vieille femme délicieusement spirituelle et méchante. Ses opinions et sa pénétration des caractères sont parfois d'une finesse extraordinaire. J'espère que vous avez terminé les trente-cinq lettres qui vous restaient à écrire, lorsque vous aviez achevé celles qui m'étaient destinées. Est-il étonnant que le repos que vous allez chercher là-bas ne vous fasse que peu ou pas de bien? Comment pourrait-il vous profiter alors que vous persistez à travailler, que vous soyez ou non en état de le faire? Allons, commencez sagement cette nouvelle année ; prenez soin de vous-même d'abord, et ne pensez au travail qu'ensuite. Ah! mon ami, rappelez-vous qui vous êtes. Dans ce monde si encombré, personne ne pourrait jamais prendre votre place en aucune façon, et moins que partout ailleurs dans le cœur et l'affection dévouée de

MARIQUITA.

CCLXXXI

Paris, 23 janvier.

Aucune nouvelle de vos travaux ni des épreuves. Voulez-vous que j'aille chez Michel Lévy pour m'informer ou pour les presser? Je n'ai pas osé le faire sans vous le demander. Je vous ai dit un jour que le sens actuel de mon *aggravation* était un homme de loi anglais : je me trompais : le vrai synonyme est un éditeur, de n'importe quel pays, car tous se valent. Ce sont des gens exaspérants, affolants, enrageants. Faites-moi savoir de suite

les démarches que vous désirez que je fasse. Malgré le saisissement que j'aurais à vous voir de retour ici, je ne puis exiger de vous que vous vous exposiez au danger en quittant Cannes trop tôt. Mais vous me trouverez ici de toute façon quand vous reviendrez, car je suis résolue à vous y attendre. Ainsi ne perdez rien du bien que peuvent vous donner l'air et le soleil de Cannes.

CCLXXXII

Paris, 17 avril 1865.

Cher ami, votre lettre m'a rendue si malheureuse qu'il me semble que je ne pourrais pas supporter souvent de pareilles douleurs. Il est cruel de songer que, seul entre les hommes, c'est vous qui êtes ainsi condamné à une vie de souffrances. Et je ne vous blâmerais pas de manquer de courage et de résignation, même si c'était vrai, car je sais combien vous vous faites d'injustice à vous-même en le disant. Il y a tant de degrés dans le courage et la résignation ! Mais vous allez voir, j'en suis sûre, que ce retour du beau temps continu va vous faire une différence. Vous *devez* aller mieux quand le temps est clair et sec que quand il est au vent et à la pluie ; et je suis convaincue que ce sont les effets du mauvais temps continuel qui vous font souffrir. Evidemment, il est impossible que les premiers beaux jours détruisent cette influence ; mais vous verrez que sous un beau temps continu, vous ressentirez un mieux continu. Il faut qu'il en soit ainsi. Vous savez bien qu'en réalité vous avez infiniment de courage, plus que la plupart ; votre dépression n'est que le résultat de cet état inaccoutumé de l'atmosphère de Cannes, où toutes les règles de l'équité exigeraient pourtant que le ciel restât

toujours bleu et ensoleillé et plus beau que partout ailleurs. Les choses inaccoutumées nous abattent toujours, l'animal humain étant peu souple de sa nature, et *set in his ways*, pour employer une expression de vieux temps.

Ce que vous me dites du scandale concernant Lord Brougham m'a intéressée, car je connais plusieurs membres de cette famille. Lorsque les Anglais se laissent aller au scandale, quels monstres ils deviennent ! Ils n'ont pas de nos petits méfaits déliquescents et à mi-cœur ; mais il leur faut le flagrant délit complet ; ils ne lisent pas entre les lignes ; il leur faut le roman complet en trois volumes : large impression, grandes marges, couverture brillante, avec le prix marqué en chiffres bien visibles. Ils appliquent assez rigoureusement le dicton : *pour tant faire que d'être pendu, mieux vaut l'être pour un mouton que pour un agneau* ; et je me demande s'ils n'ont pas un peu raison ?

Envoyez-moi de meilleures nouvelles dès que vous pourrez vous lever et écrire ; mais n'essayez pas de m'écrire avant d'être sûr qu'une petite causerie vous fera du bien et que l'action de causer ne vous nuira pas.

CCLXXXIII

Munich, 15 juillet.

Nous avons strictement suivi le plan de voyage que vous nous avez proposé, passant par Bâle, Lindan, Constance et Kempten ; et voilà dix jours que nous sommes installés à l'*Hôtel de Bavière* « faisant » Munich très consciencieusement, mais dépensant la plupart de notre temps dans les musées, à la nouvelle et à l'ancienne Pinaco-

thèque. Vous rappelez-vous, dans la première, une si jolie petite peinture moderne appelée *la Première Neige*, où le vieux grand-père tient un enfant moulé dans une couverture, tandis qu'un autre enfant est debout à côté de lui et que des doux flocons étoilés tombent sur le tout? C'est une composition très simple; mais, je ne sais pourquoi, elle m'a touchée. Peut-être est-ce parce que, dans mon enfance, j'ai toujours rêvé des scènes fantastiques où il y avait de la neige. Je voyais tant de choses dans les flocons étoilés, et il me semblait si étrange que ces petits objets si doux pussent se masser en des couches épaisses, d'un blanc d'argent, courir les champs et les prés; tous les chemins et sentiers et monter toujours plus haut, tout cela si silencieusement; si bien que ces petites plumes blanches finissaient par résister, dans leur froide force blanche, à la rigueur des hommes et des bêtes et des charmes de fer. Je crois bien que c'est à la neige que je dois ma première idée réelle de la façon dont la force s'accumule après de faibles commencements : c'est à cette impression enfantine qui, comme tant d'autres, est tombée dans mon esprit, et y restée cachée jusqu'à ce qu'une application pratique l'ait forcée à en sortir. On nous racontait sur la neige tant d'histoires merveilleuses : que c'était la Mère Carey qui piquait ses poussins, que les plumes de dessous des ailes des Anges voletaient dans l'espace; ou encore que toutes les plantes et tous les fruits étaient morts, et que, tous les ans, Dame Nature leur faisait un linceul pour les empêcher d'être enterrés par l'hiver. De quelle étrange agglomération de sagesse et d'insanité on nourrit les esprits des enfants! Pauvres petits malheureux! la vie ménage assez d'embarras à leurs cerveaux à demi éveillés, sans qu'il faille encore

accroître leur confusion en leur apprenant toutes les ordures que les grandes personnes semblent considérer comme le seul aliment convenant à leurs petits estomacs affamés. Mais je m'égare bien loin de Munich et du temps présent, tout cela parce que j'ai vu un petit enfant à la mine joviale qui regardait tomber la neige !

Je ris toujours quand je vois une paire de bas de laine verts et la paire de « jambes bavaroises » qui y est encaissée ! Est-ce que vraiment vous aimeriez à me voir porter des choses pareilles ? J'en doute.

CCLXXXIV

Berne, 29 août.

Votre lettre de Londres m'a été remise ici où nous retient une entorse que s'est donnée Mme de C... Pourquoi, dans ce que vous me dites de votre visite à M. Gladstone ne m'avez-vous pas parlé davantage de l'homme lui-même ? Vous savez l'immense intérêt que je lui porte, l'intense admiration que j'ai pour lui. Si jamais un homme a eu de l'avenir, c'est celui-là ; et il a une de ces qualités qui me séduit particulièrement : la forte influence qu'exerce sa personne, on pourrait dire son magnétisme, tant il a de prise sur l'imagination. Je l'ai senti moi-même pendant le jour ou les deux jours que je l'ai vu, il y a bien longtemps, chez Lady G... ; et je suis sûre que je le sentirais de nouveau si je me retrouvais dans sa société. Un homme doué de ce don, doit, je pense, être toujours un meneur d'hommes. Qu'entendez-vous par cette phrase, dans la peinture que vous me faites de lui : « Il y a en lui de l'enfant, de l'homme d'Etat et du fou » ? Quel bizarre

combinaison ! Je crois comprendre pourquoi vous le comparez à un enfant : c'est un trait que j'ai observé plus d'une fois accompagnant les grandes intelligences et les génies. Mais, quant aux signes de la folie, ils n'étaient assurément pas distincts en lui quand je l'ai vu ; peut-être se sont ils développés depuis. Si vous revenez réellement à Paris la semaine prochaine, je ferai de mon mieux pour vous y voir. Pourtant, ma conduite dépend entièrement de l'état de la cheville de Mme de C... ; c'est pour moi un empêchement positif. Nous sommes allées voir les ours dans leur fosse ; mais ces créatures étaient si absurdes que leurs gauches bouffonneries nous ont tout à fait fâchées. Il y avait foule, comme toujours, autour de la fosse ; et, essayant de se rapprocher du bord pour mieux voir une charmante petite bête en train de serrer dans ses bras un petit frère comme si c'était son pire ennemi et qu'elle fût décidée à ne le lâcher qu'après écrasement complet de tous ses os, la pauvre Mme de C... mit le pied sur une pierre qui ne tenait pas, et, presto, changement de scène ! La chose était faite : Mme de C... emprisonnée dans sa chambre et moi forcée de partager sa captivité.

CCLXXXV

Bâle, 5 octobre 1865.

Comme vous êtes bon de me réserver une épreuve de votre article sur la *Vie de Jules César*. Je saurai l'apprécier dignement ; j'ai aimé le plan que vous m'en avez donné et la façon dont vous m'avez exposé le sujet ; et, autant que je puisse en juger, il me semble que vous avez très habilement atteint le *juste milieu*, un point très difficile à atteindre toujours. Non, franchement, je ne com-

prends pas un mot de votre histoire du fils du Prince C... qui est mort à Rome. Les termes de son testament me porteraient à le croire un peu fou, mais qui ne l'est pas sur un point ou un autre? Le monde, me paraît en général un monde fou peuplé de fous. C'est seulement en considérant les choses de ce point de vue que l'on peut arriver à comprendre son semblable. Est-ce que par exemple il n'est pas manifeste que la maladie dont je souffre est une manie aigüe; les années s'en vont et reviennent; le temps continue son chemin, et, en dépit de tout, ma foi, qui ne change en rien, peut toujours s'exprimer dans ces petits mots: « Je vous aime ». Un concile entier de médecins pourrait-il hésiter à y voir une folie des plus désespérées? Et, vous aussi, n'êtes-vous pas fou en vous fiant à mon amour? Assurément vous n'avez jamais lu ce sage proverbe: « Trust your dog to the end; a woman till the first opportunity. » Il y a dans ces mots beaucoup de sagesse, brièvement condensée, mais éloquente et vraie. Fou, fou, fou; oui, le monde entier est fou, et tous les hommes et toutes les femmes qu'il contient! Seuls, les petits enfants, en réalité, ne sont pas fous, et cela simplement parce qu'ils n'ont pas encore reçu le choc qui doit abattre la raison de son trône. Ils n'ont pas encore eu occasion d'avoir confiance et d'être déçus, d'aimer et d'être abandonnés; d'apprendre que la politesse ne signifie au fond que l'intérêt, que, au fond, la renommée n'est qu'un insigne de clinquant et sans valeur, que l'honneur, aux yeux d'autrui, s'achète au prix du respect de soi-même; que l'or peut se changer en rouille et le succès devenir amer comme les pommes de Sodôme; que toutes les promesses de la terre, qui miroitent d'une façon si tentante, n'ont jamais résisté à l'épreuve du temps. Lorsque la connais-

sance de tout cela s'installe dans le cœur de l'homme, tout ce qui est enfantin et sain s'enfuit en tremblant, et l'on devient fou en apprenant ce qu'est en réalité la vie. Peut-être arrive-t-il que quelques-uns, en petit nombre, trouvent une chose honnête pour prendre la place des illusions de la vie. Ceux-là ne sont plus des déments, mais d'heureux fous pleins de confiance ; ils montreraient la sagesse toute nue s'ils pouvaient la tenir ; ils auraient confiance en elle, croiraient en elle, l'aimeraient, la prieraient, vivraient d'elle, mourraient dans son espoir béni de repos et de bonheur éternel, avec une sainte confiance dans sa réalité.

Bonne nuit, mon fol ami. Je vous ai si follement aimé, je vous aime si follement encore, que le seul fait de l'écrire atteste ma folie !

CCLXXXVI

(Lettre perdue)

CCLXXXVII

Paris, veille du Nouvel-An 1866.

Etes-vous perdu, mon ami ? avez-vous résolu de ne plus m'écrire ? Je suis presque sûre que vous n'êtes pas souffrant, tant je crois fermement qu'on ne diffère jamais les mauvaises nouvelles. Permettez-moi de commencer l'année qui vient avec l'assurance que vous allez bien et que vous me continuez votre affection ; c'est la seule façon qui convienne à mon humeur de commencer cette ère nouvelle de mon existence. Je n'ai pas eu une ligne de vous depuis votre lettre datée des premiers jours de novembre, où

vous me demandiez des « *connundrums* » sur l'état mental de Victor Hugo. Je vous ai dit, il y a quelque temps, que le monde entier était fou; pourquoi voudriez-vous isoler le poëte de cette liste? Vous savez bien cependant que vous ne faisiez pas attention à ce que vous disiez quand vous m'avez écrit que vous penchiez à croire qu'il avait toujours été fou. Je vous ai plus d'une fois entendu exprimer une opinion bien différente sur lui et sur ses œuvres.

Pour ce qui est des *Chansons des Rues et des Bois*, je vous accorde que ce livre renferme, en certaines parties, beaucoup de faiblesses; mais la question de Victor Hugo et de sa folie est encore assez riche pour nous donner lieu à maintes batailles royales, quand nous nous reverrons, si cet heureux événement doit jamais nous arriver encore. Vous parlez en plaisantant d'un livre sur Moïse, David et Saint-Paul; mais il y a plus de vérité que vous ne l'imaginez vous-même dans une des phrases suivantes de votre lettre, où vous dites savoir que je n'aime pas les conversations sur ces sujets. Non, c'est peut-être une faiblesse de ma part, et à coup sûr une preuve d'un grand manque d'intelligence; mais la seule foi que j'aie et où j'ai foi, est la foi aveugle et sans questions d'un enfant. Si je l'examinais sérieusement une fois, et la soumettais à l'épreuve de la raison, de l'intelligence, du sens commun, si vous voulez, je serais perdue dans un labyrinthe sans issue. La vision du prêtre anglican que j'ai rencontré dans des circonstances si curieuses à D.., me revient à l'esprit tandis que je vous écris cela. Ne me tentez pas. Si je pouvais *honnêtement* croire aux dogmes des catholiques et de leur église, je n'hésiterais pas à les adopter; mais, pour maintenant, je ne le peux pas; laissez-moi donc, par pitié, ce que vous appelez la niaise crédulité où je me cram-

ponne : le vieux diable avec son pied fourchu, l'Homme-Dieu crucifié, Jésus-Christ, un enfer où vont les méchants, et un ciel peuplé de bons anges. Tout cela peut être grossier ; vous considérez tout cela comme profondément déraisonnable, l'enfant croit tout cela entièrement vrai. L'enfant dont je vous parle est de nouveau avec moi, Mme de P... ayant consenti à me la laisser, et je continue à en raffoler.

J'ai, ces temps derniers, entendu plusieurs fois le Père Hyacinthe, et je l'ai trouvé à la fois sérieux et éloquent. Adieu, tâchez d'écrire plus souvent à votre ami toujours, M.

CCLXXXVIII

Paris, 15 février.

Oh ! comme vous êtes paresseux de m'écrire si rarement ; vous mériteriez que je cesse tout à fait mes lettres ; mais une disposition indulgente me défend de vous traiter si sévèrement. Je vais essayer d'autres moyens ; je vais être si séduisante dans mon langage, et surtout si avare de mes nouvelles que vous serez bien forcé de « beg for more ». Il y a plus d'une façon de traiter les mortels réfractaires, et toujours on revient au vieux dicton : « Birds that can sing and won't sing must be made to sing ». Eh bien, mon oiseau, chantez. Parlez-moi de vous-même, de vos occupations, de ceux qui vous entourent. Il est étrange que je ne sois jamais allée à Cannes, que je n'aie jamais été tentée d'y aller, même par votre présence. Je sais que l'endroit est délicieux, que la société y est, de règle, charmante, le climat parfait ; et pourtant je le répète, ce lieu ne m'a jamais tentée.

En relisant cette production de ma plume, je la trouve tout à fait aussi insipide que je la désirais; pas une nouvelle, rien qui soit le moins du monde *entertaining;* mais quand je vous aurai dit que mes pensées le jour et mes rêves la nuit sont tous teintés des espoirs roses d'avoir de vos nouvelles, de recevoir vite une lettre qui m'exprime votre repentir pour le passé et votre résolution d'amendement pour l'avenir, vous tiendrez, j'en suis sûre, à montrer, par votre prompte réponse, que je ne vous ai pas écrit en vain.

CCLXXXIX

Paris, 23 février.

Endlich, comme disent les Allemands. Enfin une lettre de la bonne façon, avec ce seul *drawback* que vous m'y dites avoir trouvé le moyen de prendre froid de nouveau, en dépit du beau temps. Voilà qui est mal, mon ami, bien mal; pourtant, vous m'assurez dans la même phrase que vous allez mieux que l'année dernière; et cela du moins est quelque chose. Oui; la crinoline et les monstruosités où elle s'est laissée aller ces temps derniers sont en ce moment condamnées; vous nous retrouverez bien moins volumineuses à votre retour, mais toujours femmes! Votre lettre méritait une réponse plus longue et plus digne; mais c'est la vieille histoire: mes misérables yeux ont recommencé, et je n'ose pas les taxer trop sévèrement.

CCXC

Château de ...

Minuit, 12 avril.

Ah! c'est une chose pire, dix mille fois pire que la simple fatalité! Je ne trouve pas dans mon dictionnaire de mots assez forts pour cette situation. Ne pas nous voir pendant des mois, et puis nous manquer au même endroit juste à deux heures près; non, je ne connais pas d'expression capable de traduire ce que j'en pense. Ma visite est gâtée, cela va sans dire, mais elle sera vite finie, ce qui est une cause de reconnaissance, et vous avez raison dans votre supposition ; je reviendrai tout droit à Paris, contrairement à l'habitude du commun des mortels dans cette saison de l'année. Je laisse à qui en veut, la campagne et tous ses charmes, c'est Paris qui détient à présent ceux dont je me soucie le plus; et c'est à Paris que mes pas suivront mon cœur, qui y est déjà, aussi promptement que me le permettront les convenances de la vie sociale, et, dès que je pourrai dire adieu à l'agréable couple de mes hôtes. Je crains qu'ils ne me trouvent assez médiocrement amusante pour une invitée! Tant de souvenirs me reviennent cette nuit! ils sont si frais et si vivants, et ne sont pas seulement des fantômes du passé! « Il n'y a qu'une seule chose qui compte! » voilà ce que me disent tous ces souvenirs « une seule chose : l'amour. C'est la seule chose qui ait quelque prix dans la longue course, rien d'autre ne résiste jusqu'au bout, rien d'autre n'a de valeur ». Et moi, cette nuit, je pense comme eux; je crois fermement qu'il y a des péchés plus fortement colorés que ceux de l'amour; mais je crois que bien des

péchés peuvent être lavés par l'amour, ou purifiés et rachetés. Est-il une chose que l'amour ne puisse sanctifier? Les lieux les plus stériles de la terre fleurissent et verdoient si l'amour les éclaire de son sourire; les ténèbres se changent en lumière; la solitude en un monde animé plein de sympathie et d'union; les doutes deviennent des vérités bénies; toutes les choses mortelles et tangibles, comme aussi toutes celles qui sont immatérielles et irréalisables, sous la touche magique de l'amour, perdent toute puissance de mal et changent en bien ce qu'elles ont de mauvais. Cette nuit, je vous le dis, je crois tout cela. Et si demain, lorsque le jour ramènera le soleil et la froide vision des choses, je recommence à en douter, je songerai combien peu il me reste d'heures avant de reconquérir de nouveau cette conviction : car, du moment où nous nous rencontrerons face à face, vous et moi, le triomphe de l'amour sera assuré, et tout le reste devra s'abattre sans espoir de retour.

CCXCI

Tours, 24 août 1865.

Mes meilleures félicitations pour la haute distinction dont vous venez d'être l'objet. Je vous en prie ne devenez pas trop bouffi de vanité sous cette averse d'honneurs qui s'abattent sur vous! J'ai toujours pensé que, dans la vie heureuse d'un homme, il y avait un moment à partir duquel, si seulement il a dépassé ce moment avec sagesse et dignité, cet homme devient délicieux; il a mérité tant ce que la fortune lui a apporté, et il peut en recueillir, sans en être embarrassé, les faveurs; mais que, s'il n'a pas bien passé ce tournant critique, il devient

à jamais odieux, et sa nature développe en lui un point faible qui n'a pas su résister au succès. Le temps que nous venons de passer ensemble a été, je crois, presque le plus heureux de ma vie. « Aimez-moi, quoi qu'il arrive, aimez-moi. » Le monde a-t-il changé depuis que les hommes ont pensé pour la première fois qu'il était bon d'aimer, naturel d'avoir confiance, sage de croire? Je suis parfois portée à le penser quand je suis loin de vous, et que j'entends les gens parler, avec un scepticisme cynique, de ce que je considère comme cher et sacré. Mais je sais qu'il y a au moins un homme, sage, naturel et bon, quand je suis avec vous et quand je sens la forte affection qui a duré sans changement à travers les longues années.

Dites-moi ce qui vaut le plus la peine d'être vu dans cette partie du monde. Avez-vous restauré quelques édifices par ici, et dans ce cas, quels édifices? Je veux les visiter et voir ce que je dois penser de vos restaurations. Ne tremblez-vous pas à l'idée d'un critique qui ne connaît pas même l'A B C de l'architecture?

Je me sens un peu perdue dans ce pays; hâtez-vous donc de m'écrire et de me dire ce que j'ai à voir.

CCXCII

D..., 19 septembre.

Je vous écris à Paris sans savoir si vous n'êtes pas déjà parti pour Biarritz. Il ne manque jamais de m'arriver quelque chose d'étrange quand je suis ici; invariablement j'y rencontre des gens qui m'intéressent bien plus que le commun des mortels. Voulez-vous avoir un peu de bonté

pour une petite amie à moi qui a sottement ruiné sa vie? Vous vous rappelez la jolie Mademoiselle G..., qui a été beaucoup à Paris l'avant-dernier hiver; si même vous ne l'avez pas rencontrée, je suis sûre de vous en avoir souvent parlé. C'était une des petites créatures les plus séduisantes que je connusse, extrêment jolie, avec une voix triste et charmante, qui enlevait les cœurs, soit qu'elle parlât ou chantât. Elle avait épousé M. T..., un Anglais froid et apathique, qui avait cruellement besoin d'une femme avec une dot. Malgré tout l'amour que j'avais pour Louise T., tant avant qu'après son mariage, je voyais bien qu'elle n'était pas très fine, c'est-à-dire qu'elle n'avait aucune connaissance du monde, et beaucoup plus de cœur que de tête. La fin me prouva combien j'avais raison. Un beau matin, dix-huit mois environ après son mariage, elle fila à Biarritz avec le jeune comte de B. qui avait tourné des années autour d'elle. Vous savez quelle sorte d'homme il est, avec une liste de conquête plus longue que l'est *mille et tré* de Don Juan. Et vous comprendrez bien qu'une jolie petite ingénue était comme de la cire entre ses mains. A mon avis, le mari mérite beaucoup de blâmes. Jamais il ne s'est occupé de sa femme, jamais il n'a essayé de l'amuser, ou de lui faire une compagnie; il la laissait entièrement à elle-même, ou aux charmes séducteurs du comte de B .. Il n'était pas malaisé de prévoir quel serait le vainqueur de la course; et je suis par instant tentée de croire que M. T. n'a pas été fâché du cours qu'ont pris les choses. Pauvre Louise! je la revois tandis que je vous écris, avec son doux visage et son cœur aimant, ses grands yeux innocents, pareils à ceux d'un enfant, et sa voix basse et vibrante toute gonflée d'une passion qu'elle-même pouvait à peine comprendre. Eh bien,

ce fut la vieille histoire, sauf que le comte de B..., après avoir compromis sa vie, l'a traitée encore un peu plus mal, si c'est possible, qu'on ne l'a fait dans les vieilles histoires. Il l'a simplement plantée là, après avoir dépensé tout l'argent qu'il se trouvait avoir sur lui et l'a abandonnée comme il aurait hésité à le faire pour une actrice de troisième classe; puis il a télégraphié à sa femme qu'il rentrait chez lui. L'Enfant prodigue de l'Ecriture n'obtint pas un accueil plus flatteur à son retour chez son père; on tua le veau gras et Monsieur fut fêté par sa femme fidèle à ses devoirs, par une famille pleine d'admiration et par une armée d'amis et de connaissances; pendant que ma pauvre petite Louise restait à Biarritz à se ronger le cœur et que son mari sollicitait la séparation. Ne voulez-vous pas aller le voir et lui dire de ma part quelques paroles amicales? C'est ici à D. que j'ai fait sa connaissance : c'est ici à D. que j'apprends ce qui lui arrive. Dès que je l'ai su je lui ai écrit, et elle m'a répondu par une petite lettre si triste, témoignant d'un cœur si brisé, que je souhaite vivement de faire quelque chose pour elle. On a péché envers elle bien plus qu'elle même n'a péché; mais d'ordinaire c'est sur le moins coupable que tombe le châtiment. Je crains bien que sa propre famille ne la traite durement dans son malheur, et Dieu sait comment elle fera pour passer le reste de sa jeune vie détruite!

CCXCIII

D., 27 septembre 1866.

Nos lettres doivent s'être croisées, car la vôtre que je reçois à l'instant porte la date du 24, et c'est le même jour où je vous ai écrit. Vous devez avoir reçu maintenant la

lettre où je vous priais de remplir, dans la mesure du possible, le rôle du Bon Samaritain à l'égard de ma pauvre petite amie mal guidée. Pour l'amour de moi, soyez très gentil avec elle.

Votre description de votre visite à la grotte était charmante. Je suis sûre que Biarritz va vous faire grand bien; car là, vous serez forcé de rester beaucoup à l'air : vous ne pourrez vous y refuser, ni prétexter votre travail, lorsque l'Impératrice vous demandera de l'accompagner ; vous ne pourrez pas faire avec elle ce que je vous ai vu faire avec une créature beaucoup plus humble, qui sollicitait votre compagnie ! Au fond, je crois que je suis un tout petit peu jalouse de votre belle Impératrice. Je crains bien qu'il n'y ait que peu de chances que je puisse être à Paris cette année en octobre, ou même en novembre ; j'ai à moitié promis d'accompagner des amis dans une excursion aux lacs de l'Italie.

CCXCIV

Paris, 1er janvier 1867.

Un mot seulement pour vous dire que je suis encore en vie, et que, en dépit de votre long et singulier silence, je vous souhaite toute sorte de bonheurs pour l'année qui vient.—M.

CCXCV

Paris, mercredi 9 avril 1867.

J'arrive de Londres, et j'espère bien que vous serez ici demain. Vous ne m'avez pas écrit que vous veniez, et j'en

suis seulement instruite par les journaux qui m'informent que vous avez quitté Cannes et que vous serez à Paris le 4.

CCXCVI

Paris, jeudi 29 avril.

Je n'ai pu aller chez vous aujourd'hui comme je vous l'avais promis, cher ami, parce que ma belle-sœur et deux de ses enfants sont malades et me prennent tout mon temps. C'est le premier jour où je manque à vous voir depuis notre expédition au Louvre du vendredi 5 avril, un jour marqué dans mon calendrier en lettres rouges qui signifient bonheur. Demain, j'irai vous rejoindre dans notre vieil endroit de rendez-vous favori, à moins que vous ne me fassiez savoir que vous ne pouvez venir.

MARIQUITA.

CCXCVII

(Lettre perdue)

CCXCVIII

Paris, 27 juin.

Essayez de m'avoir des billets pour la Distribution des Prix : j'ai grand désir de voir cette cérémonie. Le Sultan et tous les princes étrangers doivent y assister, et on dit que le tout sera très brillant.

CCXCIX

Paris, 4 juillet.

Mais où étiez-vous ? Je vous ai cherché partout, et j'ai été très désappointée de ne pas vous voir. Je me suis amusée, et tout a très bien marché ; mais vous m'avez manqué.

CCC

***, 23 juillet 1867.

L'état de votre santé est en ce moment ce qui me tient le plus à cœur : commençons donc par là : Etes-vous encore confiné dans votre chambre, encore souffrant, encore abattu ? Oh ! mon ami, ces derniers mois si heureux m'ont prouvé plus vivement que je ne l'avais encore senti auparavant combien vous m'êtes cher. Remettez-vous bien vite : il reste encore tant de choses dans la vie pour vous et moi ! Je ne fais que d'arriver : ma bonne est malade et je ne puis rien avoir de ce dont j'ai besoin. Mais je ne prends pas même le temps de m'habiller avant de vous écrire, tant je suis impatiente d'avoir de meilleures nouvelles de vous. Ecrivez-moi dès que vous pourrez être le maître de cette fatigue.

CCCI

***, 1er septembre 1867.

Je vous plains vraiment de tout mon cœur, mais la compassion est une chose si misérable et si peu satisfaisante, lorsqu'on ne fait rien, ne peut rien faire pour re-

médier à la peine et à la souffrance! N'y a-t-il rien à faire contre cette terrible insomnie! Que valent tous les médecins s'ils ne peuvent trouver un moyen de vous aider? Pourquoi avez-vous envoyé à l'Impératrice cette miniature de Marie-Antoinette avant que je n'aie eu l'occasion de la voir? Vous savez mon adoration pour cette malheureuse reine, et le grand intérêt que m'inspire tout ce qui se rapporte à elle. Je ne partage point votre horreur pour les choses tristes de l'antiquité. Vous avez bien raison de me gronder pour une sottise au sujet de ces épreuves; mais je suis sûre que vous me pardonnerez lorsque, comme les enfants, je vous aurai dit : « Je le regrette et ne le ferai plus. » Je prends en note les articles que vous voulez me lire. Vous me demandez quand je serai à Paris? Tout de suite, dès que je le pourrai, et, en attendant, je vais être à l'affût de tout ce qui pourra vous intéresser ou vous amuser. Oui, Luther haïssait le Diable avec une bonne dose d'honnête obstination. Quel est donc ce vieux château d'Allemagne où l'on vous montre une grande tache d'encre sur le mur, et où l'on dit que le Réformateur a jeté sa bouteille d'encre à la tête de Sa Majesté Satan, qui venait le tenter pendant qu'il travaillait à parfaire sa Bible? J'ai vu la tache d'encre, mais j'ai oublié le nom du *Schloss*. J'espère avoir de meilleures nouvelles de vous dans un jour ou deux. Votre dernière lettre a presque fait le tour du monde avant de m'arriver, ce qui vous expliquera la longueur du temps que je vous paraîtrai avoir mis à y répondre.

CCCII

(Lettre perdue)

CCCIII

*** 23 octobre 1867.

Cher ami, si vous pouviez me voir, vous ne me reconnaîtriez pas... Je suis presque devenue un végétal, je n'ai plus une idée ; mon cerveau a dû se ratatiner ou s'évaporer, ou tout bonnement mourir ; ce qui est sûr, c'est qu'il ne donne plus aucun signe de vie. C'est une chose terrible d'assister au départ de son cerveau, et pourtant j'en suis plutôt fascinée. Comme un prisonnier mesure le temps à l'élévation graduelle du rayon de soleil sur le mur de sa cellule, de même je mesure le temps qu'il reste encore à vivre à mon être mental, en constatant tous les jours un plus grand nombre d'idées qui me manquent, de plus grands espaces qui restent inoccupés. J'aimerais de pouvoir choisir la forme du végétal que je suis condamnée à devenir quand cette transformation sera finie. Je ne voudrais pas être une pomme de terre : les petites élévations que ce légume porte sur sa peau brune m'ont toujours fait l'effet de verrues ; je n'aimerais pas non plus à être une rouge tomate, ses veines sont souvent répugnantes. Les pois, les haricots, les choux de Bruxelles, tout cela est mesquin ; les carottes ont un air bilieux ; mais, somme toute, je choisis le maïs : le maïs, c'est si propre, avec ses petits grains unis et perlés ; il a une sorte de dignité pendant qu'il pousse avec ses sombres feuilles vertes, si hautes et si fraîches, et il est si étroitement serré dans sa soie garnie de glands et la gaîne extérieure qui le protège ! Je vous en prie, choisissez, vous aussi, le maïs, si un jour vient jamais où il vous fau-

dra, à vous aussi, sous la force des circonstances, devenir un végétal.

Quoi que je fasse, je ne puis m'en aller d'ici en ce moment, et ma seule consolation, dans ce lugubre endroit, est d'avoir des nouvelles de vous. Je vous en conjure, allez tout de suite chez Liebreich, et voyez ce qui en est, en réalité, de vos yeux. Il est si fou de négliger ou de remettre une chose de cette espèce, alors que quelques minutes peuvent suffire à tout arranger. Mais ne vous arrêtez pas à une idée aussi affreuse que celle de perdre votre vue : je crois qu'il n'y a rien de sérieux à redouter pour vos yeux, nul danger en tout cas d'une calamité comme celle-là. Vous êtes simplement surmené et les nerfs des yeux sont très sensibles à une action trop continue du cerveau. Voilà tout, j'en suis sûre; mais tout de même ne perdez pas de temps, et allez tout de suite chez Liebreich.

CCCIV

***, 2 novembre 1867.

Naturellement, j'ai lu dans le *Correspondant* la première partie du roman de M. Tourguenief, dès que j'ai su que vous en aviez corrigé les épreuves. Mais votre soin extrême à conserver les *impropriétés* que le pieux prince Augustin Galitzin avait si résolûment supprimées dans sa traduction, ce soin pouvait se passer de commentaires. J'ai su que votre effort à être immoral avait été rebuté comme il méritait de l'être : l'entrevue entre Litvinof et Irène a été tout de même réduite à une heure, bien que, en fait, une heure de plus ou de moins ne me paraisse pas un détail très important, ni capable de modi-

fier l'idée qu'on se fait du résultat. Pour l'amour de vous, je regrette la mort de M. Fould, mais je ne puis m'accorder avec vous pour reconnaître que sa sortie de la vie ait été trop soudaine. S'endormir ici, et se réveiller dans l'autre monde, quel qu'il doive être, où nous sommes destinés à habiter, c'est assurément la façon la meilleure et la moins pénible dont puisse s'effectuer ce changement de domicile. On ne fait point d'embarras à ses amis, on n'a pas le temps de se livrer à ces raccommodements hâtifs avec la Providence, qui sont simplement des insultes gratuites pour elle; on s'épargne les dieux qui brisent les cœurs. Si vous êtes prêt à mourir, la mort ne vous surprend pas à l'improviste; si vous n'êtes pas prêt, ce n'est pas les sommations effrayées de la dernière heure qui pourront vous sauver. Non, si je pouvais choisir, je n'hésiterais pas entre une maladie longue et traînante et une mort soudaine : c'est cette dernière que je solliciterais humblement. Votre amie, qui espère bien être à Paris avant que vous n'en partiez.

CCCV

Paris, 10 décembre 1867.

Je ne suis pas encore remise du désappointement que j'ai eu en arrivant ici juste comme vous veniez d'en partir; mais vous avez eu grandement raison de vous en aller lorsque ce froid soudain est venu. Si le pape, Garibaldi et M. de Bismarck sont encore les trois êtres fatidiques dont dépend votre destinée, il semble, à en juger par l'aspect actuel des choses, que la besogne soit taillée pour vous. Je ne puis comprendre pourquoi la France

continue à dorloter Sa Sainteté, alors que celle-ci traite si cavalièrement sa soumission. Paris est décidément détestable. . . . . .

Mon pauvre vieil ami, M. D., est très malade, et je crois qu'il y a bien des chances qu'il soit bientôt forcé de dire adieu à ce monde, sans poursuivre son voyage vers Rome, au-delà de l'endroit où il est en ce moment. Après tout, il a quatre-vingts ans, et la vie lui pèse ; pourtant le pauvre vieux garçon se cramponne à la vie comme si la jeunesse et le plaisir étaient encore à ses ordres. C'est une chose bien étrange, cet amour de la vie pour elle-même ; et pourtant on l'observe tous les jours chez les créatures les plus misérables, les plus malades et les plus infirmes, que l'on croirait devoir être enchantées d'échanger cette existence contre une autre. C'est, je suppose, la vieille histoire d'une familiarité commode avec les maux où l'on est accoutumé, et la peur de faire un mauvais marché, en les troquant contre une chose inconnue et incomprise, même avec la chance que cette nouvelle chose soit meilleure que l'ancienne.

M.

CCCVI

(Lettre perdue)

CCCVII

Paris, 2 février 1868.

Cher ami, j'ai subi une perte bien cruelle en perdant mon pauvre vieil ami, M. D..., et bien que j'eusse peu

d'espoir de le voir se remettre, tout de même je ne m'attendais pas à ce qu'il partit si tôt. Il s'est encore élargi dans mon cœur, le vide que seuls notre amour et notre amitié peuvent désormais combler ; il me reste à donner une part plus large d'affection, et je vous la donne toute entière. Je vous connais assez pour savoir combien vous devez être éprouvé par cette monotonie traînante d'une souffrance quotidienne, et je comprends qu'elle soit bien plus dure à supporter qu'une peine plus aiguë mais moins continue. Oh! que ne donnerais-je pas pour pouvoir faire quelque chose qui vous rende cette épreuve moins cruelle! Je ne puis qu'essayer de vous secourir en vous égayant de mon mieux, et je suis sûre que vos lèvres auront au moins un sourire quand je vous aurai dit qu'un jour, dans mes voyages, j'ai rencontré un vieux Mormon ; et rien de ce que peut dire Dixon, dont vous venez de lire la *New-America*, ne peut être plus comique que les « petites manières » de cet animal. C'était un long et flasque Yankee, aux articulations molles, aux yeux de poisson, en somme un spécimen de jeune homme aussi peu attrayant qu'on peut l'imaginer. Il y avait avec lui une douzaine de femmes et de filles de différents âges, et une jeune et délicate personne d'environ dix-neuf ans, avec de grands yeux, et dont l'aspect et les manières dénotaient une condition bien supérieure à celle du reste de la *party*. C'est à cette fille que s'adressait toute l'attention du vieux. Les autres recrues pour le Lac Salé n'obtenaient du saint qu'une considération assez faible ; et il passait tout son temps à instruire l'unique beauté de sa *party* dans les dogmes de la foi mormonne. Un de nos compagnons de voyage fut vivement intéressé par cet état de choses, et, finalement, eut un entretien avec le saint : il apprit de lui divers faits

curieux. D'abord, beaucoup des malheureuses femmes qui vont à Utah se joindre aux Mormons sont de respectables filles anglaises, originaires des grandes villes manufacturières; elles sont entraînées à cette expatriation par des Frères dans le genre de ce type aux membres flasques, dont j'imagine que le talent oratoire devait dépasser de beaucoup ses charmes personnels. Une fois qu'on est arrivé au camp Mormon, Brigham Young a, le premier, le droit de se choisir une femme parmi les nouvelles aspirantes; après lui, les vieux suivent, d'après leur rang, et choisissent des membres nouveaux pour leur ménage. Mon compagnon de voyage demanda au saint s'il avait l'intention de se marier avec la jolie fille qu'il traitait avec tant d'attention; à quoi le grand et gauche individu répondit, d'un air moutonnier : « que si Brigham Young ne se la réservait pas, il était résolu à la demander pour lui! » Non, le mot de Talleyrand sur les Américains était sévère; mais je suis portée à croire que sa sévérité était tempérée par sa justesse.

J'ai été ravie de votre tartine sur Pouchkine. Espérant que cette lettre vous trouvera en meilleure santé, votre amie toujours.

M...

CCCVIII

Paris, 15 février 1868.

J'espère bien sincèrement que vous allez me trouver à Paris à votre retour, et, dans tous mes arrangements, j'aurai en vue la possibilité de cette rencontre. Vous êtes maintenant bien trop mélancolique pour que l'on puisse vous laisser seul avec vos idées, et mon premier soin sera

désormais de vous amuser : ainsi, nous allons essayer de faire quelques promenades comme aux jours d'autrefois. Quelle différence il y a dans la façon dont vieillissent les différentes personnes, les choses, et même les souvenirs ! Il y a des événements qui, au moment où ils ont eu lieu, ne semblaient que de pures bagatelles, et qui deviennent répugnants, absolument pénibles lorsque le temps passe et qu'ils persistent à rester dans notre âme comme d'immuables et odieux souvenirs ; tandis que d'autres, d'également peu d'importance lorsqu'ils ont eu lieu, deviennent plus tendres, plus séduisants, et infiniment plus chers à chaque jour nouveau que l'on y pense, si bien qu'à la fin on sent qu'on aurait une peine inexprimable à se séparer d'eux.

Fumée me plaira en volume ; mille remerciements pour votre idée de l'avoir fait relier à mon intention ; mais ne me l'envoyez pas, gardez-le, et me l'apportez avec vous ; quand j'ai à remercier les gens que j'aime, c'est un plaisir pour moi de les remercier en personne. Savez-vous que je commence à croire que nous avons eu trop de plumes, d'encre et de papier, vous et moi, dans notre vie mutuelle ? Un jour, il y a bien longtemps, je vous ai demandé si une amitié fondée sur ces trois choses ne vous paraissait pas constituer par trop une expérience. Comme expérience, je dois avouer que celle-là a réussi ; mais je suis un peu hantée par l'idée que nous aurions pu être d'aussi bons et loyaux amis sans ces trois objets, avec moins de lettres et moins de séparations. Qu'en pensez-vous ? et, dans votre peur d'une compagnie trop intime, de l'ennui et de la satiété qu'elle apporte, frémissez-vous d'horreur à cette pensée ? Avez-vous déjà eu l'idée de vous écrier : « Jamais de la vie ! Elle est folle ! » Ce n'est qu'une idée ; elle me hante,

comme je vous l'ai dit, mais ce fait seul qu'elle me hante prouve qu'elle appartient à un autre monde d'esprits, qu'elle est le fantôme errant d'une possibilité perdue et morte. Laissez-la passer sans lui faire de mal.

CCCIX

P., 16 juin 1868.

Je suis ici pour assister au mariage de la nièce de Mme de C..., une petite créature gentille et timide, condamnée à être malheureuse avec l'homme que l'on a choisi pour elle; un boulevardier du type le plus prononcé. Lorsqu'elle pleurera, car bien certainement elle pleurera, longtemps et souvent, espérons que la couronne de vicomtesse, brodée sur le coin du mouchoir avec lequel elle se séchera les yeux, lui apportera une consolation assez solide pour lui compenser une vie à peine digne d'être vécue. Chacun a son goût! Quel bonheur que chacun n'ait pas les mêmes goûts. Mais, de se marier simplement pour se marier, c'est, semble-t-il, la toquade du moment; et si les gens aiment à faire des sauts dans le noir, pourquoi les tourmenter, sous prétexte d'obligeance, en levant le gaz?

Je serai à Paris le 15 juillet, c'est-à-dire que je ne vois rien en ce moment qui puisse m'empêcher de m'y rendre; mais il me paraît que, dans ces temps derniers, le diable lui-même se mêle de nos affaires, tant de fois ce qu'on n'attendait ni ne désirait est arrivé pour nous empêcher de nous rencontrer. Toutefois, j'espère pour le mieux. Et maintenant, allons souhaiter le bonheur à la petite fiancée qui se prépare, j'en suis sûre, une vie tout à fait malheureuse,

CCCX

(Lettre perdue)

CCCXI

Boulogne, 7 août 1868.

Vous me demandez si notre dernière promenade a laissé une impression dans mon esprit. Je vous répéterai seulement vos propres paroles : je trouve cette promenade « un très doux souvenir », un de ces souvenirs qui s'emparent de vous lorsque s'épaissit le long crépuscule de l'été, et lorsque les premières étoiles pâles apparaissent timidement sur le bleu du ciel ; un de ces souvenirs qui nous font désirer d'être seul et tranquille, afin que nulle parole ne vienne troubler l'arrière éclat d'une joie chaude et profonde qui est passée, mais qui a laissé dans l'âme une lumière de bonheur pareille au feu sombre de l'or rouge qui éclaire le ciel après que le soleil s'est enfoncé et a disparu des cieux. Ah ! mon amour, comme vous m'avez bien « aimée en retour ! »

Je retrouve installée ici toutes les personnes de ma connaissance qui se sont laissées aller au plaisir incertain de dépenser plus que leurs revenus. Lord Henry P... et sa jolie femme sont ici, absolument en banqueroute ; et par le nombre de *Captains* et de *Colonels* qu'on y rencontre, on peut juger que la meilleure partie de l'armée anglaise s'est réfugiée à Boulogne pour éviter une arrestation pour dettes. Le rocher au sujet duquel vous me demandez des renseignements, est, comme vous dîtes, une monstruosité ; mais dans quel but au juste il a été élevé, je n'en

sais rien. Je vais le demander à quelqu'un de ces vaillants officiers qui connaissent ce pays.

Avez-vous jamais, en passant à Boulogne, visité l'aquarium? Il m'amuse extrêmement, et vous qui adorez les créatures bizarres de toute espèce, vous raffoleriez positivement de quelques-uns de ces poissons ou crabes tordus et diaboliques, qui me donnent presque le cauchemar. Je me suis arrangée pour rester ici jusqu'au 3 du mois prochain ; après quoi, il faut que j'aille à Londres et que j'y reste au moins quinze jours, pour affaire.

CCCXII

Londres, 4 septembre 1868.

Franchement, je n'aime pas votre histoire de l'*Ours*. Elle est aussi tordue et désagréable dans ses idées que les crabes à cauchemars dont je vous parlais. Changez l'intrigue : la composition est trop bonne pour être dépensée à un tel sujet ; modifiez au moins les expériences de l'ours, et renoncez à quelques-unes des phrases suggestives. Oh ! non, l'idée est trop affreuse ; comment avez-vous pu imaginer une intrigue pareille ? La pensée que vous allez publier cela de suite m'effraie au point que je m'arrête pour ne pas vous dire un mot de plus, et vous envoie en hâte ces lignes pour vous prier de refaire cette histoire.

Ecrivez-moi, numéro X, Clarges Street, Piccadilly.

CCCXIII

Londres, 1er octobre 1868.

Je suis encore retenue ici, et très impatientée de ce

retard. Dites-moi où une personne peut le plus convenablement en insulter une autre ? L'étiquette défend que ce soit dans la maison de l'insulté ; la politesse vulgaire, pour ne pas dire la décence, décrète que ce ne peut pas être dans l'habitation de l'insulteur ; et il est encore plus impossible que la chose se fasse dans la maison d'un ami commun. Quel est donc le lieu convenable, sinon la rue ou la mer, deux endroits qui ne sont pas sans présenter d'évidentes difficultés, notamment le peu de chances que l'on a d'y rencontrer la personne à qui l'on destine l'insulte avant que le temps n'en ait diminué l'effet.

Seconde question : vous voyez que j'ai aujourd'hui l'esprit d'humeur interrogative. D'où vient l'expression : « faux comme l'enfer ? » Celui qui l'a inventée, quel qu'il soit, n'avait pas, à mon avis, l'esprit bien logique. Car certainement l'enfer est plus consistant et plus fidèle à ses promesses que la plupart des choses dans notre monde changeant. L'enfer s'engage à punir, et l'on nous donne distinctement à entendre que nous y trouverons la punition. L'enfer spécifie en outre très clairement les termes d'après lesquels on peut y être admis, et ceux qui remplissent ces conditions peuvent se considérer comme citoyens de ses salles. L'enfer dit nettement, par la bouche du poëte : « Vous qui entrez ici, laissez l'espérance derrière vous » ; et, une fois qu'on a franchi les portes, on est à jamais séparé de l'espérance. L'enfer stipule que le mal prendra la place du bien, que le désespoir chassera la confiance, que l'éternelle douleur remplacera la joie éternelle ; et est-il un seul de ces engagements que l'enfer ne tienne pas ? Pas un ! Faux comme l'enfer. Ne serait-il pas plus juste de dire : « Vrai et certain comme l'enfer, fidèle à sa parole comme l'enfer ? »

Pourquoi je vous pose ces questions, je ne puis le dire, à moins que ce ne soit parce que, en pensant à cette séparation prolongée, j'ai été prise tout entière d'un isolement si amer et si douloureux que je me suis sentie engouffrée, étouffée, engloutie en elle, en même temps qu'elle semblait balayer de ma vie tous les jalons solides et capables de me soutenir. Je suis effrayée en songeant combien peu, parmi les millions d'êtres humains qui existent dans le monde, se soucieraient de ce qui m'arrive si j'étais littéralement anéantie et effacée de la surface de la terre. Y aurait-il pour s'en soucier une seule personne, même vous, si fidèle ami que vous soyez? Voyez comme les vides sont vite comblés : voyez le peu de temps qu'il faut aux hommes pour oublier. Couramment, on met toute la responsabilité et tout le soin de remplacer la perte sur le compte du Temps, du pauvre vieux Temps, dont le dos est déjà courbé en deux, et qui pourtant doit encore supporter tout ce qu'il plaira aux générations futures de mettre sur son dos! Tour à tour on le flatte et on le gronde; on le charge de guérir toutes les blessures et on le remercie avec effusion lorsque les cicatrices deviennent plus pâles jusqu'à disparaître; ou bien on l'accuse, on lui reproche de réclamer avec une hâte incessante et secrète le remplacement des vieilles figures par des figures nouvelles, la substitution de vies nouvelles à celles qui sont finies. Pauvre vieux Temps plein de patience! Mais, injurié comme il est, combien d'enseignements il peut donner; combien il excelle à aplanir les coins trop rudes, à polir les angles déchiquetés; et combien nous devenons sages et tolérants avec le temps, sous l'influence d'un grand épuisement qui nous empêche de nous soucier beaucoup de quoi que ce soit ? Qu'importe l'amertume de nos

larmes puisqu'elles doivent avoir une fin ! Satan est vrai, la mort est certaine, et nul ne peut dire ce qui vient après. Maintenant, soyez gai (si vous le pouvez), faites des plans, prenez un vif intérêt aux minuscules choses sans importance qui vous entourent. Forcez-les à devenir de graves affaires, grosses de conséquences possibles ; consacrez tout votre esprit à obtenir quelques misérables choses que vous savez au fond ne pas même mériter une pensée ; préparez-vous à circonvenir les autres qui luttent pour vous abattre dans le grand jeu social ; employez toute votre intelligence, votre génie, si vous vous croyez en avoir, à obtenir des résultats sociaux ; atteignez et mettez hors de combat les malheureux qui s'efforcent autour de vous et se ruent à la folle course où ils ont l'espoir de gagner.

« D'arriver dans la vie » ! voilà ce que tous essaient de faire : d'arriver, n'importe par quels moyens. Si c'est la rudesse qui sert, soyez rude ; blessez votre meilleur et plus vieil ami ; oubliez le bien qu'un homme vous a fait autrefois, si maintenant vous trouvez cet homme sur votre chemin ; ne cessez pas d'écarter et d'écraser sous vos pieds ; soyez aveugle et sourd lorsque vous trouvez devant vos yeux ou vos oreilles des gens dont vous ne pouvez rien obtenir et qui ne vous sont d'aucune utilité. Allez, allez, sans aucune considération pour le respect de vous-même, ou la dignité de l'homme ou de la femme : Qu'est-ce que tout cela ? sinon des phrases sonores et vides de sens pour des créatures raisonnables dont le but dans la vie est « d'arriver », pour des âmes sages et prudentes, qui savent ce qu'elles veulent et entendent l'obtenir par tous les moyens.

Vous vous demandez sans doute pourquoi je déraisonne

de cette façon, et probablement vous avez déjà conclu que je suis en délire. Je commence ma lettre en vous demandant où je puis le mieux insulter un être humain, et je continue en versant la dénonciation sur des gens qui, après tout, ne font que marcher vers ce qu'ils ont choisi comme leur idéal. Cette série de pensées m'a été inspirée par l'occasion que j'ai eue récemment de pénétrer dans l'extrême vide de sentiments et le manque de cœur de la vie de Londres. Non que j'aie ignoré auparavant la vanité des vanités de la lutte sociale de Londres ; mais j'ai reçu aujourd'hui la visite d'un ami qui a gravement entrepris de me prouver que cet état de choses est bon et sage et juste ; et le pire est qu'il croit honnêtement ce qu'il dit ; c'est avec un zèle digne d'une meilleure cause qu'il s'efforce pieusement de conformer sa vie à son principe : « arriver à tout prix ». Tout cela m'a semblé si pitoyablement petit et étroit que j'en ai été frappée, et que je suis arrivée à cette sensation d'isolement cruel que je n'aurais pas dû attribuer seulement à votre absence. L'isolement que m'apporte ma séparation d'avec vous n'a jamais cette âcre couleur d'amertume dont s'imprègne ce soir ma lugubre solitude. Mais la vie sociale de Londres est un sujet trop compliqué pour pouvoir être traité légèrement. C'est une lutte qui endurcit terriblement ; et s'il est vrai qu'on peut lui appliquer, comme à la plupart des choses, la règle de l'offre et de la demande, peut-être cet endurcissement est-il nécessaire pour résister à la pression. La grande machine sociale ne cesse pas de fonctionner ; et si la matière soumise à ses pointes aiguës et à son lourd poids est douce et molle, elle est simplement écrasée en poussière et anéantie ; tandis qu'au contraire la substance dure et résistante devient brillante et polie. Dans le *slang*

qu'emploient les animaux inférieurs anglais, c'est-à-dire les domestiques, on doit *stand up* à la société de Londres si l'on veut maintenir son bien à l'abri de ses insolentes aggressions. Bélinda est le nom romantique de la *slavy* de Lodging-House qui préside à présent à mon appartement. Or les lois de la vie anglaise veulent que les *slavies* bornent leurs remarques à « *Yes'am, no mam* » et « *Thank you* », ces derniers mots à propos de tout et de rien. Bélinda cependant est une originale, et difficile à supprimer. Elle ne cesse pas de parler et il ne vous reste qu'à vous résigner à la chose, à faire comme vous feriez pour le bruit d'une machine à vapeur : à vous boucher les oreilles et à la laisser souffler. Je bouche les oreilles de mon esprit pendant que cette fille me parle de ses griefs contre sa maîtresse, la « landlady » à la langue caressante, qui, pour moi, n'est qu'obséquieuse civilité. Ce matin, j'ai saisi par hasard dans les discours de la fille un mot qui m'est resté : vous êtes forcé de lui « *stand up, mam* », ou bien elle vous écrasera. Oui, c'est Bélinda qui m'a fourni les mots qui décrivent le mieux la façon dont il convient de traiter la société de Londres. Certainement, je ne manquerai pas à avoir l'œil sur Bélinda pendant le reste de mon séjour ici, et j'essaierai de savoir comment on s'y prend pour « *stand up* ». Mais oh ! comme tout cela me fait soupirer encore davantage après mon paisible et gai petit pied à terre de Paris, et ma vie, à demi de bohême, m'est si entièrement charmante ! Que les autres luttent s'ils veulent et « arrivent » jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de borne à atteindre ; mais, pour moi, j'aimerais mieux quelques bons amis éprouvés et une existence libre. On vient de me raconter une histoire délicieuse d'un vieux Quaker, un membre de la « Société des Amis », qui disait

à sa femme : « Tout le monde est bizarre, excepté toi et moi, et encore toi-même, tu l'es un peu. »

Quel cher homme doit avoir été ce vieux Quaker! Vous ne pourrez pas dire à propos de cette lettre ce que vous m'écriviez le 2 septembre : « Ne lâchez pas tant vos lettres, de façon à ne mettre que trois mots à la ligne. » Si seulement vous ne trouvez pas ma lettre de ce soir trop longue et trop vagabonde, je serai contente. Ecrivez-moi vite que les bains de Montpellier vous font une infinité de bien.

A vous de cœur.

MARIQUITA.

CCCXIV

... 1er décembre 1868.

Merci. Vous êtes réellement très aimable de faire ces changements dans l'histoire, et il est possible après tout que votre *Ours* ne soit pas si horrible. Je crois pourtant que vous avez été sage de ne pas envoyer un animal si dangereux grogner en liberté parmi la brillante compagnie de Compiègne. L'Impératrice aurait pu ne pas être spécialement enchantée de votre attention.

Je suis ici jusqu'à Noël ; et il y a avec moi au château une *party* tout à fait charmante. Vers le 27 décembre, Mme de T... et moi partirons pour un voyage circulaire en Italie, que nous terminerons par Florence. Je suis sûre que quelques-unes de vos lettres se sont perdues ; car je me refuse à croire que vous n'ayez pas été assez bien pour m'écrire. Cher ami, vous arrive-t-il de penser que je ne vous parle pas avec assez de détails de votre santé, ou que

je ne fais pas assez allusion à ce que vous m'en dites ? Voulez-vous savoir la vérité ? C'est qu'il y a des choses auxquelles je ne puis penser, des mots que je n'ose dire, même à moi. Je suis si désolée de ce que les bains de Montpellier ne vous aient pas fait autant de bien la seconde fois que la première, et je souffre tant quand vous me parlez de votre lutte continuelle avec cette terrible toux et ces accès d'étouffement ! Ne craignez pas si anxieusement que l'hiver ne devienne froid, mais jouissez du beau temps pendant que vous l'avez, et rappelez-vous combien il est fréquent, et qu'il dure tout l'hiver à Cannes. Vous ne sauriez être en un meilleur endroit, et j'espère beaucoup de son climat qui vous convient toujours. Dieu vous garde ! La mort de Rossini a été lugubre. Je n'ai pas entendu parler de la maladie de Lamartine, ni de celle de Berryer. Je vous envoie, non seulement, comme vous le demandez, le titre d'un livre amusant, mais une liste entière de livres dont la plupart me paraissent plus que lisibles.

CCCXV

Florence, 6 janvier 1869.

Il y a une phrase de votre lettre qui me fait oublier tout le reste : « Que faut-il faire ? Je n'en sais rien, mais souvent j'ai grand désir que cela finisse. »

Oh ! mon ami, savez-vous bien ce que cela signifie pour moi ! Si souvent il m'arrive maintenant des pensées que je n'ose pas exprimer ; mais elles me hantent lorsque j'apprends que vous souffrez, que votre santé ne fait pas de progrès, que vous allez plus mal ; et voilà maintenant que

vous me dites que vous auriez désir que la fin arrive. Oh! mon amour, mon amour, mais je ne pourrais pas vivre sans vous! Savez-vous ce que le monde serait pour moi si vous n'y étiez pas? Un ciel de plomb, d'où auraient disparu les étoiles et la lune et le soleil. Les fleurs perdraient leurs parfums et leurs couleurs, les arbres se dépouilleraient de leurs feuilles, les oiseaux cesseraient de chanter; tout ce qui est gai ne serait plus que des souvenirs railleurs. Les jours seraient un long épuisement, occupés à tendre douloureusement et anxieusement les bras vers l'espace vide; mon cœur serait desséché par la faim et ne voudrait pas d'autre aliment que des pierres; et, la nuit, des songes menteurs voudraient me faire croire que vous m'avez une fois de plus embrassée dans une étreinte chaude et vivante, mais seulement pour rendre plus vif et doublement amer, au réveil, le sentiment de votre absence! Certes, l'enfer n'a pas de pire tourment que celui qui torture un cœur après la perte de son autre lui-même chéri, un cœur qui reste seul avec son excitation fatiguée et l'empoisonnement cruel d'une souffrance passionnée. Si nous pouvions seulement nous en aller ensemble et la main dans la main, vous et moi, à travers la sombre vallée, et descendre ensemble le fleuve noir qui mène au grand inconnu! Grand Dieu, était-il juste d'ordonner cette épreuve terrible de la séparation de deux vies qui n'en faisaient plus qu'une! était-il juste d'arracher l'un à l'autre des nerfs et des fibres qu'avaient joints étroitement des années d'incessante sympathie et d'incessant amour, et cela seulement afin que l'un des deux s'en allât tout meurtri et saignant, seul et solitaire, vers une nouvelle vie inconnue, tandis que l'autre est laissé derrière pour continuer à vivre la vieille vie, mais désor-

mais privé de tout son charme. C'est si dur, si affreusement dur de croire les mots que prononce une voix qu'on n'avait encore jamais entendue, et qui dit à l'un : « N'ayez pas peur, car je suis avec vous, » et à l'autre : « Ne pleurez pas, je vous consolerai. » Nous connaissons si bien la voix en compagnie de laquelle nous avons aimé et vécu, et nous sommes si certains qu'elle comprend tous nos besoins, que, si seulement nous pouvons partir ensemble, nous serions heureux, quelles que soient les choses étranges et nouvelles qui nous attendraient. Mais, cette voix grave, lointaine et invisible qui nous offre ses promesses, elle nous vient d'un être que nous ne pouvons connaître, et nous avons peur de nous trouver seul avec lui. Non, je ne puis, je ne veux pas vivre sans vous ! Je veux prier chaque nuit, afin que, s'il y a au ciel un Dieu compatissant et aimant, il me prenne la première, de façon que je ne connaisse jamais l'irréparable douleur de vous perdre. C'est une torture que je ne pourrais supporter : je deviendrais folle de chagrin et me laisserais aller à quelque acte de folie furieuse qu'il vaut bien mieux ne pas faire. Non, vous ne devez pas mourir avant moi, cela ne peut pas être, cela ne sera pas !

Wer besser liebt? Vous m'avez une fois posé cette question, et je me suis empressée de répondre que c'était moi qui aimais le mieux ; mais en ce moment, une autre pensée me vient. Est-il juste que je vous laisse supporter la souffrance que j'ai peur de supporter moi-même ? Vous m'avez dit plus d'une fois que maintenant, après tant d'années vous ne pourriez plus vivre sans moi ; et moi, je prierais le ciel de vous laisser seul dans ce monde, malade et souffrant comme vous êtes, simplement parce que l'idée m'épouvante d'un temps à vivre sans vous ! *Wer besser*

liebt? Oh, n'est-ce pas celui des deux qui, jusqu'à la fin, soignera, et égayera, et gardera l'autre, et le tiendra à l'abri de toute souffrance supplémentaire de corps ou d'esprit, pendant que lui-même supportera sa peine en silence, pour ne pas troubler d'une larme ou d'un sanglot les rares heures qui restent, pour ne pas désoler le cœur auquel il a, depuis si longtemps, donné le sien? N'est-ce pas un amour et une amitié plus loyaux, que de s'épargner à soi-même la souffrance, et de laisser l'isolement à l'être aimé?

Ah, mon amour! je supporterais tout cela sans rien dire, si en le faisant, je pouvais vous épargner une heure de douloureuse solitude.

CCCXVI

(Lettre perdue)

CCCXVII

Paris, 20 octobre 1869.

Me voici revenue ici : je ne pouvais rester plus longtemps si loin de vous avec d'aussi constantes mauvaises nouvelles de votre santé. Si vous n'êtes pas assez bien pour venir à Paris, je vous rejoindrai à Cannes. Je suis très anxieuse et impatiente de vous voir. Dieu vous bénisse!

MARIQUITA.

CCCXVIII

(Lettre perdue)

CCCXIX

Paris, lundi 3 mai 1869.

On m'a dit qu'on croyait que vous dormiez, quand je suis venue cet après-midi : je n'ai pas voulu permettre qu'on vous dérangeât, et me suis contentée de laisser le livre. Etes-vous reposé de votre voyage, et allez-vous mieux ? J'ai tant de plans et d'idées pour vous amuser, et une infinité d'histoires drôles à vous dire. Vous rappelez-vous M. X..., que vous avez rencontré à Londres, ce bel homme si fin et si agréable? Son fils est venu me voir hier : vous n'imaginez pas une ressemblance et une différence aussi extravagantes.

Ne trouvez-vous pas odieuse une copie inférieure d'un bon original ; qu'il s'agisse d'un homme, d'un animal ou d'une chose ? Pour ma part, je déteste une telle copie, de même que je déteste mortellement tout ce qui confine à une supercherie. Une faute que ce jeune homme plein de promesses a faite dans son français m'a positivement fait tordre : elle est trop drôle pour n'être pas racontée. Il est venu ici pour y rester quelque temps, s'est logé au boulevard Malesherbes, et il me parlait de l'expérience qu'il faisait des fournisseurs français et des difficultés qu'il éprouvait dans le choix d'un domestique. Le valet de pied qui lui convenait lui demandait des gages trop élevés ; mais, après beaucoup de marchandages, mon homme a consenti à lui donner tant par mois et la *blanchisseuse* ! Après m'avoir raconté cette histoire, pendant laquelle mon ange gardien s'était aimablement chargé, à mon défaut, de maintenir le sérieux sur mon visage, cet imbécile m'a affirmé avec le plus grand calme que la langue française

ne l'embarrasserait nullement et qu'il la trouvait d'une facilité parfaite !

Je viendrai vous voir quand il vous plaira.

CCCXX

Paris, vendredi soir, 11 juin.

Le temps est devenu si menaçant que je crains bien que notre petite expédition de demain ne soit compromise. Faites-moi savoir dans la matinée comment vous vous sentez et ce que vous avez décidé de faire. Avec ce billet, je vous envoie quelques violettes ; et, espérant bien que vous n'avez pas pris froid hier, je reste votre aimante et loyale.

CCCXXI

..., 26 juin 1869.

Il va sans dire que je suis de mauvaise humeur en me voyant forcée de vous laisser à Paris et de venir ici pour une affaire très désagréable ; mais comme c'est une affaire qui n'est la faute de personne et qui n'est désagréable que d'un désagrément abstrait et impersonnel, il n'y a rien à faire qu'à supporter l'affliction d'aussi bonne grâce que possible. Je crois que les deux parties en conflit finiront par s'arranger, mais cela peut demander du temps, sans compter que.....

Ne me dites pas que vous avez à Paris le même temps odieux que nous avons ici : ce serait vraiment trop cruel. Est-ce que l'hypocrisie n'est pas la plus déplaisante de toutes les qualités dont l'usage est accordé à l'homme, ou bien est-ce que j'exagère sa déplaisance ?

CCCXXII

..., 3 juillet.

Ainsi, aujourd'hui, en l'an de grâce 1869, vous considérez comme un miracle que des gens puissent parler d'amour dans les bois par un mauvais temps! Comme j'ai ri, et comme je me suis rappelé quelques dates amusantes. L'une, c'est un certain jour où, après des heures passées dehors, à Versailles sous une pluie d'averse, on m'a demandé quand je suis rentrée si j'avais la fièvre. Puis, c'est une après-midi passée à Saint-Germain, sous le vent; et puis encore une matinée d'orage où les jardins du Luxembourg nous ont paru un paradis! Avez-vous oublié tout cela? Non, pas plus que moi; et un miracle de ce genre sera réalisé par les générations à venir comme il l'a été par nous, et comme il l'a été bien longtemps avant nous. Heureux miracle, toujours nouveau, et à jamais inoubliable!

Mais, je le répète, il est trop cruel que, juste au moment où vous avez le plus besoin de soleil, ce misérable temps se prolonge avec tant de persistance. Espérons qu'il est presque fini. Je suis si heureuse que vous alliez à Saint-Cloud; pensez un peu à moi pendant que vous y serez.

CCCXXIII

..., 15 août 1869.

« Tout passe, tout lasse, tout casse! » La pensée n'est pas gaie, mais comme elle est tristement vraie! Vous devez avoir rencontré cette jolie petite Blanche H..., qui menaçait de dépérir rapidement si on ne la laissait pas se

marier avec Sir Harry—, et le populaire M. de G... qui promettait d'exterminer la race tout entière si on ne le laissait pas se marier avec la *beauty* de la saison de Londres, Lady Violet. Eh bien, j'avais justement ces deux personnages derrière moi au théâtre, la dernière fois que j'y suis allée pendant mon séjour à Paris; il va sans dire que chacun d'eux n'était pas avec sa moitié correspondante pour laquelle il avait jadis été prêt à faire tant de choses; nullement; ils étaient l'un avec l'autre, couple sentimental, pendant que le mari de Blanche et la femme de Sir Harry étaient Dieu sait où. Sommes-nous vraiment un exemple assez remarquable, cher ami, pour la façon dont notre affection a résisté à l'épreuve du temps; et se peut-il que la raison en soit celle que vous donnez sans hésiter.....?

Nous vivons dans un monde bizarre, bien bizarre. Si réellement, comme vous voudriez me le faire croire, il n'y a pas d'autre vie après celle-ci, je me demande si l'usage que nous faisons de celle-ci est le meilleur possible et si nous en tirons tout ce qu'elle peut donner. Je suis ravie que votre visite à Saint-Cloud vous ait fait tant de bien. Ce remède à l'eucalyptus est peut-être la chose qu'il vous faut; fiez-vous-y, je vous en supplie, et ne pensez pas à l'homme qui est tombé du cinquième étage et qui est devenu philosophe dans la descente. Le jour est mal choisi pour moi à vous donner ma sincère opinion sur l'*Ours;* le commencement de ma lettre a dû vous le faire sentir, et mon opinion n'a guère chance de vous plaire. Pourquoi essayer et faire circuler une chose que vous savez être risquée, simplement parce que ce qu'elle a de risqué vous paraît assez habilement voilé pour échapper à un lecteur ordinaire? Vous qui, avec votre plume, pouviez si facile-

ment rendre les gens meilleurs, et non pires, les instruire en même temps que les amuser !

Naturellement, cette idée vous répugne et vous allez la trouver étroite, d'un esprit attardé, etc. Eh bien ! prenez la peine d'y réfléchir. Demain, ou plutôt la prochaine fois que je vous verrai, je puis penser différemment ; ce ne serait pas la première fois, n'est-ce pas ? qu'un mot de vous aurait changé mes idées.

La dernière phrase de votre lettre, en la relisant, m'apparaît comme un reproche ; vous me demandez de vous écrire quelque chose de gai, parce que vous êtes très mélancolique ; et voilà qu'au lieu de cela je me contente de vous montrer clairement que les *blue devils* et moi sommes très liés aujourd'hui, et qu'on ne saurait imaginer rien d'aussi éloigné de la « gaieté » que mon état présent. Au moins, ne pouvant pas vous égayer, je ferais mieux de ne pas vous abattre encore, ce que je sens que je fais à chaque ligne que j'écris. Aussi, je m'empresse de vous dire adieu pour ne pas continuer à vous faire mal.

CCCXXIV

(Lettre perdue.)

CCCXXV

Paris, 3 décembre 1869.

Mme Dosne, comme belle-mère, a certainement fait exception à la règle générale ; et comme tant d'autres exceptions, notamment dans la grammaire, elle a été une chose bien meilleure que la règle elle-même. Le pauvre

M. Thiers doit se trouver tout à fait perdu sans elle. Je ne puis comprendre, pour ma part, que la femme d'un homme ne cherche pas à partager ses ambitions et ses plans, à les servir de toute façon, à se mettre parfaitement au fait de la situation, quelle qu'elle soit, à aider son mari par toutes les manières permises, et j'allais presque ajouter « ou non permises. » J'ai la conviction qu'une femme peut aller jusque-là, et réaliser des miracles pour assurer le succès de son mari, si seulement elle veut consacrer son esprit à ce but, se servir de son tact, de son bon sens, de toutes les séductions qu'elle possède pour lui gagner des amis et des appuis influents en quelque condition de vie qu'il se trouve. C'est là une de mes théories favorites, et j'y crois pleinement. Je *sais* qu'il est possible à une femme de faire tout cela, et assurément, elle ne pourrait trouver un meilleur emploi aux talents qu'elle possède. Et cependant, voyez comme la généralité des femmes gênent leurs maris plus qu'elles ne les servent. Voyez Mme Thiers elle-même ; c'est pour moi un fait inexplicable ; je regarde les femmes avec une sorte de stupeur, tant elles semblent aveugles à ce qu'il leur conviendrait de faire. Dieu merci, je puis répandre sur mon âme le baume flatteur de me dire honnêtement que, pendant que j'ai eu un mari, je lui ai été fidèle tant au point de vue de la lettre qu'à celui de l'esprit, et que j'ai fait pour lui, de toutes façons « le meilleur qui était en moi. » Et c'est un souvenir agréable, logé dans un coin paisible de mon esprit, que, lorsque la fin est venue, mon mari m'a encore appelée le « meilleur ami » qu'il ait jamais eu. Je vous ai dit un jour que je me croyais capable d'être un bon ami. Ai-je prouvé la vérité de mes paroles ?

Dites-moi que vous allez mieux et que vous souffrez

moins. Je voudrais pouvoir vous donner ma santé et ma force, et souffrir à votre place.

Il y a dans l'atmosphère politique un malaise qui augmente sans cesse, du moins à ce qu'il me semble. C'est une inquiétude vague, une incertitude qu'il est presque impossible d'exprimer, mais que l'on sent dans toutes ses veines. Oh ! cette France « *instable as water !* » trouvera-t-elle jamais un calme durable, une assiette plus solide ? J'en doute.

CCCXXVI

Paris, 10 janvier 1870.

Votre lettre m'a presque brisé le cœur. La mort ! Ah, grand Dieu ! je ne puis voir ce nom accouplé au vôtre ! Je me sens aveuglée rien qu'en écrivant ses lettres qui n'ont aucun sens pour moi, aveuglée par ces larmes salées et cuisantes qui brûlent mon cerveau avant de remplir mes yeux, qui écorchent, et qui blessent mon cœur. Mon cœur est votre cœur, et, vous parti, comment pourrait-il battre encore, ou se soulever que pour une lugubre agonie de mort, une mort vivante épouvantable ! Une mort « lente et très douloureuse », dites-vous ; et je lis ces mots, mais ne puis en saisir le sens ; ces mots ne sont pas pour *vous!* Oh ! non, c'est impossible ! Qu'ils soient pour moi, si vous voulez. Je supporterai tout cela et plus encore si, en le faisant, je puis vous épargner une seule souffrance ; mais que ces mots ne soient pas pour vous ! Avec votre brillante intelligence, votre subtile fantaisie, votre jugement délicat, votre amour de la vie ! Cette fois encore, c'est ce froid soudain qui vous fait vous sentir plus mal ; dès qu'il

sera passé et que la chaleur et le soleil seront revenus, vous vous retrouverez mieux. Dites-moi que ce n'est pas autre chose que cela; retirez ces mots lugubres, et n'y pensez plus : je ne peux pas vous abandonner!

Vous me souhaitez une bonne année : comment une année pourrait-elle être bonne pour moi, où rien de ce qu'elle apporte ne peut valoir la peine d'être possédé, si la même année ne vous apporte à vous que de la souffrance? Oh mon cœur, mon cher cœur! effacez la mortelle tristesse où vos paroles m'ont mise; dites-moi que votre crainte n'avait aucun fondement réel, que c'était simplement une imagination que la fraîcheur du vent d'est et l'haleine glacée du froid avaient cruellement soufflé sur vous, et que, au premier éclat joyeux du soleil, cette imagination se dissipera, pour vous laisser de nouveau vous-même, brillant et bien portant, et aimant comme autrefois. Il faut qu'il en soit ainsi, toute autre chose est impossible.

CCCXXVII

Paris, 15 février 1870.

Je m'efforce à penser qu'il y a beaucoup de sagesse au fond de ce vieux dicton : « Pas de nouvelle, bonne nouvelle »; et je me plais à imaginer que vous êtes redevenu presque fort, et non plus triste ni souffrant. L'émeute, avec un héros aussi pitoyable que Victor Noir, doit vous avoir confirmé dans votre opinion de la décadence générale des temps. Le mot de révolution est souvent mentionné à présent, et le courant secret d'inquiétude dont je vous parlais il y a quelque temps, semble envahir toutes les classes, prenant, pour s'exprimer, les formes les plus

variées. Aux Tuileries, tout est gai et insouciant, du moins en apparence ; mais il y en a qui prétendent que la gaîté est affectée, et que l'insouciance est plutôt un masque qu'une réalité. Le monde et les hommes semblent plus fous que jamais et paraissent ne pas savoir ce qu'ils veulent. On parle d'un plébiscite.

Je viens de lire la *Dutch Republic,* de Motley ; j'y ai rafraîchi mon mépris pour le duc d'Albe et ma pitié pour le comte d'Egmont et le comte de Horn. Leur mort tragique fut la première chose à laquelle je pensai quand je me trouvai sur la grande place carrée de Bruxelles, dont l'architecture me suggérait, comme dit Motley, « quelque chose comme l'idée d'une fausse union entre l'art de l'Orient et l'art Grec corrompu, union accomplie dans la nuit du Moyen-Age » avec le superbe hôtel de ville et sa flèche audacieuse, la façade « gracieuse mais incohérente » du Brood-huis, et les autres palais et bâtiments environnants.

Vous me dites que vous écrivez pour vous-même, et *peut-être* pour moi, une petite histoire où l'amour joue le rôle principal. Vous serait-il possible d'écrire une telle histoire pour vous seul, et en me laissant à l'écart? Ah! non, non, si votre fiction est fondée sur la vérité. Deux vies enlacées, avec des espoirs et des joies mutuelles, des douleurs partagées, des plaisirs devenus deux fois plus forts pour être doublement sentis, un amour rendu plus glorieux et plus intense en se reflétant d'un cœur à l'autre, deux vies où la foi et la loyauté sont rendues des vérités vivantes par une fidélité réciproque, n'est-ce pas là le *motif* de votre histoire, et ne pourrait-elle traiter que d'une seule des deux vies?

CCCXXVIII

(Lettre perdue)

CCCXXIX

Paris, 20 mai 1870.

Je crois que j'ai trouvé exactement l'appartement qu'il vous faut, pas loin de chez moi, au premier, pas d'entresol et avec un nombre de marches assez modéré. Dois-je y faire porter vos livres, etc., avant votre retour, et y faire autant que possible tout préparer pour vous ? J'avais promis de passer tout l'été avec ma belle-sœur à P...; mais je viens de lui écrire que, au lieu de cela, j'irai la rejoindre maintenant et qu'il me faudra revenir à Paris vers le milieu de juin, de sorte que je serai ici à votre retour. Plus tard, si vous allez mieux, je pourrai retourner auprès d'elle et passer l'automne avec elle. Faites-moi savoir tous les changements que vous voulez qu'on fasse pour ce qui concerne l'appartement; je ferai de mon mieux pour que tout soit bien confortable pour vous.

CCCXXX

P., 1er juillet 1870.

Oh ! d'être retenue ici pendant que toutes mes pensées sont avec vous et que, de toutes les fibres de mon être, j'aspire à les suivre ! C'est très dur; et cependant, je ne puis partir pendant que mon pauvre frère n'a que moi

pour l'aider dans son malheur. Perdre deux enfants en quinze jours, et voir sa femme aux portes de la mort : c'est une épreuve trop dure pour qu'on laisse un homme la supporter seul. Il faut donc que je reste avec mon frère pour le moment. le quitter serait trop cruel; mais il ne faut pas moins que cela pour me tenir éloignée de vous une heure de plus.

Vous devez être heureux d'être à Paris dans ce moment d'excitation avec l'intérêt intense que vous prenez à la situation politique. Croyez-vous qu'il soit possible d'éviter la guerre avec la Prusse? Je tremble à cette pensée. et au souvenir des manœuvres militaires que j'ai vues en Allemagne. Les soldats français pourront-ils résister à une attaque de machines de guerre tels que sont tous les porteurs d'uniforme prussien? C'est une question terrible quand on songe à tout ce qu'elle signifie, et aux résultats qui arriveront, dans le cas d'une réponse négative!

CCCXXXI

P., 25 juillet 1870.

Cher ami, ne pensez pas trop à la venue du froid que vous paraissez toujours redouter si vivement. Il est impossible d'avoir de suite deux hivers aussi durs que le dernier, et une fois à Cannes, vous ne pourrez manquer de vous sentir mieux.

Ma pauvre belle-sœur est encore dangereusement malade, et son mari est tout égaré par la perte de ses enfants qu'il adorait tendrement. Le monde me semble très pâle et lugubre aujourd'hui, malgré le soleil d'été, et mon cou-

rage commence à m'abandonner. Je ne suis pas superstitieuse de ma nature; mais la première fois que j'ai écrit 1870, ces chiffres m'ont semblé contenir quelque signification sinistre, quelque promesse de malheur qui m'a fait frissonner même pendant que je souriais de ma folle imagination. Peut-être cette atmosphère de dangers dans le monde politique, se joignant à l'effet terrible de la maladie tout autour de moi, sont-ils la cause de cette étrange sensation d'un chagrin menaçant. Je suis désolée que la guerre avec la Prusse vous paraisse inévitable : hélas ! la France n'aura-t-elle jamais le bonheur d'être tranquille?

L'assurance de votre meilleure santé que vous donnent les médecins est d'un grand soulagement pour moi. Ils doivent savoir à quoi s'en tenir ; et si même vous êtes incapable de percevoir le changement, il faut cependant qu'il y en ait un, et du côté favorable. Il faut remercier Dieu de ces nouvelles encourageantes : elles enlèvent au moins une partie du lourd poids qui pèse sur mon cœur ; et je commence à rêver de jours heureux encore en réserve pour nous, de longues promenades, d'une communion de nos cœurs comme autrefois, lorsque l'amour nous souriait avec tant de promesses. Il est bon d'apprendre aujourd'hui que, avec l'amour qui nous reste, nous avons eu aussi une large récolte des promesses ; la profonde plénitude de l'amour parfait est plus chère que les rêves de ses débuts, de même que la fleur dans sa beauté parfaite, est plus aimable que le bouton qui s'ouvre, de même que l'espoir réalisé est meilleur que le premier et faible souhait à demi formé. Mon ami véritable, éprouvé et parfait, bonne nuit.

CCCXXXII

P., 19 août 1870.

Il n'y a que peu de changement dans l'état de ma belle-sœur dont la santé continue à nous inspirer la plus cruelle anxiété. Les bruits de guerre sont ici le sujet le plus intéressant, et je présume qu'il en est de même partout en France. Il est bon que le pays ait grand espoir; mais il y a dans le ton que l'on prend un excès de confiance qui me frappe. Je ne crois pas que l'on puisse jamais faire trop de cas d'un ennemi, et c'est précisément le danger qu'il faut craindre maintenant. C'est une chose terrible, que, dans l'état avancé de notre civilisation, une effusion de sang soit nécessaire entre des nations comme la France et la Prusse; le fait apparaît comme un commentaire ironique du progrès moderne et du christianisme de notre siècle.

Le désir d'être avec vous s'accroît en moi; tous les jours je me sens plus impatiente d'être auprès de vous, de vous voir, d'entendre votre voix, de sentir votre main dans la mienne, de vous regarder dans les yeux pendant que vous me vantez le bonheur de nous retrouver ensemble. Encore un peu de temps, et cela arrivera. Il faut nécessairement qu'il se produise bientôt un changement dans l'état de ma pauvre belle-sœur; s'il se produit à son avantage, je partirai de suite pour aller vers vous; si la pauvre créature doit finir ses souffrances par la mort, mon frère ira de suite rejoindre son régiment, et dans ce cas aussi, j'irai vers vous, si vous le voulez. Je vous embrasse de cœur, cher ami, confiante que cette lettre vous trouvera plus fort et mieux portant, délivrée de tous *blues devils*, de toute mélancolie, de toute souffrance corporelle. J'hésite à écrire le mot adieu; nous nous le sommes dit

trop souvent, mon cher ami; effaçons-le de notre dictionnaire, et, jusqu'au jour où nous en aurons trouvé un autre pour le remplacer, disons-nous seulement : au revoir.

CCCXXXIII

P. 16 septembre 1870.

Vous rappelez-vous ce que je vous disais un jour : que si vous vous joigniez aux Immortels (aux vrais), la lumière de la vie cesserait de briller pour moi? Je me demande pourquoi le souvenir de ces paroles s'offre aujourd'hui avec tant de persistance à ma pensée? Votre dernière lettre, pourtant, ressemblait bien plus que les autres à votre vous-même de jadis, et vous m'y disiez que, depuis quelques jours, vous vous sentiez mieux et vous paraissiez si intéressé par les événements si palpitants qui se passent autour de nous. Si seulement nos lettres ne mettaient pas tant de temps à aller et venir! J'ai peine à attendre avec patience des nouvelles de vous, mais je suis sûre que vous êtes vraiment en progrès, et que nous pourrons nous rencontrer bientôt. Je veux suivre votre avis et rester pour le moment ici; mais si je pensais que vous alliez plus mal, rien ne pourrait me tenir éloignée de vous. Et si tel était le cas, il serait cruel à vous de ne pas me le dire. Ne feriez-vous pas mieux d'aller à Cannes, même si le voyage doit être long? Pensez-y sérieusement; je vous y rejoindrai si vous voulez, et nous revivrons, en imagination, les vieux jours, les bons vieux jours d'orage et de soleil, de querelles et de réconciliations amoureuses. Donnez-moi vite de vos nouvelles, et rappelez-vous que, aujourd'hui comme dans les longues années passées, je suis toujours

MARIQUITA.

Au moment où la belle « Inconnue » écrivait ces mots, cette autre partie d'elle-même à qui elle parlait s'approchait de l'horizon sombre où se dessinait l'éternelle nuit. Les yeux qu'elle avait si souvent baisés allaient bientôt sentir le doux baiser final, si différent de tous les autres, ce baiser qui met à l'abri des larmes, et qui conduit par ses caresses au sommeil sans rêve ni réveil. Lui, sans doute, aura voulu lire sa lettre ; peut-être aura-t-il pressé de ses lèvres presque décolorées les caractères qu'elle avait tracés de sa main ; et puis, il aura voulu écrire une fois de plus une réponse, mais seulement une fois. Ce n'est pas un adieu, la dernière réponse de Mérimée, mais seulement quelques mots pour dire qu'il est malade et pour mentionner en même temps un léger mieux. Il dit qu'il lui récrira bientôt; il la prie d'envoyer prendre, chez lui, à Paris, quelques livres qu'il aurait dû lui envoyer avant son départ; mais il n'y a pas beaucoup de choses dans sa courte lettre, et on n'y trouve nulle trace de ses traits d'esprit ou éclats accoutumés. Il écrit comme un homme las, très las. Les derniers mots sont : « Adieu, je vous embrasse. »

Une note, au bas de la dernière page des *Lettres* nous dit que, deux heures après, Prosper Mérimée est mort. Ainsi, presque sa dernière pensée, et peut-être tout à fait la dernière, a été pour son « Amour », pour sa fidèle amie : l'*Inconnue*.

FIN

Paris. Imp. des Halles et de la Bourse de Commerce, 33, rue J.-J. Rousseau.

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 *bis*, rue de Richelieu, Paris

Collection grand in-18 à 3 fr. 50 le volume

ALLARD (Léon). — Les Vies muettes *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*.
BAUQUENNE (Alain). — L'Ecuyère. — Amours cocasses. — La Belle Madame Le Vassart.
BERGERAT (Emile). — Le Faublas malgré lui. — Le Viol. — Le Petit Moreau.
BERLEUX (Jean). — Les Passions étranges.
BLAVET (Emile) (*Parisis*). — La Vie Parisienne (1885, 1886, 1887, 1888).
CAHU (Théodore). — Chez les Allemands. — Petits Potins militaires.
CARETTE (Mme A.). — Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries.
CATULLE MENDÈS. — Les Boudoirs de Verre. — Pour les Belles Personnes. — L'Envers des Feuilles.
CLAVEAU (A.). — Contre le flot *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*.
COQUELIN Cadet. — Le Rire.
CUREL (Fr. de). — Le Sauvetage du Grand Duc.
DELAIR (Paul). — Louchon. — Les Contes d'à présent.
DARIMON (Alfred). — Notes pour servir à l'histoire de la Guerre de 1870.
DELPIT (Albert). — Le Fils de Coralie. — Le Mariage d'Odette. — La Marquise — Le Père de Martial. — Les Amours cruelles. — Solange de Croix-Saint-Luc. — Mlle de Bressier. — Thérésine. — Disparu. — Passionnément.
DESCHAMPS (François). — Au Coq d'or.
GAGNIERE (A.). — Les Confessions d'une Abbesse du XVIe siècle.
GANDILLOT (Léon). — Les Filles de Jean-de-Nivelle.
GAULOT (Paul). — Mlle de Poncin. — Le Mariage de Jules Lavernat. — L'Illustre Casaubon. — Un Complot sous la Terreur. — Rêve d'Empire.
GOUDEAU (Emile). — Le Froc.
HERISSON (Cte d'). — Le Journal d'un Officier d'ordonnance. — Le Journal d'un Interprète en Chine. — Le Cabinet noir. — La Légende de Metz. — Autour d'une Révolution. — Nouveau Journal d'un Officier d'ordonnance.
KERATRY (Comte E. de). — A Travers le Passé.
LAUNAY (de). — Les Demoiselles Sévellec. — Discipline. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*).
LEGOUX (Jules). — Les Propos d'un Bourgeois de Paris. — Hommes et Femmes. — Les Reflets.
LOCKROY (Ed.). — Ahmed le Boucher.
MAIZEROY (René). — Bébé Million. — La Belle.
MARNI (J.). — La Femme de Silva. — Amour coupable.
MAUPASSANT (Guy de). — Les Sœurs Rondoli. — Monsieur Parent. — Le Horla. — Pierre et Jean. — Clair de Lune. — La Main gauche. — Fort comme la Mort.
MIRBEAU (Octave). — Le Calvaire. — L'Abbé Jules.
MORELL-MACKENSIE. — La Dernière Maladie de Frédéric-le-Noble.
NORMAND (Jacques). — La Madone.
NISARD (Charles), de l'Institut. — Guillaume du Tillot : Un Valet Ministre et Secrétaire d'Etat.
OHNET (Georges). — Serge Panine *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*. — Le Maître de Forges. — La Comtesse Sarah. — Lise Fleuron. — La Grande Marnière. — Les Dames de Croix-Mort. — Noir et Rose. — Volonté. — Le Docteur Rameau.
OSWALD (Fr.). — Le Trésor des Bacquancourt. — Jeu mortel.
PENE (Henry de). — Trop belle. *(Ouvrage couronné par l'Académie française.* — Nee Michon. — Demi-Crimes.
PERRET (Paul). — Sœur Sainte-Agnès.
PERRIN (Jules). — Le Canon.
PORADOWSKA (Marguerite). — Yaga.
PRADEL (G.). — La Faute de Mme Bucières. — Les Baisers du Monstre.
QUATRELLES. — A Outrance.
RAMEAU (Jean). — Fantasmagories. — Le Satyre.
SAINT-CERE (J.). — L'Allemagne telle qu'elle est.
SARCEY. — Le mot et la Chose. — Souvenirs de Jeunesse.
SILVESTRE (Armand). — Les Farces de mon ami Jacques. — Les Malheurs du Commandant Laripète. — Les Veillées de Saint-Pantaléon.
THEURIET (André). — La Maison des Deux Barbeaux. — Les Mauvais Ménages. — Sauvageonne. — Michel Verneuil. — Eusèbe Lombard. — Au Paradis des Enfants.
VALLADY (Mat.). — Filles d'Allemagne. — France et Allemagne : les Deux Races.
VAST-RICOUARD. — Claire Aubertin. — Séraphin et Cie. — La Vieille Garde. — La Jeune Garde. — Madame Lavernon.
VILLEHERVE (Robert de la). — Le Gars Perrier.

9. Paris, Imp. des Halles et de la Bourse de Commerce, 33, rue J.-J. Rousseau.

PQ 2362 .Z5 A43 1889 C.1
La passion d'un autheur :
Stanford University Libraries
3 6105 039 114 330

DATE DUE		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305